

Université de Strasbourg
INSPÉ Sciences de l'éducation et de la formation
2021-2022

Penser collectivement nos ambitions d'autonomie

**Photographie d'une génération « paumée »
animée d'éducation populaire**

Mémoire présenté par
Charlotte CRAMPOU

réalisé au sein du
Séminaire Itinérant Acteurs et Entrepreneurs Sociaux
porté par le réseau des CREFAD

sous la direction de
Christian LAMY et Xavier LUCIEN

en vue de l'obtention du
Diplôme de Hautes Études des Pratiques Sociales

REMERCIEMENTS

*À Christian et à Xavier sans qui aucun journal de bord ne m'aurait été confié
Au onzième équipage du Séminaire Itinérant qui fit des vagues de la plus grande intensité
Aux enquêtés, moussaillons de la navigation à l'estime, pour leur générosité
Aux relecteurs attentifs et membres du jury, chez qui ce mémoire a fait escale pour se ravitailler
À Guillaume Sabin qui m'a tendu la carte des îles à explorer
Aux différents foyers qui ont hébergé l'écriture de ce mémoire au cours de trois années
À Arthur, à quai, qui n'a jamais douté
Au Kerfad, passé, présent, futur, pour être l'île refuge d'où partent les bateaux qui s'en vont
|rencontrer*

« Ce n'est pas de la suffisance, ce n'est pas la croyance qu'on ne peut plus se tromper. Non, au contraire, c'est la certitude qu'on peut échouer, mais cela n'angoisse plus, cela impose seulement une vigilance. »

Mireille Cifali

SOMMAIRE

INTRODUCTION.....	5
PARTIE I : UNE RECHERCHE IMPLIQUÉE.....	8
Chapitre 1. Autobiographie raisonnée d'une animatrice en coulisses.....	9
Chapitre 2. Le terrain de l'éducation populaire politique.....	19
Chapitre 3. L'autonomie, une préoccupation individuelle.....	23
PARTIE II : AGENCER NOS AMBITIONS D'AUTONOMIE.....	28
Chapitre 4. Chahut, métonymie d'un terrain.....	31
Chapitre 5. Comprendre les questions existentielles.....	38
Chapitre 6. L'autonomie des grandes ambitions.....	54
Chapitre 7. Dialectiques de l'apprentissage.....	59
Chapitre 8. Notre devenir-pirate ?.....	66
CONCLUSION.....	72
BIBLIOGRAPHIE.....	77
TABLE DES MATIÈRES.....	79

INTRODUCTION

Comme le disent certains, notre monde s'effondre à une vitesse qui nous échappe. La faute au mode de vie que l'humanité a choisi, cramant les ressources de notre environnement jusqu'à l'épuisement et ce depuis l'essor du capitalisme. Ou quelque chose comme ça.

La génération de trentenaires dont je fais partie baigne, depuis quelques années déjà, dans les discours alarmés par la catastrophe à venir, nous exhortant à réagir au plus vite faute de quoi nous n'aurions plus de monde où vivre. Et alors qu'il nous semble que nos institutions gouvernementales font la sourde oreille, nous nous sentons investis de la mission de rectifier le tir.

Nous, ce sont partout ces alternatives qui fleurissent et font émerger des manières de faire plus écologiques, plus économiques, pour tenter de préserver l'habitable qui nous accueille et que nous partageons tous et toutes. Il s'agit de remettre en question nos modes de vie mais aussi tout ce qui nous y a conduit, pour un changement en profondeur qui ne ferait pas que déplacer le problème. « Contre l'aéroport *et son monde* » disait le slogan des luttes anti-aéroport de Notre-Dame-des-Landes. L'alternative s'attaque aux causes car elle est fatiguée de ramasser les pots cassés.

Remettre en question *le monde* – c'est-à-dire les idéologies – qui a conduit à nos modes de vie contemporains, c'est s'attaquer à repenser de nombreux aspects de notre organisation sociale, à commencer par le climat et l'économie, mais aussi les rapports sociaux de classe, de genre et de race, l'organisation sociale du travail, de la propriété, de la santé, ou encore notre rapport aux nouvelles technologies. Cela donne lieu, sur chacun des ces sujets, à quantité de travaux de recherche, essais, manifestes, conférences, blogs, rencontres, vidéos et autres, qui tentent de poser des jalons pour nous saisir de ce qu'il nous faut comprendre pour agir dessus.

Mon engagement se situe dans l'éducation. Aussi, bien que tous ces sujets soient transversaux puisqu'ils sont liés dans nos manières d'appréhender le monde qui nous entoure, c'est l'éducation que je m'attache à penser au regard des défis qui nous attendent. Le travail de recherche-action que retrace ce mémoire s'inscrit définitivement dans cet engagement.

L'HISTOIRE D'UN CAILLOU DANS LA CHAUSSURE

Je suis animatrice d'éducation populaire. Je travaille depuis quelques années à animer des manières de se saisir des circonstances qui nous entourent et nous permettent ou non d'agir. Je le fais au sein d'associations ou de collectifs militants engagés dans la transformation sociale. Je me fais médiatrice entre des savoirs ou témoignages et des acteurs concernés. Je suis souvent moi-même une actrice concernée.

Il y a pourtant dans ce travail de médiation des contenus auxquels j'ai rapidement trouvé des limites, et des manières de s'en saisir qui m'ont laissée consternée : j'ai vu se multiplier les propositions

individualisées et leur succès grandir. Sous nos yeux, le milieu alternatif semblait se résoudre à changer le monde par l'action individuelle, offrant comme résistance à un monde capitaliste qui fond nos ressources à vue d'œil des solutions locales et confiantes dans le volontarisme de chacun.

La consternation s'est transformée en colère lorsque le recours à l'action individuelle s'est également diffusé dans nos pratiques d'éducation populaire. Nous nous demandions partout quelles étaient les solutions immédiates et que nous aurions à portée pour faire évoluer les choses. Dans un atelier qui voulait interroger la notion d'urgence à laquelle font face nos luttes, les participants se félicitaient de *ralentir le quotidien* en ne se surchargeant pas de travail et en s'accordant des balades. Nous nous y prenions de travers et j'étais découragée.

Mais à vouloir rageusement démontrer que les pratiques individuelles n'avaient rien à faire sur nos terrains collectifs, la question de savoir ce qu'elles y faisaient a fini par se poser sincèrement. L'évidence vite révélée d'un néolibéralisme qui nous encourage à la maîtrise individuelle par sa propre autonomie et sa propre responsabilité a déplacé la question vers « Comment peut-on dès lors composer avec l'injonction à l'autonomie individuelle dans nos démarches solidaires ? ». C'est un travail d'analyse qui tente de répondre à cette question dont ce mémoire fait le récit. Reste ici à présenter comment s'est déroulée cette analyse et comment s'organise son récit.

L'AUTONOMIE EN QUESTIONS

Puisqu'il a fallu admettre que les préoccupations individuelles ne disparaîtraient pas de nos espaces collectifs en le souhaitant simplement, j'ai tenté de comprendre de quoi elles étaient faites. Pour cela, j'ai interrogé des acteurs de l'éducation populaire rennaise qui manifestaient être travaillés par des questions existentielles, en supposant que ces personnes pourraient renseigner ce que c'est d'être *pressé de se résoudre*. Ils sont ceux qui font face au défi de mener leur vie dans des perspectives qui s'écroulent et qui se trouvent « paumés » face à l'ampleur de la tâche.

Ces paumés ne sont pas très éloignés des déprimés dépeints par le sociologue Alain Ehrenberg lorsqu'il analyse la dépression comme l'image-miroir des attentes du régime de l'autonomie individuelle et lorsqu'il révèle que le mot d'ordre des sociétés contemporaines est l'épanouissement personnel. C'est en allant creuser avec ces paumés ce que c'est qu'être perdu et ce qui fait point de repère lorsqu'il le sont, et en le comparant avec l'analyse faite par le sociologue, que nous avons une chance de percevoir la pression qui pousse les individus à recourir à l'efficacité et à chercher des preuves de ce qui marche. Car, comme nous le verrons, en l'absence de preuve de leur épanouissement personnel, les acteurs sociaux sont marginalisés.

Nous observerons dans cette enquête ce que dit le fait d'être « paumé » de notre monde social, c'est-à-dire que nous observerons avec un regard sociologique des catégories – les paumés et les déprimés – que nous considérerons comme des faits sociologiques. Lorsque nous parlerons d'individus paumés ou déprimés, il ne s'agira ni de les plaindre ou de les excuser, ni de les définir ou de poser un diagnostic, mais de considérer que se poser des questions existentielles n'est pas qu'affaire de psychologie. Non, se poser la question de que faire de sa vie est un fait dont il nous faut, nous, animateurs d'éducation populaire, nous saisir, pour ne pas laisser aux tenants du *bien-être* et du développement personnel le monopole des stratégies de réponses aux questions existentielles.

Le mémoire qui fait le récit de cette recherche-action se découpe en deux parties.

La première partie fait un état des lieux de l'implication de l'actrice dans cette recherche-action qui est en lien étroit avec sa pratique. Le premier chapitre revient sur son parcours, à la croisée de sa constitution d'individu qui se cherche et de sa formation d'animatrice. Nous y lirons comment l'éducation et les relations ont eu une place aussi prépondérante que l'autonomie et la responsabilité. Le second chapitre décrit sa rencontre avec le terrain de l'éducation populaire politique et l'évolution des ambitions qui ont accompagné cette rencontre. La description de ce terrain est évidemment subjective puisqu'elle présente l'éducation populaire telle que je la vois et telle que je la souhaite. Le troisième chapitre, dernier de cette première partie, détaille les prémises de la recherche, faisant le lien entre les premières colères et les premiers doutes qui ont conduit à l'identification d'une tension autour de la notion d'autonomie.

La seconde partie, présentée plus en détails en temps et en heure, rend compte de l'enquête menée et de l'analyse effectuée à partir des matériaux récoltés. Elle s'ouvre par le quatrième chapitre qui présente la méthode d'enquête au sein de Chahut, une association ambitieuse impliquée dans le milieu rennais de l'éducation populaire, et auprès de quelques uns de ses membres incertains, par moments coincés de l'action collective. Le chapitre suivant observe les doutes et incertitudes relevées dans les entretiens comme signifiants du régime de l'autonomie individuelle, à l'aide de la description des pannes *anormales et symptomatiques* faite par la sociologie d'Ehrenberg. Mais l'observation de l'échec à la norme de l'autonomie individuelle est à inscrire dans le contexte des démarches collectives, ce qui nous intéresse particulièrement. Aussi, le sixième chapitre relève ce qui dans les entretiens permet de dresser le tableau des ambitions collectives et des moyens que les acteurs se donnent, notamment par le biais de l'éducation. Ce qui, comme l'appuiera le chapitre sept, n'est pas sans comporter des tensions entre autonomie et solidarité, maîtrise et créativité.

Un dernier chapitre clôt à la fois cette deuxième partie et lui offre une ouverture. En se laissant dériver à partir du concept deleuzien de *devenir*, ce huitième chapitre se laisse rêver des imaginaires résistants à la maîtrise en développant une *tendresse* pour l'épreuve. C'est, je crois en *tendant vers* l'imprévu que nous rouvrirons nos perspectives. Je dois pour cela à Chahut de nous avoir, comme ils se l'étaient fixé, fait rêver.

PARTIE I : UNE RECHERCHE IMPLIQUÉE

CHAPITRE 1. AUTOBIOGRAPHIE RAISONNÉE D'UNE ANIMATRICE EN COULISSES

Une recherche impliquée nécessite de travailler l'implication par un processus d'autobiographie raisonnée. Ce processus démarre par l'écriture d'un récit de vie puis par son analyse en vue d'en extraire les points saillants auxquels le travail de recherche fait écho. J'ai commencé ce travail de raisonnement d'autobiographie par un premier commentaire du récit de vie par lequel cette recherche a débuté, et n'ai eu de cesse depuis de remanier ce raisonnement.

C'est qu'il a fallu constater que, dans les premiers écrits, ce qui advient après la rencontre avec l'éducation populaire militante en 2014 est disparate, apparaissant à demi-mot indifféremment dans n'importe quel texte. Il a donc fallu discerner le récit de quatre années dans les creux d'autres textes, à la place d'une description claire d'un terrain qui reste indistinct ou de la formulation d'une question de recherche comme ouverture d'enquête. Le raisonnement de l'autobiographie s'est donc fait en parallèle d'un tri pour distinguer ce qui relève du récit de l'actrice, de la description de terrain et du développement du questionnement de recherche et n'est au final pas complètement satisfaisant.

Néanmoins, cette première partie nous permet de présenter de manière dissociée l'actrice, sa rencontre avec le terrain et les questions nées de cette rencontre en s'appuyant sur un réagencement des premiers écrits¹. Nous verrons donc dans cette trame réagencée les éléments du parcours de vie qui résonnent avec ce travail de recherche-action.

I. QUELQUES LIGNES DE RÉCIT

J'ai grandi en coulisses. Ma mère était danseuse et chorégraphe professionnelle. Mon père faisait du théâtre au sein d'une petite troupe d'amateurs. Mon frère et moi étions « les p'tits loups » depuis qu'il avait incarné Papa-loup.

J'ai passé mon adolescence sur la côte basque avec ma mère, mon père et mon frère sont restés en région parisienne.

J'ai découvert le cinéma au lycée avec une bande de camarades. Parce qu'on faisait équipe pour réaliser nos court-métrages d'option cinéma, mais aussi parce qu'ils avaient vu plein de vieux films dont ils parlaient ensemble. Moi j'écoutais. En terminale, on a réalisé un docu-fiction sur une fausse Brigade Poétique avec des images de mai 68 et des interview de célébrités doublées au montage. C'est Isaac² qui avait écrit le scénar'. Il était hyper impressionnant, Isaac, il avait tout compris au CPE³ et moi je n'osais pas pas dire que non, chez moi, on ne parlait pas politique. Quand on avait fait un faux journal télévisé l'année d'avant, ma référence avait été le 6 Minutes de M6 plutôt que le 20 Heures de TF1. J'essayais de cacher que je ne savais pas ce que c'était « mai 68 ». Dans notre projet de film sur la Brigade Poétique, moi je me suis occupée de prendre tous les rendez-vous avec les profs et les surveillants pour réserver les salles, de vendre le scénar' et ses blagues aux gens

1 L'ensemble des écrits sur lesquels s'appuient cette autobiographie raisonnée peut être consulté dans le document d'annexes, dans la partie *Processus d'autobiographie raisonnée*.

2 Le prénom, trop reconnaissable, a été changé.

3 Réforme du Contrat Première Embauche qui a agité les étudiants et lycéens en 2006.

qu'on voulait dans le film, de trouver les nez rouges et une voiture pourrie sur laquelle on pouvait taguer « Sous les pavés la page ».

Le cinéma ça me rappelait les spectacles de danse de ma mère. Pour elle, on ne faisait pas de la danse en vue d'un gala de fin d'année mais en vue d'un spectacle de danse. Un spectacle qui raconte une histoire, avec un début un milieu et une fin, des tableaux qui s'enchaînent, des musiques toujours choisies avec soin et des décors sur lesquels Papi Michel passait plusieurs mois. Un spectacle pour que les papas qui venaient voir leur fille danser ne s'ennuient pas planqués derrière leur caméscope. Moi je découpais le tissu des costumes en suivant le patron, j'observais Papi travailler pendant des heures et le soir du spectacle, si je n'étais pas sur scène, je faisais la régie son, les yeux rivés sur le conducteur pour toujours être prête à la seconde près. Ou bien j'étais en coulisse à orienter les danseuses dans le labyrinthe de portants et à préparer l'entrée de la pyramide sur scène.

J'ai retrouvé ça dans le cinéma. Un ensemble de pratiques différentes qui construisent une œuvre, une dynamique.

J'ai eu le bac grâce à l'option cinéma et je me suis demandé ce que j'allais faire de ma vie. Mon père a proposé animatrice puisque j'étais dynamique et que j'aimais bien faire des trucs avec les gens. L'argent qu'il n'avait pas mis dans mes études pouvait très bien aller dans une formation et le BPJEPS était moins cher à Rennes... J'ai atterri à Rennes en 2009.

J'ai fait le stage de formation BPJEPS à l'Antre-2. Je n'avais pas eu plusieurs mois dans la ville pour prospecter et choisir mon lieu de stage alors je m'étais adressée aux quelques rares qui n'avaient pas encore de stagiaire. Je me suis souvent demandé après quelle animatrice j'aurai été si j'avais fait mon stage dans une MJC ou dans une asso de cinéma.

Comme j'ai fini par l'apprendre, l'Antre-2 c'est un Groupe d'Entraide Mutuelle, une structure comme il en existe quelques centaines en France créées à destination de jeunes adultes qui ont des troubles ou handicap psychiques. Le Groupe est leur espace, les salariés n'en sont que des moyens mis à disposition.

En tant qu'animatrice, ces gens étaient mon « public », et on me demandait de le « caractériser ». Carole, ma tutrice, m'avait mise en garde : ça n'allait pas être simple de décrire tous ces gens, toutes ces identités de manière homogène, alors nous allions être habiles pour ne pas mentir et en même temps entrer dans les cases qui me permettraient d'avoir le diplôme. Moi ça m'allait, j'avais de toute façon beaucoup plus confiance en Carole pour parler de ce « public » qu'en moi-même qui les rencontrait à peine. Et puis Carole parlait avec beaucoup de précautions, elle mettait beaucoup de nuances dans ses propos, jamais aucune vérité absolue, nos discussions étaient faites de doutes, d'incertitudes et d'hypothèses. Ça avait quelque chose de rassurant, je ne me sentais pas baladée. Elle parlait en images, d'histoires de « mettre des trucs dans le paysage », je ne comprenais rien mais je me disais que je finirai bien par comprendre. Cela dit, je ne voyais pas bien comment faire entrer ça dans mon paragraphe *Caractéristiques du public*. Dans ce paragraphe on me demandait des certitudes. Alors j'ai écrit que le public était comme ci comme ça, qu'il avait peur de ci et ça et qu'il avait des problèmes avec ceci et cela, tout en sachant qu'on continuerait de causer troublement de paysages avec Carole.

J'ai eu le diplôme avec les félicitations (symboliques) du jury m'a-t-on dit, mais je n'ai jamais su en quoi le dossier avait été remarquable.

Après ça, j'étais une Animatrice Culturelle, et je pouvais chercher du travail.

Les années suivantes sont parsemées de diverses missions d'animation.

Des colos, où j'ai appris à être une animatrice dans le décor et où je m'en suis fabriqué un étendard, jusqu'à ce séjour sans programme d'activités que nous avons dû clore trop tôt et pour lequel nous avons scrupuleusement rédigé un bilan qui a été méprisé par l'organisme qui nous employait.

Un remplacement de congé maternité – mon contrat le plus long, le seul à temps plein – où je me suis sentie à la fois puissante, énergisée et seule dans ce poste aux casquettes multiples.

Un espace jeune où j'ai collectionné plus de Contrats d'Engagement Éducatif et d'avenants que de mois de salaire. Où j'ai aimé voir grandir les jeunes et où j'ai cherché à être l'animatrice parfaite avec sa dose de dynamisme, de disponibilité, d'humour, de patience et d'entêtement parfois. D'où j'ai claqué la porte au bout de quatre ans, furieuse de la réaction d'un responsable qui a balayé nos désaccords d'un revers de la main alors que j'exprimais pour la première fois un regard sur ce terrain que lui cadrait et ne traversait que brièvement.

En parallèle, j'ai été autant demandeuse d'emploi qu'animatrice. Je parcourais les offres correspondant au code ROME *G1201 Animation d'activités culturelles ou ludiques* pour n'y trouver que de l'animation en centre de loisirs ou quelques heures d'ateliers théâtre ou vidéo. J'observais ma conseillère se démener sur une aide au financement du permis de conduire parce qu'elle ne pouvait rien faire d'autre. Je soignais CV et lettres de motivation selon les techniques *pour se vendre* apprises en formation.

J'ai une fois envoyé quatre-vingt candidatures spontanées à des Centres culturels, MJC, médiathèques et bibliothèques sans obtenir un seul entretien.

La dernière fois que j'ai obtenu un emploi, je l'ai perdu avant même de prendre mes fonctions parce que j'avais eu le malheur de me casser le pied sans promesse d'embauche. L'événement a achevé de me décourager.

Et puis je suis tombée sur « L'éducation populaire ils n'en ont pas voulu » où j'ai écouté Franck Lepage parler de mon métier, raconter son histoire. Cette « conférence gesticulée », comme il l'appelle, m'a donné envie d'en regarder d'autres. Beaucoup d'autres. Ça m'a fabriqué de l'envie de faire, avec d'autres. En cherchant sur la toile, je suis tombée sur l'Université Populaire Gesticulante et sa programmation mensuelle. J'ai assisté à deux ou trois conférences, participé à un atelier post-conf le lendemain, rencontré des gens chouettes et fini par rejoindre l'équipe. Six mois plus tard, nous étions cinq à nous voir confier les rênes de l'UPG que nous avons appelé 3 Petits Poings en déposant les statuts de l'association. L'objet, modeste, de l'association était de programmer une conférence gesticulée suivie d'un atelier par mois.

D'animatrice socioculturelle en alternance CEE¹-chômage, je suis devenue bénévole associative et militante de l'éducation populaire à temps plein. Avec le soutien du RSA, j'ai travaillé à la coordination de 3 Petits Poings pendant deux ans. J'ai rencontré de nombreux militants de

1 Contrat d'Engagement Éducatif. Contrats d'animation ne pouvant cumuler plus de quatre-vingt jours par an.

l'éducation populaire rennaise et notamment l'association Chahut qui, au prétexte d'événements festifs, organisait des ateliers pour tenter de comprendre collectivement le monde dans lequel on vit.

J'ai quitté 3 Petits Poings quand j'ai rencontré le Kerfad¹ et une manière d'animer des ateliers politiques qui me convenait. Progressivement j'ai pris part à chacune des activités du Kerfad. Je me suis formée à l'Entraînement Mental² avec un enthousiasme débordant, ce qui m'a enfin autorisée à préférer les questions aux réponses. Je ne cessais d'entendre parler du Séminaire Itinérant avec le Réseau des Crefad, la curiosité allant croissante jusqu'au dépôt d'un dossier d'inscription et l'entrée en recherche.

II. ENTRE LES LIGNES

1. *Animare*, donner vie

Ces quelques lignes de récit de vie sont celles d'une animatrice. Si le récit ne fait pas la description d'une activité dans le détails de ses journées il décrit en revanche une manière de faire animation qui est marginale et qu'il faut tordre pour la raconter aux oreilles de son milieu. Ce qui semble important est de mettre en lumière le sens donné à la fonction d'animation, parfois en le mettant en vis-à-vis avec ce qui semble être demandé.

Description de terrain – avril 2019

Je pourrais décrire l'Antre-2 et ce que j'y faisais, plus en détails que ce que je raconte dans le récit de vie. Comment à vingt ans j'ai appris à ne pas coller d'étiquette sur les gens, à avoir confiance dans la non-maîtrise de mes animations, à dépasser l'idée qu'on peut faire faire quelque chose à quelqu'un si on l'anime bien. Comment j'ai tordu le récit de mon expérience pour me raconter comme une animatrice qui entrerait dans les cases et comment ce récit m'a valu les félicitations du jury.

Dans le récit du stage de formation à l'Antre-2, je raconte comme j'ai appris à être une animatrice dans le paysage, qui compose avec ce qu'elle attrape au vol en observant et en improvisant plutôt qu'en préconisant et en essentialisant. Composer avec l'existant c'est accompagner un mouvement qui est déjà là, aller avec, le soutenir. Pas manipuler, ou faire faire, comme le ferait un marionnettiste animant une poupée.

Le sens de cette animation dans le décor avait pris son ancrage avant de rencontrer l'animation. Dans toutes les versions du récit de vie, j'ai introduit mon existence par les coulisses. Littéralement, ce n'est bien sûr pas vrai. Ma mère n'étant pas en représentation toute l'année et mon père n'ayant du théâtre qu'une pratique amatrice, je n'ai pas dû passer plus de 5 % de mon enfance en coulisses ou en loge. Pourtant, le dire me semble vrai. Cette sensation d'avoir été élevée depuis les coulisses, dans le spectacle mais pas sur la scène, à observer et agir dans le décor pour soutenir ce qui est visible.

Cette place en coulisses permet de soutenir ce qui sera mis en lumière. Ce dont j'ai spécifiquement fait ma mission à 3 Petits Poings avec les conférences gesticulées et que je faisais déjà dans nos courts-métrages au lycée, comme j'avais appris à le faire pour les spectacles de ma mère.

1 Association membre du Réseau des Crefad.

2 Méthodologie de pensée et d'action qui entraîne à la complexité. [www.entrainement-mental.org]

Il s'agit dans tous ces espaces de donner vie et de soutenir des projets qui ne m'appartiennent pas puisque je ne les comprend pas toujours tout à fait en leur donnant du cadre et de l'élan. Dans l'animation comme dans le cinéma, je suis dans les coulisses d'un spectacle. Ce spectacle n'est pas le mien mais il n'en est pas moins important. Ce qui importe c'est que le spectacle rêvé puisse exister sur scène.

Animer c'est donner vie (*anima*), soutenir ce qui est vivant. Mais c'est aussi s'en trouver vivant, le récit montrant bien que c'est ce qui anime ici l'action.

2. Des coulisses peuplées

Commentaire du récit de vie – janvier 2019

Il y a trente-sept personnes présentées dans les huit pages du récit. Plus de quatre par page en moyenne. Neuf personnes à la première page.

Parmi ces trente-sept personnes, quatre n'ont pas de prénom : ma mère, mon père, mon frère et la mère de Léna. Cinq sont nommées par leur nom et prénom ; ce sont des figures et ce sont des hommes. Charlot et Gribouille sont plutôt des personnages. Il n'y a qu'un seul prénom à la dernière page : Charlotte.

Je dis ce que je pense de ces personnes, ce que je ressens avec elles, je me réfère à elles. Ce sont elles qui me font parler. Je décris ce que j'aime chez elles. [...] Dans la première version du récit de vie, j'avais changé tous les prénoms, par souci d'anonymat. Je crois que leur réattribuer ensuite leur prénom, c'était assumer que même si je les nomme c'est de moi que je parle¹.

Je n'écris pas seule, ou plutôt je ne m'écris pas seule. La relecture du récit de vie permet de repérer l'importance des présences dans le parcours : ces autres qui m'habitent, sur lesquels je m'appuie, dont je tente de me défaire.

Je décris ces gens qui me peuplent dans la première version du récit de vie.

Récit de vie – novembre 2018

Là, je rencontre des gens qui ne sont pas de St Thomas, des gens un peu plus comme moi, qui ne collent pas au cadre, qui m'ont l'air plus vrais, qui sont plus âgés. Des gens qui sont décidés, qui n'ont peur de rien, qui ne se laissent pas marcher sur les pieds, qui osent dire quand les gens sont cons. Qui ne trouvent pas que les blondes de St Thomas sont jolies. Qui m'impressionnent autant qu'ils, autant qu'elles, ouvrent mes horizons. Il y en a qui vont au lycée à Bayonne, ce n'est pas si loin finalement...

Ils « m'impressionnent ». Ils m'intimident autant qu'ils m'impriment, laissent trace. Et c'est précisément ce qui me donne envie de les suivre.

1 Seule exception dans le récit de vie : Isaac, dont le prénom original et particulièrement singulier n'offre dans un moteur de recherche aucun doute sur l'identité de cette personne depuis longtemps perdue de vue.

Il y a aussi certaines absences.

Certaines involontaires, comme dans les relations avec ma mère, mon père et mon frère, où la relation reste en suspend, leur dernière apparition étant :

- Mon frère est retourné vivre chez mon père [...] et je suis restée seule avec ma mère. ;*
- Ma mère et moi n'en avons plus parlé. De nouveau nous n'avons plus parlé. De nouveau je ne lui ai plus parlé. ;*
- Et puis j'ai remis mon père en question.*

D'autres que je n'ai pas jugées pertinentes de raconter, comme les relations amoureuses qui semblent être les espaces de ma vie les moins hasardeux et les plus confiants, les plus déjà au travail aussi. Ce qui pourrait être interprété comme une envie de raconter ce que je n'ai encore jamais mis au travail ou que je ne sais pas comment travailler.

Mais il y a surtout l'absence de ces amitiés où j'ai laissé des plumes qui pourtant étaient sur la liste des choses à raconter mais que je n'ai jamais réussi à écrire. Celles qui se sont brisées, qui ont éclaté, dans un schéma qui semble se reproduire. Cinq amitiés, à chaque fois avec des femmes. L'absence de récit d'au moins deux de ces amitiés est criante à la relecture, sans que je puisse dire de quoi elle est signifiante.

Ces relations inspirantes ou désinspirantes sont celles qui marquent le récit et qui accompagnent les choix de vie et font partie intégrante de ce paysage d'actrice.

3. De la curiosité, apprendre et comprendre

La relecture du récit de vie a révélé l'importance dans le récit des processus d'apprentissages. En plus de repérer un bon nombre d'occurrences du mot « comprendre » dans le récit, je constate qu'une grande part est racontée selon ce qui est compris ou non. Cela révèle à la fois des habitudes mais aussi un goût prononcé pour le fait de s'éduquer.

> Parler

Le verbe parler revient vingt-six fois, dont huit fois en négatif (ne pas parler ou peu parler) et une fois pour mal parler. Dire est présent onze fois, dont deux fois en négatif et trois fois quand on m'a dit. Discuter et causer apparaissent deux fois. Présence aussi de la parole avec qui coupent la parole et jamais vraiment adressé la parole qui rappelle à qui je n'ai jamais adressé un mot. Raconter apparaît deux fois dans qui me racontera et il raconte trop bien. L'idée de taire dans j'essayais de cacher et dans que j'ai toujours tu. Ce qui est dit dans ses phrases et ses propos. De l'écho dans m'appelle ; ne répond pas ; la voix de ce type et on écoutait. Et j'ai gueulé, une fois.

> Comprendre

Le verbe comprendre est présent vingt-et-une fois dès la deuxième page également, dont huit fois en négatif. Savoir revient sept fois dont cinq fois en négatif. S'interroger et se demander apparaissent trois fois. Pourquoi apparaît cinq fois dont trois fois après comprendre et une

fois après se demander. Apprendre apparaît cinq fois également. La notion de compréhension est aussi en sous-texte dans toutes les infos ; je mettrai des années à voir ; et réflexion et recul. Enfin, remettre en question et chercher sont tous les deux présent deux fois.

Je note que parler et comprendre vont régulièrement de pair.

Je tire de ma compréhension une certaine fierté, considérant l'esprit analytique comme un atout.

Récit de vie – novembre 2018

J'ai compris plein de trucs en discutant avec mon père. J'avais peut-être onze ans quand mon père m'a demandé ce qui était selon moi le but dans la vie. J'ai répondu « être heureuse » et il a eu l'air soulagé. Il avait posé la même question à mon frère qui n'avait pas su répondre. J'étais fière. J'avais compris le sens de la vie. J'étais triste que mon frangin l'ignore, mais fière de moi.

Et je n'hésite pas à me présenter par le biais de mes apprentissages, listant aisément mes compétences et savoirs.

Lettre de motivation – Dossier d'inscription – mars 2018

JE, sujet de la phrase que nous allons ici détailler, correspond à ma propre personne. Il serait extrêmement fastidieux de faire le tour de ma personne avec une simple feuille de papier, aussi nous regarderons uniquement ici ma personne comme produit de son éducation en listant quelques uns de mes apprentissages.

J'ai appris au lycée qu'il est plus dynamisant de faire un film à plusieurs plutôt que seule.

J'ai appris à jouer de la guitare au Pays-Basque, j'ai oublié comment en jouer en Bretagne.

J'ai appris ce qu'était l'Éducation Populaire en 2009.

J'ai appris ce qu'elle aurait dû être en 2014.

J'ai appris que j'avais tout à apprendre en remettant en question ce que j'avais appris.

J'ai appris que j'étais une femme en 2016.

J'ai appris assez tôt que je préférais les questions aux réponses, mais je ne l'ai pas assumé avant de me faire tatouer un point d'interrogation sur le poignet.

J'ai appris que j'étais une « kerfadienne » quand on l'a défini comme « têtue et joueuse ».

J'ai appris beaucoup trop tôt qu'on ne trouvait pas de beurre salé partout.

Le ton humoristique de cette lettre de motivation renforce l'hypothèse du goût plutôt que de l'esprit rigoureux : l'apprentissage est joyeux, plus un jeu qu'une astreinte que je me serai fixée. Ces habitudes et goût pour l'apprentissage apparaissent être plus nourris par la curiosité que par un rigorisme consciencieux. J'aime apprendre et comprendre plus que je ne dois apprendre et comprendre. C'est du moins ce que révèlent les premiers écrits d'actrice.

4. Autonomie et responsabilité

Je repère dans un second temps du relief dans les manières d'être animatrice et d'être peuplée, avec un nouveau travail sur les occurrences de ce qui occupe et préoccupe.

Commentaire du récit de vie – janvier 2019

J'ai écrit avant la moitié de la première page qu'assez tôt nous rentrions seuls à pied de l'école avec mon frangin. Pourquoi ai-je écrit ça, qu'est-ce qui est sous-entendu dans cette phrase qui occupe la moitié d'un paragraphe à elle seule ? Je fais l'hypothèse que je cherche à nommer là notre autonomie, à dire que nous étions déjà capable de nous occuper de nous-même. S'occuper de nous-même. S'occuper de, comme dans le soin que j'accorde à la relation et aux détails qui la composent. S'occuper à, comme dans ces combats contre l'ennui, ennui qui revient jusque dans le dernier paragraphe.

Le verbe s'occuper lui-même n'est textuellement présent que trois fois. En revanche, si je scrute le récit et que je cherche ce que je peux rapprocher de l'idée de s'occuper, alors il y en a partout. Au moins cinq fois par page. Cinquante-six occurrences. Huit dans la dernière page.

> *S'occuper de*

Les trois occurrences du verbe s'occuper apparaissent ainsi : qui s'occupait des moutons ; moi je me suis occupée de et pour n'avoir à m'y occuper que de moi (suivi de choisir où et quand me soucier d'autres).

Je retrouve l'idée de s'occuper de dans l'idée d'accueil : il nous accueillait le mercredi et le week-end et qui m'accueillent comme leur sixième enfant sous-entendent « qui s'occupent de moi ou de nous » ; et aussi [les conférences gesticulées] que nous accueilleront, ce sur quoi je reviendrai.

Il y a aussi ce dont il faut s'occuper comme dans les formules il fallait descendre à la cave et il fallait que je travaille au choix de mes mots, même si là il s'agit de s'occuper de quelque chose.

Le nous rentrions seuls de la première page indique que nous nous occupons nous-même de notre retour et mon père a pris le relais indique que c'est désormais lui qui s'occupe de.

Je l'entends aussi vaguement dans les salariés ne sont que des moyens mis à disposition si s'occuper de est accompagner.

Je m'en suis moi-même détournée et Ça me permet de fuir la maison et ma mère un peu sous-entendent ce dont je ne m'occupe pas (ni ne me préoccupe).

Le récit est aussi parsemé de marqueurs (de temps, d'attentions, d'intentions) qui peuvent dire par quoi s'occuper de passe : Odette et Jeantou qu'on passait voir à chaque arrivée ; qu'elle s'était donné tant de mal à me décrocher ; un grand nounours qui [...] fait rire ma mère ; je m'y prépare ; choisies avec soin ; sur lesquels Papi Michel passait plusieurs mois ; être prête, orienter et préparer ; par respect ; je lui fais promettre ; je suis chez moi en un temps record ; il nous demandait avec mon frangin de choisir un animal, un objet et un lieu avec lequel il construisait une histoire qu'il enregistrerait sur une cassette audio et qu'il nous envoyait par la poste ; il voulait faire plaisir ; elle m'avait fait un pep-talk pour gonfler ma confiance en moi ; je crains d'avoir provoqué ça autour de moi. C'est plus clairement dit dans Mon père c'était aussi une attention aux autres – je note d'ailleurs que j'ai volontairement écrit c'était, peut-être pour dire que je trouve toujours cette attention chez moi quand je ne la vois plus chez lui ? – et dans je fais des cadeaux pour “taper juste” suivi de deux ça soigne à la dernière page.

Je peux même lire à des endroits des comment ne pas s'occuper de : on pouvait être humiliants et on se moquait deux fois à la même page ; qu'on soit cruels ensemble opposé à elle se retrouvait seule.

Par ailleurs, je crois que des questions de qui s'occupe de et qui fait attention à agitaient les deux amitiés que je n'ai pas réussi à raconter et qui n'apparaissent qu'ainsi : ce sont des amitiés qui en font les frais, la plus longue qui n'y survit pas et je lie de nouvelles amitiés, j'en fais éclater d'autres.

[...]

> *S'occuper à / S'ennuyer*

J'ai souvent dit dans mes périodes d'ennui que je ne savais pas à quoi occuper mes journées. Ce qui veut aussi dire que quand je ne m'ennuie pas, c'est que je suis occupée à.

L'ennui revient six fois, dont quatre fois où j'en suis sujette, une fois où je ne m'ennuie plus. Je sous-entends aussi à quoi je m'occupe deux fois : dans les Vampire Diaries qui me font passer le temps et dans en dehors de mon temps associatif [...] je fabrique des trucs.

À deux reprises je parle aussi d'autres personnes trop occupés à pour s'occuper de : Ma mère donnait ses cours de danse le soir alors on ne la voyait pas beaucoup ; et les camarades qui ne sont jamais disponibles pour faire des réunions.

Je repense à l'état dans lequel me met l'écriture de ce passage sur mon pied cassé. L'écriture de cette période d'un ennui tel qu'il fait naître la première colère du récit de vie ; celle de cette frustration que je n'ai pas raconté de me retrouver seule parce que mes amis sont occupés.

À la croisée de ses apprentissages et de son peuplement se trouve la présentation d'une actrice comme autonome et responsable. Autonome comme capable de s'occuper d'elle-même et responsable comme capable de s'occuper des autres. La mise en valeur des apprentissages et compréhensions dans le récit ne sont autre que la présentation du capital autonomie et responsabilité dont je dispose et qui me permet de soutenir, donner vie, accompagner. Et comme le démontrent les dernières pages du récit de vie, je tais ce que je ne peux présenter comme démontrant autonomie et responsabilité.

La première version d'un récit de vie et les extraits conservés ici de l'exploration du sous-texte qu'il comprenait dépeignent le portrait d'une actrice volontaire, dynamique et joyeuse. C'est moins le cas d'autres textes ou d'autres extraits que, à l'image des non-dits des dernières phrases du récit de vie, j'ai plutôt tenté de dissimuler. Je remarque tout de même que, dans ces écrits gênants, l'actrice d'ordinaire motivée laisse place à une autre plus déprimée, fatiguée de se soucier de son sort et en perte d'élan.

Cette alternance entre périodes d'élan joyeux faits de rencontres et de peuplements avec des périodes d'esseulement faits de doutes ou d'ennui est présente tout au long du récit, mais plus notablement sur les dernières années, à partir de l'obtention du BPJEPS et du moment où « [je suis] animatrice culturelle et [je peux] chercher du travail ». Il y a, à partir de ce moment là, un métier qui se définit petit à petit, passant par des moments de détermination et des moments de découragement. Et c'est dans cette recherche de définition du métier d'animateur qu'il faut comprendre la rencontre avec l'éducation populaire politique.

CHAPITRE 2. LE TERRAIN DE L'ÉDUCATION POPULAIRE POLITIQUE

Récit de vie – novembre 2018

Et puis je suis tombée sur une vidéo qui s'appelle « L'éducation populaire ils n'en ont pas voulu ». Le type qui parle, debout sur une scène avec un poireau à la main s'appelle Franck Lepage. Il est marrant, il passe une demie-heure à expliquer ce qui va se passer en précisant toujours que ça n'a pas encore commencé, un peu comme François Rollin pourrait faire. Et puis il me parle de mon métier, il me raconte son histoire. Il me parle d'Histoire, et cette fois j'écoute. Je ne comprends pas tout, mais apparemment lui non plus il a pas tout compris à ce qu'il était en train de lui arriver. Ce que je comprends par contre, c'est qu'on m'a menti sur mon métier ; y'avait un truc louche et lui il a compris quoi.

En découvrant la conférence gesticulée de Franck Lepage¹ en 2014, je retrouve de l'élan. Cet élan correspond à un moment de ré-encouragement qui me fait renouer avec l'animation. Je trouve dans la façon de Lepage de parler de l'éducation populaire d'autres gens avec qui dire qu'être animateur c'est éduquer et non divertir, d'autres mots pour le dire. L'élan va avec la rencontre.

I. RÉHABILITER L'ÉDUCATION POPULAIRE

Avec sa conférence gesticulée, étroitement liée au travail de recherche-action d'Alexia Morvan², Franck Lepage rétablit une image de l'éducation populaire qui n'est pas celle véhiculée par les organismes culturels ou de loisirs. Je me saisis de cette ressource et me rapproche de cette manière de faire éducation populaire, persuadée de pouvoir faire valoir un métier et des pratiques mal reconnues. Je me forme à l'animation d'éducation populaire politique telle que défendue par la SCOP Le Contrepied³ avec le média des conférences gesticulées.

Récit de vie – novembre 2018

Je travaille bénévolement à 3 Petits Poings pendant 2 ans. En deux années, je verrai plus d'un cinquantaine de conférences gesticulées : celles que nous accueillerons, celles qui seront jouées à Rennes programmées par d'autres, et celles que je regarderai en vidéo autant par curiosité que pour faire notre programmation. Avec le temps, mon regard s'aiguise sur cette forme qu'est la conférence gesticulée, je me demande à quoi ça sert, à quoi ça participe. Je lis le mémoire de William Tournier de La Boite Sans Projet à Lille où il étudie le phénomène pour tenter d'y trouver des réponses. On me demande souvent quand est-ce que je vais faire la mienne, je réponds « Quand j'aurai cinquante ans ». Je ne sais pas de quoi je voudrais parler, encore moins pourquoi je voudrais en parler.

1 Franck LEPAGE, *L'Éducation Populaire, Monsieur, ils n'en n'ont pas voulu*, 2006.

2 Alexia MORVAN, *Pour une éducation populaire politique – À partir d'une recherche-action en Bretagne*, Université Paris VIII – Vincennes – Saint Denis, 2011.

3 Le Contrepied est une SCOP née de la scission du Pavé, SCOP elle-même créée en 2007 à la suite des travaux de recherche-action de Franck Lepage et d'Alexia Morvan. Voir une présentation de l'activité et des fondements du Contrepied, en annexe p. 63.

Avec tous leurs sujets variés, j'apprends beaucoup dans les confs, mais aussi dans les ateliers qui les suivent, et avec les associations ou collectifs que l'on rencontre pour faire du lien avec les engagements locaux. Je réinterroge des idées et j'en découvre de nouvelles. Je m'interroge sur la démocratie, les médias, l'argent, l'écologie, les organisations collectives, les rapports de pouvoir. Je découvre que je suis une femme. Je réentends parler de la Zad mais cette fois le terme « militant » ne me fait pas peur. Parfois je repense à Isaac et je voudrais lui dire que ça y est, j'ai compris Mai 68, la lutte, tout ça !

Je ne m'ennuie plus. Organiser la venue d'une conférence gesticulée n'est pas si chronophage, mais il y a toujours des collectifs à rencontrer, des confs à voir, des articles à lire et des vidéos à partager, des manifs à rejoindre, des débats à avoir et des ateliers auxquels participer.

Je lie de nouvelles amitiés, j'en fais éclater d'autres. J'apprends à me mettre en colère. Je grogne de plus en plus après tout un tas de trucs. Après les confs gesticulées qui n'ont pas assez de savoirs chauds ou froids. Après les AG où y'a quatre personnes qui parlent et décident pour les soixante autres qui restent assises, après celles où tout le monde est d'accord et celles où personne ne s'écoute. Après les collectifs qui reproduisent ce qu'ils sont en train de dénoncer, après les mecs qui coupent la parole, les organisateurs de festivals qui nous laissent dans l'ombre quand on y fait la prog, les mecs qui prennent toute la place, les conflits inter-personnels, les mecs qui font des blagues sexistes, la condescendance au Comité Zad, les camarades qui sont jamais disponibles pour faire des réunions, les mecs tout court.

Je m'entoure de personnes qui grognent aussi, qui parfois même grognent après ce que je dis ou fais. Avec certaines, qui m'impressionnent particulièrement, j'ai l'impression de n'avoir jamais rien compris, de n'avoir pas le droit de penser de travers, je me censure, je me reprends. Je me sens invalidée et je n'aime pas ça.

Surtout, je crains d'avoir provoqué ça autour de moi. D'être devenue une de ces militantes moralisatrices qui me rebutaient quand j'étais au lycée. D'avoir renvoyé aux copains qu'ils n'étaient pas de bons compagnons puisqu'ils laissaient leur copine faire la vaisselle. D'avoir prôné partout le droit de rater tout en condamnant fermement tout ce qui ne m'était pas satisfaisant.

Alors je diffère mes grognements, je jongle entre ne pas aboyer sur les potes en leur expliquant la vie et ne pas délégitimer ma colère en la taisant systématiquement.

Je cherche encore la bonne dose, celle qui permet d'avancer.

Nous avons besoin de faire corps, à plusieurs, pour faire corps de métier. Rencontrer d'autres personnes qui défendent l'éducation populaire, la nomment et la comprennent, cela alimente le sentiment d'appartenance et c'est ce *faire corps* qui m'encourage dans la réhabilitation du travail d'animation en tant que branche de l'éducation populaire.

Description de terrain – avril 2019

Dans l'UPG¹, je m'emploie à comprendre. Avec d'autres. Parce que les conférences gesticulées me permettent de comprendre le monde dans lequel on vit, pourquoi y a-t-il certaines choses qu'il ne nous est pas possible de faire pour autant qu'on en ait un grand désir. Parce que j'aperçois chez ces gens qui montent sur scène une envie de s'expliquer ce

1 Université Populaire Gesticulante qui deviendra l'association 3 Petits Poings peu après.

qui nous arrive, pour faire autrement, pour faire autre chose. Parce que je vois dans les ateliers qui font suite à ces conférences la possibilité de me saisir de ce dont je suis concernée. Et de ne pas m'en saisir seule.

Un jour je m'entendrais dire à la radio que c'est en faisant partie de ce groupe de bénévoles qui organise des confs, en participant aux ateliers qui leur font suite, en discutant avec les conférenciers et conférencières que nous accueillons, en participant à des émissions de radio qui se demandent ce qu'est l'éducation populaire que j'ai l'impression de faire de l'éducation populaire. Pas en proposant à des gens de venir s'asseoir deux heures devant un type ou une nana qui explique sa vie. « Personne n'éduque personne, personne ne s'éduque seul, les individus s'éduquent ensemble par l'intermédiaire du monde »¹.

Entretenir la confiance, appeler l'expression des désirs, construire des contradictions et explorer le conflit, voilà à quoi je me suis employée pour que l'on s'éduque ensemble, voilà ce qui m'était nécessaire. Je me bats pour que cet espace existe, je me bats pour qu'il ait une identité, une reconnaissance. Je me bats pour ce nom, 3 Petits Poings, je me bats pour les ponts avec les assos du coin.

L'ambition de réhabiliter l'éducation populaire aux yeux du grand public l'a réhabilitée aux miens. Le nom de 3 Petits Poings, que j'ai ardemment défendu, porte l'idée que cette éducation populaire a des choses à dire : les points de suspension de récits à faire entendre, poing sur la table puisqu'il le faut. L'exigence et la férocité qui accompagnent cette ambition m'orientent vers de nouvelles pratiques.

II. SE FORMER COLLECTIVEMENT

Je participe à plusieurs festivals annuels de formation politique. D'abord avec 3 Petits Poings sur la programmation de conférences gesticulées dans le cadre du festival *Le Contrepied dans le plat*², puis avec le Kerfad, nous rapprochant de Chahut sur le WEF³ en 2017 puis sur le Barillet en 2018. Je fais partie de l'équipe d'organisation de ce dernier où nous nous attachons à penser autant les contenus de formation, sous forme d'ateliers, que les conditions de formation, prévoyant repas et hébergement sur place. Fidèles à leurs volontés politico-festives, les membres de Chahut réservent les soirées du week-end pour de la programmation culturelle.

Nous faisons dans l'événementiel de formation. Je suis animatrice culturelle, mais d'une culture qui n'est plus seulement artistique.

Ces deux événements, le WEF comme le Barillet, font de belles images. Des jeunes gens souriants, curieux et travailleurs, heureux d'apprendre et de comprendre ensemble. Nous, organisateurs, sommes en coulisses et animons ce cadre.

Derrière ce week-end se cache notre volonté de travailler ensemble vers plus d'autonomie, qu'elle soit intellectuelle, matérielle, financière, qu'elle s'exprime dans nos modes d'organisation, nos pratiques éducatives ou nos façons de faire réseau.

1 Titre d'un chapitre de *Pédagogie des opprimés* de Paulo Freire.

2 Festival organisé par la SCOP Le Contrepied.

3 Week-end d'Échanges et de Formation organisé par le Réseau SENS.

Voir <http://chahut-collectif.fr/evenement/week-end-dechanges-et-de-formation-27eme-wef-du-reseau-sens/>.

Ces temps de formation sont organisés par et pour des acteur-ices de cette Transformation Sociale dont on parle tant. Ce sont des bénévoles, des professionnel.le.s du «travail social» ou des activistes à temps plein.¹

Ces week-ends nous permettent de nous rencontrer et de faire du lien entre des pratiques isolées qui gagneraient à se partager. Nous braconnons aisément dans le milieu pour nous approprier tous les médias possibles qui nous permettraient de remettre en questions nos pratiques et de douter de nos habitudes. Nous voulons inventer ensemble un avenir radieux mais nous ne savons pas exactement comment. Alors pour comprendre de quoi exactement est-ce qu'il s'agit, nous programmons des conférences gesticulées, diffusons les « brochures subversives » d'infokiosques.net² qui condensent nombre de travaux scientifiques qu'un milieu militant s'attache à compiler et à distribuer comme la plus grande des richesses, nous animons des ateliers thématiques, faisons circuler des vidéos et planches de BD, accueillons des spectacles « politique incorrects »... Aucun média n'est laissé de côté dans notre avidité de déconstruire les normes et habitudes qui seraient à remettre en question pour un monde meilleur. Nous explorons tout, et nous nous partageons généreusement tout ce sur quoi nous mettons la main. Tout, y compris nos astuces individuelles. Finalement, il me semble que nous nous partageons un peu trop souvent nos astuces individuelles.

1 Édito du programme de la première édition du Barillet, en annexe p. 89.

2 « INFOKIOSQUES.NET est un site internet qui regroupe des collectifs et des personnes qui participent à des infokiosques, des distros, des éditions autonomes de brochures. »

[<https://infokiosques.net/IMG/pdf/flyer-presentation-infokiosques-2015-pageparpage.pdf>]

CHAPITRE 3. L'AUTONOMIE, UNE PRÉOCCUPATION INDIVIDUELLE

I. PRATIQUES INDIVIDUELLES EN TERRAIN COLLECTIF

Sur les trois événements de formation qu'étaient le WEF et les deux éditions du Barillet, l'objectif était de « rassembler associations [...] et éducateurs-ices populaires rennais-es en mal d'espaces de rencontre »¹ pour « échanger sur ce que nous faisons dans nos associations, dans nos collectifs militants, dans nos métiers. »². Ces différents événements visaient donc la rencontre et la mise en lien de collectifs entre eux. Pourtant, les ateliers réflexifs programmés mettaient autant au travail les pratiques collectives ou sociales que les démarches individuelles. Le programme du WEF³ faisait par exemple naturellement se côtoyer un parcours *Cheminement d'un.e animateur-ice en ECS*⁴, en vue d'interroger collectivement la posture d'animateur, et un parcours *Animation en tension-s* cherchant à déconstruire le sentiment d'imposture pour aider à se sentir légitime à agir. Plus loin, au milieu d'ateliers pour travailler la posture décoloniale ou les politiques internationales, on pouvait trouver un atelier *Comment agir localement pour un monde solidaire ?* ou bien une mise en pratique de la bienveillance que, comme la non-violence, « il ne suffit pas de décréter pour l'incarner ».

Dans ces espaces que nous rêvions mises en commun de nos compréhensions et capacités d'action, nous nous formons à la bienveillance, au *care*, aux méthodes « à son échelle » et au souci de soi comme finalité. Nous nous partageons des outils et méthodes qui feraient transformation sociale si on les additionnait, si chacun les appliquait. Les préoccupations sont centrées sur du petit et de l'individuel et, loin de viser une organisation collective aux moyens humains et solidaires, nous agençons une solidarité entre des individus au moyen de l'organisation collective.

Cette solidarité de bien-être individuel qui prime sur l'engagement collectif était pour certains d'entre nous le signe d'un individualisme qui nous éloignait de nos ambitions sociales. Le WEF avait éveillé des soupçons épars et c'est sans véritable concertation dans l'organisation du premier Barillet que certains d'entre nous, méfiants de cet individualisme grandissant, avons insisté sur la dimension collective de nos engagements dans nos contenus de formation. Gabin, que nous rencontrerons plus tard parmi les enquêtés, y a animé un atelier *Ma place, une aventure collective ?* sur l'ensemble d'une journée, soupçonnant qu'il nous fallait travailler ces questions de places individuelles sans perdre de vue l'horizon collectif. De mon côté, je mettais à profit la lecture d'*Égologie* en préparant un atelier *Aller bien, mais pour aller où ?*.

L'année suivante, en l'absence des soupçons que nous avions et que nous étions occupés à travailler ailleurs, les démarches individuelles ont continué de faire leur chemin dans nos espaces de rencontre, ramollissant le second Barillet avec des ateliers tels que *Moi et mes collectifs* ou *Mon engagement ! Et moi ?*⁵ et une nouvelle initiation à la communication non-violente et avec la

1 Édito du programme du WEF, en annexe p. 70.

2 Édito du programme de la première édition du Barillet, *op. cit.*

3 Voir le programme du WEF, en annexe p. 71.

4 Éducation à la Citoyenneté et à la Solidarité (ECS).

5 Programme du second Barillet, en annexe p. 101.

modification de l'édito qui, dans sa deuxième version, fait mention d'une volonté de travailler non plus seulement collectivement ce que nous faisons mais aussi « seul·e·s dans nos espaces intimes » et s'adresse à « des personnes qui cherchent à y voir clair, à s'émanciper collectivement et à fabriquer à leur échelle (...) ». Le travail des espaces intimes et personnels est le signe d'un abandon des ambitions collectives au profit de ce qu'on peut faire à sa portée, et semble être rêver aussi petit qu'individuel.

II. ALLER BIEN, MAIS POUR ALLER OÙ ?

Le soupçon d'un lien entre des pratiques aussi différentes que la méditation et le bien-être, la communication non-violente et la gestion des émotions, le mouvement des Colibris et l'action « à son échelle », le *Do It Yourself* et le Zéro Déchet s'est confirmé à la lecture d'*Égologie*¹, un essai très court écrit par Aude Vidal, journaliste blogueuse et citadine, militante de l'écologie politique. Dans cet ouvrage, recueil de billets parfaitement agencés, l'autrice tisse un lien entre ces « gestes individuels » qu'elle regroupe en somme sous le terme d'*écologie de soi* ou « égologie ».

Développement personnel, habitats groupés, jardins partagés... : face au désastre capitaliste, l'écologie se présente comme une réponse globale et positive, un changement de rapport au monde appuyé par des gestes au quotidien. Comme dans la fable du colibri, « chacun fait sa part ».²

Le constat d'un individualisme sourd, Aude Vidal le faisait aussi dans les cercles « écolo-alternatifs » qui, bien qu'ils affichent une farouche condamnation de l'individualisme ambiant, voient se reproduire dans leurs espaces des formes de penser et de faire bien individuelles et parfaitement libéral-compatible.

L'autrice s'inquiète du règne du *soi* et de son activité qui ne s'optimise et ne se marchande que pour soi, sans échange ni inscription dans un circuit, et qui fait petit à petit disparaître des formes de solidarités et de collectivisations durement construites.

Dans cet essai, le ton est acerbe et parfois piquant, mais Aude Vidal ne se contente pas de condamner. Et c'est en tentant de comprendre le pourquoi de ces pratiques qu'elle nous présente les travaux de Nicolas Marquis, un sociologue belge, qui repère les liens entre démarches individuelles et désirs de changement social lors d'une enquête réalisée en 2013. L'enquête interroge la manière dont les acteurs engagés pour le changement social au sein d'alternatives écologiques, d'économie sociale ou de développement durable se représentent ce changement³.

« Pour ces répondant·es, commente Nicolas Marquis, parler de "responsabilité sociale de se développer personnellement ou de travailler sur soi" n'est pas un oxymore. [...] La logique de développement personnel (je travaille sur moi) et la logique alternative (qui désire changer le monde mais pas par les voies classiques de l'action politique) partagent cette métaphore de la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Changer le monde, ça veut dire que le monde changera quand chacun·e l'aura changé à sa portée. »

1 Aude VIDAL, *Égologie : écologie, individualisme et course au bonheur*, éd. Le monde à l'envers, 2017.

Aude Vidal est militante écologiste, anime un blog sur l'écologie politique (www.blog.ecologie-politique.eu) et a été éditrice de la revue politique *L'An 02* pendant ses quatre années de publications. Elle a co-écrit l'ouvrage *On achève bien les éleveurs*, paru en 2017 aux éditions L'Échappée et est également autrice de *La Conjuración des égos : féminismes et individualisme* paru fin 2019 aux éditions Syllepse.

2 Quatrième de couverture d'*Égologie*.

3 Aude Vidal cite l'article *Utopia in a liberal world facing crisis. Analysis of the new "grammars of change"* publié par Nicolas Marquis en 2014 dans la revue universitaire de Jaume I (Espagne) et également un entretien sur le sujet qu'elle a mené avec l'auteur et publié dans le septième numéro de la revue *L'An 02*.

La lecture d'*Égologie* invite à reconsidérer les individualistes de nos espaces collectifs. Si les valeurs de gauche (solidarité et égalité) et de droite (mérite et responsabilité individuelle) se sont mêlées dans les pratiques de transformation sociale, il s'agirait de se rappeler ce qu'on vise. Il s'agirait de retrouver une vision globale, aux moyens du présent et du local plutôt que de s'attarder sur un confort immédiat tranquillement confiant dans ses retombées universelles. Retrouver l'ambition collective était l'objectif de l'atelier *Aller bien, mais pour aller où ?* que nous avons mené lors de la première édition du Barillet. Nous nous rendons compte que nous ne pouvons pas ignorer les meurtrissures dont notre terrain était pétri. Le soin et l'attention que nous souhaitons nous porter les uns aux autres pour ne pas nous *tuer à la tâche* à l'heure du surmenage apporté par le management jusque dans les associations devenait pourtant une fin en soi et non plus un moyen. Nous avons perdu le cap, nous nous occupons de faire en sorte que la traversée se passe bien, sans égard pour notre horizon commun. Un horizon d'autonomie peut-être ?

III. L'AUTONOMIE, NOTION ÉQUIVOQUE

Nicolas Marquis est également l'auteur de *Du bien-être au marché du malaise. La société du développement personnel*¹, ouvrage développé à partir de sa thèse *Sociologie de la pratique de lecture du 'développement personnel' en régime d'autonomie – Du texte à l'expérience* soutenue en 2013. Le travail de cette thèse est orienté sur l'accueil fait à la notion de « résilience » au travers d'une analyse du courrier des lecteurs de Boris Cyrulnik, auteur d'ouvrages sur cette notion faisant ressource pour rebondir (en latin *resilire*) et se relever d'un traumatisme.

Pour Marquis, un manuel de développement personnel n'existe pas sans l'action située de son lecteur qui investit sa lecture en la mettant directement en lien avec sa pratique. Cela implique que la fonction de guide prêt-à-penser que l'on confère au genre littéraire est nettement moindre qu'imaginée. Les lecteurs sont bien acteurs de leur lecture – en attestent leurs notes prises dans les marges de leurs ouvrages².

Si la nouvelle réconcilie un peu avec l'usage du développement personnel, elle n'explique pas pourquoi ces pratiques sont mises en commun dans nos espaces collectifs. Qu'on veuille apprendre à gérer ses émotions, pourquoi pas, mais ne peut-on pas faire ça chez soi ? Pourquoi cela regarde-t-il le collectif ?

Les travaux de Nicolas Marquis révèlent que si le concept de résilience prend, c'est parce qu'il offre à chacun la capacité à se relever seul de son malheur dans un monde qui fait primer la responsabilité individuelle. La résilience « transforme le plomb en or » à l'heure où nous avons à faire quelque chose de ce qui nous arrive. Ce qui de nos jours ferait une vie réussie serait d'avoir exploré et optimisé ses capacités individuelles car nous serions en réalité intérieurement bien plus capables que nous le croyons, et il nous faudrait découvrir ce qui est encore caché, inaccessible, afin de pouvoir l'exploiter. La valeur de la réussite fait que ceux qui parviennent à sublimer ainsi leur expérience bénéficient d'une « prime de prestige » tandis que ceux qui peinent à transformer leur malheur et à le rentabiliser sont disqualifiés parce qu'ils se plaignent plutôt que de *prendre leur vie en main*.

1 Nicolas MARQUIS, *Du bien-être au marché du malaise. La société du développement personnel*, PUF, 2014.

2 Les travaux de Nicolas Marquis sur le lectorat du développement personnel arrivent à des conclusions qui ne sont pas sans rappeler celles du travail de recherche-action mené par Claire Aubert sur les pratiques de lecture (voir Bibliographie p. 77).

Cette disqualification de la plainte nous informe sur les attentes que nous nourrissons par rapport à nous-même et par rapport aux autres. Marquis soutient que ce besoin d'être ainsi relié à son soi intérieur est une norme sociale : le droit à l'auto-détermination n'est pas seulement un droit mais aussi un devoir. Il nous serait aujourd'hui inconcevable que d'autres déterminent à notre place ce que nous allons faire de notre vie ou avec qui nous allons la partager : ces choix nous appartiennent. Si nous avons droit de décider de nos vies, nous attendons également de nous-même – comme des autres – d'être autonomes dans nos choix de parcours de vie. Ce qui, selon Marquis, pourrait bien être une belle contradiction : « On vit dans une société dans laquelle ce qui est peut-être le plus déterminé c'est le refus des déterminismes »¹. Il nous faut choisir ce que sera notre vie, ce que Marquis suppose être « la norme la plus contraignante aujourd'hui ».

Si l'individu d'aujourd'hui « doit se faire lui-même » (*self-made man*), le discours de la résilience qui affirme que nous avons des ressources internes dans lesquelles puiser pour affronter les difficultés correspond parfaitement aux attentes sociales d'un monde dont le maître-mot-d'ordre est l'autonomie individuelle. La résilience apporte un mieux-être, un mieux-vivre, parce qu'elle propose un recentrement sur soi-même tout en tentant de se libérer de contraintes extérieures. Elle dit : « les ressources se trouvent à l'intérieur, le danger se trouve à l'extérieur » et assure qu'il n'existe aucune situation pour laquelle nous serions sans ressource puisqu'en dernier recours il nous est toujours possible de changer de regard sur la situation vécue. Selon elle, notre pouvoir sur le monde n'est pas tellement de le changer que de changer la représentation qu'on en a et la manière dont il nous affecte.

C'est précisément cette tentative de s'extraire des contraintes de l'organisation sociale qui en inquiète certains, qui accusent les mouvements de développement personnel de « démissionner du monde ». À cela, ses promoteurs répondent que la meilleure façon que nous aurions de changer le monde serait que chaque individu travaille sur lui-même. Le sociologue voit « derrière cette morale – que l'on retrouve dans la communication-non-violente – l'idée qu'un individu qui est en accord avec lui-même ne peut pas faire de mal » et l'espoir qu'une somme d'individus qui ne peuvent pas faire le mal produirait inmanquablement une transformation sociale. Un raisonnement semblable à l'action « à son échelle » qui, si elle est pertinente, est juste et que la somme d'actions locales justes donne un monde juste.

Les pratiques individuelles présentées comme des solutions à notre société alors qu'elles en seraient un des effets, et ce jusque dans les milieux de la transformation sociale, sont effrayantes. Mais puisque nous valorisons nous-même l'auto-formation, l'auto-gestion et autres autonomies, comment ne pourrions-nous pas nous aussi être pris dans les injonctions à l'autonomie individuelle ? Si ce que cherche le lectorat du développement personnel c'est comment devenir un bon être autonome et responsable, n'est-ce pas aussi ce que les acteurs de l'éducation populaire poursuivent ? Ne visons-nous pas nous aussi l'horizon de la pleine-conscience quand nous nous enjoignons à toujours plus de prises de conscience ? N'allons-nous pas sans le savoir dans le sens de ce que nous combattons ? Ne jouons-nous pas nous aussi le jeu d'un individualisme qui donne aux individus des clés pour leur autonomie ?

1 *La sociologie*, entretien avec Nicolas Marquis, *web-tv des Dominicains de Belgique*, 2016.
[<https://www.dominicains.tv/fr/revoir/sociologie> ; dernière consultation le 09/05/19]

Selon Marquis, une « société individualiste » serait moins une société où l'individu ne se préoccupe que de lui-même qu'une société dont la valeur maîtresse serait l'autonomie individuelle. Marquis pointe un paradoxe : le développement personnel repose sur l'idée que le monde social a coupé les individus de leur intériorité, organisant une désappropriation du soi que le développement personnel se propose d'accompagner à retrouver, alors que ce serait bien l'organisation sociale qui amènerait les individus à se tourner vers eux-mêmes pour se réaliser et se reconstruire par le biais du développement personnel. Autrement dit, le développement personnel ne serait pas un rempart contre une société pervertissante mais un effet de cette société qui fait tout reposer sur les capacités individuelles. L'individualisme n'œuvre pas contre une société mais est bien un mode d'organisation de société. Il n'est pas l'effet de l'addition d'actions individuelles aux intérêts personnels, mais bien la norme d'un régime commandant à ses individus de se gouverner par leur action individuelle, de manière autonome.

Avec la lecture des travaux de Nicolas Marquis, nous ne pouvons donc plus nous étonner de la présence des démarches individuelles dans nos espaces collectifs, aussi contrariante soit-elle. Nous sommes, au milieu de nos rêves d'autonomies collectives, individuellement aux prises avec nos autonomies individuelles. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que l'on cherche au milieu d'autres des moyens de se lire et de se construire comme êtres autonomes.

La question qu'il convient de se poser n'est donc plus « que font les pratiques individuelles dans nos espaces collectifs ? » mais « comment prendre en compte les injonctions à l'autonomie qui nous animent individuellement sans perdre de vue nos ambitions collectives ? ». Car il n'est pas de monde où l'on peut compter sur les individus pour nourrir ces ambitions sans comprendre ce qui nous agite, ce qui nous isole les uns des autres, ce qui nous pousse à user du collectif pour sauver nos peaux.

PARTIE II : AGENCER NOS AMBITIONS D'AUTONOMIE

L'enquête débute ici, dans cette deuxième partie. Elle se déroule au sein d'un échantillon du terrain connu, auprès de membres de l'association Chahut que je considère comme des pairs. Toujours en tentant de comprendre comment s'articulent les démarches individuelles et les ambitions collectives dans le cadre du régime social de l'autonomie individuelle, nous allons découper ce travail d'enquête en plusieurs temps.

Dans un premier temps, nous irons rencontrer Chahut, cette association rennaise d'éducation populaire politico-festive qui nous offre une belle représentation de ce qui agite le milieu. Nous observerons son projet afin d'y repérer dans quelle démarche d'éducation populaire il s'inscrit et par quel engagement. Nous repérerons ensuite comment les questions les plus individuelles, existentielles même, sont liées à des enjeux collectifs, sociaux et environnementaux, en faisant le détour par la description du mouvement des « paumés » auquel est en partie comparable l'activité de Chahut et dans lequel une partie des enquêtés se reconnaîtra par la suite. Ce sera le contenu du quatrième chapitre, dans lequel nous finirons par rencontrer nos cinq enquêtés, membres ou proches de l'association Chahut et de son projet, et porteurs de questions existentielles qui ont attiré notre attention.

Dans le chapitre suivant, nous irons tenter de comprendre ce que recouvrent ces questions existentielles, à l'aide d'une lecture sociologique de la psychiatrie dans laquelle s'inscrivaient les travaux de Nicolas Marquis déjà rencontrés dans les premiers temps de cette mise en recherche et dont nous avons parlé dans la première partie. Nous parlerons de dépression telle qu'observée par Alain Ehrenberg, non comme pathologie avec laquelle comprendre les questions existentielles, mais comme fait sociologique permettant de comprendre les attentes sociales qui pèsent sur les individus. Nous lirons dès lors à nouveau le mouvement des « paumés », et ce spécifiquement auprès de nos enquêtés, afin de nous voir révéler les endroits où ils échouent à répondre à la norme de l'autonomie. Ce chapitre nous permettra de révéler des tensions dans ce que les individus ont à démontrer d'eux-mêmes et nous donnera de la prise pour comprendre cet individualisme auquel l'éducation populaire militante rennaise tente de résister.

Le sixième chapitre tentera de dresser le portrait de ces résistances et des engagements pris par nos acteurs pour des initiatives collectives. Cela nous permettra de démontrer que leur aptitude à la citoyenneté ne réside pas seulement dans la conformité à l'attente sociale du parfait individu libéral et résiste même à cette croyance. Et nous verrons quelle place l'éducation prend dans cet engagement, celui du moyen des ambitions.

Mais il nous faudra, dans le chapitre 7, observer les contradictions d'une éducation qui prend place dans un monde où chacun est appelé à accroître ses capacités individuelles et qui se fait malgré elle le biais par lequel il appartient aux individus de combler leurs manques pour pouvoir prendre leur destin en main, résoudre individuellement leurs questions existentielles. Ce chapitre traitera du rapport aux modèles qui se doivent de partager des valeurs pour garantir les perspectives de solidarité auxquelles aspirent nos militants engagés, et donc de garanties, conditions qui paraissent nécessaires à la projection. Nous verrons comment les volontés de maîtrise refont leur entrée par la

petite porte dans des espaces qui se veulent libérés du contrôle normatif, menant l'expérimentation à se réduire à la reproduction de ce qui fonctionne.

Ici s'achèvera le compte-rendu tiré de l'analyse des matériaux récoltés au cours de l'enquête. Un dernier chapitre viendra cependant clore cette deuxième partie, laissant de côté les matériaux pour observer ce que le processus de distanciation d'une actrice qui se fait chercheuse aura nourri de recul. Car ce processus de recherche fait partie de l'engagement d'une actrice, engagement pour une éducation qui nous grandit tous et toutes. Il s'agira dans ce huitième chapitre de donner la parole à l'actrice pour faire résonner ce travail de recherche-action avec les questions qui l'agitaient au départ. Nous verrons alors dialoguer les conclusions tirées de l'analyse avec les pratiques d'animation que nous avons mis en pause après le troisième chapitre, en repensant la responsabilité et le lien à l'autre dans le rôle d'animateur. Mais cela sera pour plus tard. Pour l'heure, tentons de comprendre comment s'agencent nos ambitions d'autonomie.

CHAPITRE 4. CHAHUT, MÉTONYMIE D'UN TERRAIN

Chahut est une association créée en 2015 et qui se présente comme politico-festive. Son principal objet est d'organiser des événements de différentes échelles qui mêlent le festif et le politique. Pour cela, Chahut organise quatre événements réguliers :

- *Les Oiseaux de passage*, dont la première édition a eu lieu en 2015, un festival sur trois jours dont la programmation mélange culturel (artistique) et politique. On y trouve à la fois concerts, spectacles, conférences gesticulées et ateliers d'éducation populaire.
- *Le Marché de Léon*, événement hivernal de l'association, qui précédait la création de Chahut et se pose en alternative aux habituels marchés de Noël (*Léon* est l'envers de Noël) en proposant sur une semaine un espace d'artisanat où l'on fabrique ses cadeaux avec des artisans et artisanes plutôt que d'acheter du consommable. On y retrouve également des spectacles, concerts, conférences gesticulées et ateliers.
- *Le Barillet* est un événement né de l'inscription de l'association dans une dynamique de formation de ses bénévoles et suite à l'organisation du WEF, notamment porté par Chahut, dans l'idée de proposer un espace de formation et d'échange de pratiques destiné aux acteurs et actrices de l'éducation populaire rennaise. L'événement, dont le programme comportait plusieurs formations courtes réparties sur plusieurs journées et demi-journées, a eu lieu en 2018 et en 2019.
- *Les Échos de la Dalle* est un événement inscrit dans la durée dont l'objet est de réinvestir et de réanimer un place publique d'un quartier populaire de Rennes. Le projet est né en 2016 et s'est déroulé sur plusieurs samedi avec cette fois une équipe plus stable pour un projet engagé dans le temps. Se sont organisées dans le cadre des Échos de la dalle diverses animations telles que des ateliers créatifs, des espaces de lecture, des zones de gratuité, des ateliers de construction ou de réparation ou des dispositifs tels que le porteur de parole¹.

	Oiseaux de passage	Marché de Léon	Barillet	Échos de la dalle
Éditions	4 éditions	6 éditions	2 éditions	Environ 50 éditions sur 2 ans
Dates	Premier week-end d'octobre	Hiver	Mai	Un samedi sur deux
Public	900 à 1700 entrées sur l'ensemble du festival / jauge moyenne 500 personnes	800 à 2000 entrées sur l'ensemble du marché / jauge moyenne 250 personnes	80 inscriptions / jusqu'à 120 personnes avec les bénévoles et intervenants	Participation culminante à 50 personnes
Lieu	Divers champs,	Campement Dromesko ² ,	Centre forestier	Dalle

1 Le porteur de parole est un dispositif d'intervention dans l'espace public qui consiste à interpellier les passants avec une question clivante, généralement d'ordre social et politique, de recueillir les opinions qu'elle suscite et de les afficher sur des panneaux visibles de manière à animer des réactions et de la discussion parmi les passants. Voir <https://www.scoplepave.org/porteur-de-paroles> ; dernière consultation le 22 juillet 2020.

	périphérie de Rennes	périphérie de Rennes	E.E.D.F. ¹ , périphérie de Rennes	commerçante, quartier populaire de Rennes
Installation	Chapiteaux, barnums et tentes, villages d'entresorts	Bâtiments en dur, hangar Barnums et tentes	Bâtiments en dur, yourte, chapiteau, barnums et tentes	Barnums, mobilier

En parallèle de l'organisation d'événements, l'association propose un service de location de structures (tente et barnums, toilettes sèches, bar, plancher...) entretenues et/ou construites lors de chantiers ouverts régulièrement organisés par ses membres.

Côté organisation, l'association fonctionne en un système de commissions, chacune se chargeant de l'organisation d'un événement en particulier. Ces commissions sont chapeautées par le Méta-conseil (Conseil d'Administration) qui soutient et organise les commissions et la gestion logistique de l'association, sans intervenir sur les programmes d'action des commissions. Les commissions sont libres de s'organiser singulièrement, selon la règle « ce sont ceux qui font qui décident » qui sous-entend que les décisions prises sont directement liées aux moyens de l'action, incarnées.

L'association est exclusivement tenue par des bénévoles dont une poignée de « permanents » non salariés mais qui en tiennent le rôle et que l'on retrouve généralement au Méta-conseil. En dehors de ces permanents et du fait de son organisation en commissions d'événementiel, Chahut observe chaque année un important *turn-over* au sein de ses membres : les bénévoles d'une commission d'organisation d'événement changent d'une édition à l'autre.

Si Chahut se veut égalitaire et collectivement auto-gérée, il s'y trame comme partout des enjeux de pouvoir, d'autorité et d'ancienneté qui sont régulièrement interrogés.

I. UN PROJET D'ÉDUCATION POPULAIRE

Chahut décline son projet selon trois objets : apporter de la convivialité et de la surprise dans le quotidien, aiguïser l'esprit critique et permettre une réflexivité du milieu, et enfin proposer un appui matériel et de service interassociatif². Un des mythes de l'association dit que le projet est né pour répondre aux dynamiques de milieux militants autonomes rennais jugées tristes et moribondes en remettant du joyeux et festif dans le politique. Ce que révèlent ces trois objets est que le projet associatif n'est autre que de soutenir l'organisation collective, et ce au travers de trois axes qui y contribuent : l'ambiance, le sens, les moyens. Chahut organise des festivals pour nous faire joyeusement rêver, y programme des conférences et ateliers pour nous permettre de comprendre nos engagements et leur inscription dans un paysage social, et mutualise du matériel pour permettre à d'autres de développer leur action.

En visant la liberté d'action de chacun, l'égalité dans son organisation autogestionnaire et la solidarité qui relie collectifs et associations, le projet de Chahut met en œuvre des valeurs démocratiques et inscrit son action d'éducation populaire dans une démarche citoyenne.

2 Lieu de résidences d'artistes.

1 Éclaireuses et éclaireurs de France, association laïque de scoutisme français.

2 Voir le manifeste de l'association en annexe p. 67.

Cette démarche n'est pas sans rappeler l'éducation populaire politique dont nous parlions au début du deuxième chapitre et qui désignaient pour Alexia Morvan « les pratiques d'éducation populaire qui visent explicitement à soutenir l'exercice politique des citoyens et une démocratie intense, en vue de leur émancipation et de la transformation sociale »¹.

II. ET DES MEMBRES « PAUMÉS »

Selon Le Petit Robert, « paumé,ée » est un adjectif qui définit autant quelqu'un de misérable ou pauvre que quelqu'un de perdu ou d'égaré². Au sens figuré, quand l'on dit « il est vraiment paumé », cela signifie qu'il ne sait plus où il est. De son côté, le Larousse du web donne la définition d'« être paumé » comme « être désorienté, perdu, vivre en dehors de la réalité », avec l'exemple « *Des jeunes complètement paumés dans la vie* »³.

Dans les usages, si l'on utilise le terme « perdu » pour se situer, indépendamment que l'on soit « un peu perdu » ou bien « carrément paumé », cela signifie un certain malaise à l'endroit de la situation dont il s'agirait de se sortir. L'état d'être paumé, s'il est inconfortable, n'est pas dramatique, à moins d'être l'attribut d'un sujet : un sujet par définition paumé le sera toujours, comme une cause perdue. Les paumés pourraient ne jamais se retrouver.

Pourtant, il existe sur la toile une communauté croissante qui s'est réattribué le terme non sans une certaine fierté. Cette communauté semble avoir pris naissance à Paris en 2011 lors du premier « Apéro Paumé.e.s » et s'étendre de ville en ville au fur et à mesure des années, à la manière de ce qui s'est développé quelques années plus tard avec le phénomène « Nuit Debout ». Depuis 2011, la gestion du développement de la communauté des « paumés » a été reprise et organisée par l'association MakeSense via notamment une plate-forme qui met en relation des entrepreneurs sociaux et les accompagne dans leurs projets d'innovation sociale⁴.

Chacun a un rôle à jouer dans la résolution des grandes questions environnementales et sociales... mais pour agir sereinement et efficacement sur les causes qui nous tiennent à cœur, nous devons au préalable nous sentir confiant.e.s et aligné.e.s avec nos valeurs. La génération des 25-35 ans se déclare de plus en plus en «quête de sens» au travail et dans sa vie personnelle – cette remise en question n'a pas d'âge et ne choisit pas son moment, puisque même notre boss est parti élever des lamas au Pérou.

Paumé.e : personne qui traverse une période de sa vie où elle se pose davantage de questions qu'elle n'a de réponses. Pendant cette phase de paumitude, le.la paumé.e peut se sentir déboussolé.e, désaligné.e, désemparé.e.

Nous avons la conviction que la paumitude est utile, saine, et peut être vécue avec optimisme. Dans 3 ans, les paumé.e.s de France et de Navarre assumeront avec fierté de ne pas savoir, de chercher toujours.

La communauté paumé.e.s permet de prendre sa paumitude en main...

#1 en se sentant moins seul.e, grâce à des rencontres entre paumé.e.s, trouvé.e.s et superpaumé.e.s fédéré.es par l'idée que remettre son chemin en question ne peut qu'avoir du bon et partageant conseils et astuces.

#2 En démêlant son chemin grâce à des outils concrets et inspirants : un podcast mensuel, une communauté Facebook vivante et des apéros réguliers.

1 Alexia MORVAN, *op. cit.*

2 *Dictionnaire de la langue française*, Le Petit Robert, sous la direction de Josette Rey-Debove et Alain Rey, 2000.

3 https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/%C3%AAtre_paum%C3%A9/58765 ; dernière consultation le 26/07/20.

4 Voir les articles *Association, incubateur, apéros... comprendre Makesense en 6 questions* de Corinne Dillenseger (Les Échos, 2019) et « *Il est où ce métier qui va me passionner ?* » : *la génération Paumé.e.s veut exorciser les absurdités de la vie au travail* de Léa Iribarnegaray (Le Monde, 2019).

Le tout dans un état d'esprit sans jugement, sans tabou et ouvert, prônant l'introspection, l'auto-dérision et la bienveillance.¹

On trouve chez ces « paumés » le souci d'agencer démarches individuelles permettant de se situer dans le monde avec démarches collectives citoyennes et sociales. Aussi, les membres de Chahut déboussolés, désalignés ou désemparés, qui traverseraient une période de vie où ils se poseraient d'avantage de questions qu'ils n'auraient de réponses pourraient être considérés comme « paumés » même s'ils n'utilisaient pas cette dénomination. Car le mouvement des « paumés » aura mis quelques années de plus pour parvenir jusqu'à Chahut, qui baigne moins dans une culture d'Économie Sociale et Solidaire entrepreneuriale comme celle portée par MakeSense que dans une culture militante. Mais en octobre 2019, un des enquêtés organise, avec plusieurs de ses camarades du Réseau REPAS² peu sûrs de leurs devenir à l'issue de leur formation, un « Bal des Paumé·e·s » pour mettre au travail dans un espace convivial les questions qui les agitent. Si l'événement n'est aucunement affilié à MakeSense, il est enfin le fruit d'un bouche à oreilles faisant exister le mouvement des « paumés » dans l'imaginaire. L'invitation à ce « Bal des Paumé·e·s »³ circule sur les boîtes mails du milieu rennais dont la mienne et celle de trois autres enquêtés qui se rendront au rendez-vous. Tous les enquêtés sont membres de l'association Chahut.

III. PRENDRE LA PARTIE POUR LE TOUT

En s'inscrivant dans des dynamiques collectives et sociales tout en navigant avec les enjeux individuels de ses acteurs et actrices, Chahut se présente comme un échantillon de ce terrain collectif traversé de démarches individuelles. C'est donc sur le terrain de cette association que je réalise mon enquête. Le choix d'enquêtés ayant eu lieu avant le « Bal des Paumé·e·s », il a fallu trouver des « paumés ».

Je repérais au sein de Chahut des phrases comme « je ne sais pas quoi faire de ma vie », « je ne sais pas ce que je ferai à la rentrée » ou « je ne sais pas ce que je vais faire ensuite ». J'ai supposé que dans « que vais-je faire ensuite/désormais/à la rentrée/de ma vie ? » il y avait un commun entre « ensuite », « désormais », « à la rentrée » ou « de ma vie » et qu'il y avait là les signes d'une désorientation qui permettait de reconnaître des « paumés ».

J'ai pensé à Gabin, Solenn, Jules, Carine, Étienne et Aline⁴, six personnes plus ou moins impliquées à Chahut. J'ai constaté une parité d'homme et de femmes, ce qui me permettait d'alterner un entretien avec un homme et un entretien avec une femme. J'allais commencer par Gabin et terminer par Aline.

Gabin

Si j'ai commencé par Gabin c'était pour retourner au plus vite refaire le monde avec lui autour d'une bière. Je retardais ces moments depuis que je l'avais contacté en vue d'un entretien de crainte que ne s'y échappent des « fuites », qu'on se dise « tout » avant.

Nous nous connaissons depuis l'époque de 3 Petits Poings à laquelle il m'avait contactée pour la programmation de conférences gesticulées sur plusieurs événements de Chahut. Nous nous sommes

1 <https://makesense.org/paume-e-s/> ; dernière consultation le 26/07/20.

2 Réseau d'Échanges et de Pratiques Alternatives et Solidaires.

3 Voir le mail d'invitation au Bal des Paumé·e·s en annexe p. 116.

4 Les prénoms ont été changés.

depuis régulièrement croisés sur des événements, des ateliers ou des chantiers. Nous nous sommes rapprochés sur l'organisation du premier Barillet, en 2018, alors que j'avais une casquette Kerfad et lui sa casquette de fondateur de Chahut.

Il avait quitté Chahut quelques mois avant l'entretien. En quelque sorte poussé à la porte, il est parti en leur rachetant le chapiteau qui était finalement en trop mauvais état pour lancer une activité avec. Il cherchait à en acquérir un autre et travaillait en attendant à la forge chez Ocus¹, content de « retrouver le travail de la matière », comme il disait, et las d'un certain travail intellectuel (il disait en avoir marre des ateliers et formations d'éducation populaire).

Solenn

Nous nous sommes d'abord rencontrées par le Kerfad, puis nous sommes recroisées à plusieurs reprises sur les événements de Chahut et enfin dans une chorale féministe autogérée. Elle avait longtemps travaillé à Concordia, puis quelques temps pour Jeunes à Travers le Monde. Elle venait d'entamer un processus de bilan de compétences via Pôle Emploi. Dans nos échanges, elle avait parfois mentionné des difficultés à discuter avec ses parents de sa non-activité, de son bénévolat, du fait d'être inscrite à Pôle Emploi. Elle semblait ne pas savoir comment justifier auprès d'eux le fait de vouloir prendre le temps de trouver ce qu'elle voulait faire. Le bilan de compétences semblait alors être pour elle un moyen de prendre le temps qui se justifiait. Mais à qui parlait-elle de ces possibilités de « prendre le temps » et à qui n'en parlait-elle pas ?

Jules

Nous nous sommes rencontrés sur l'organisation de la deuxième édition du Barillet qui nous a créé des accroches. Il vivait dans la même colocation que mon camarade de promo DHEPS rennais. Peu avant notre entretien, il m'avait raconté avoir passé l'été à déprimer et à se demander (entre autres) que faire à la rentrée. Il était arrivé sur Rennes un an plus tôt et semblait vouloir s'y attarder malgré une opportunité enthousiasmante près de Poitiers sans que rien ne dise ce qui le retenait à Rennes.

Carine

Nous avons programmé la conférence gesticulée de Carine avec 3 Petits Poings quelques années plus tôt. Elle a rejoint le Contrepied quand j'ai rejoint le Kerfad. Nous avions à ce moment-là une certaine complicité de pensée, il semblait que nous nous apprécions l'esprit mutuellement. J'avais assisté à une formation qu'elle animait, elle avait assisté à une des miennes. Elle était présente sur le second Barillet.

Je n'étais pas certaine d'avoir entendu Carine dire « je ne sais pas quoi faire [—] » mais elle avait fait un burn-out quelques années plus tôt et travaillait depuis à s'expliquer le phénomène, notamment via l'écriture d'une seconde conférence gesticulée, en binôme cette fois, sur le sujet du burn-out. Un burn-out impliquait probablement la question de l'après.

Par ailleurs, Carine a des enfants, ce qui n'est le cas d'aucun autre enquêté et j'étais curieuse de ce que cela pourrait apporter comme parole quant à « que faire de sa vie ».

Étienne

Étienne était bénévole à Chahut lorsqu'il a participé à l'atelier « À quoi sert une conférence gesticulée ? » proposé par 3 Petits Poings. Nous nous croisions régulièrement, ce qui nous

1 Compagnie de spectacle vivant basée à Saint-Germain-sur-Ille au nord de Rennes.

permettait de faire une mise à jour de là où l'on en était, quels étaient nos projets et comment ils avançaient. Intéressé par les cafés associatifs, il était présent aux Rencontres du Réseau des Crefad et des Cafés Associatifs à Villefranche-de-Rouergue alors que je venais d'entrer en DHEPS. Il est entré en **compagnonnage¹ avec le Réseau Repas** peu après. Nous nous étions recroisés quelques semaines avant l'entretien, à l'approche de la fin de son compagnonnage. Il ne savait pas trop ce qu'il ferait ensuite, comme beaucoup de ses camarades de promo, aussi ils avaient décidé d'organiser ce « Bal des Paumé·e·s » pour ne pas (uniquement) déprimer.

Aline

C'est une amie très proche, très soutenante dans cette recherche, probablement en partie par curiosité.

Nous avons travaillé quelques temps ensemble à 3 Petits Poings, à l'Utéruse et au Kerfad.

Nous avons déjà parlé d'un entretien, qu'elle semblait attendre avec impatience (quand j'en parlais elle disait « Quand est-ce qu'on en fait un nous ? »), mais je la gardais en bonus, pour la fin, justement à cause de notre proximité ; nous nous étions déjà toutes les deux raconté des choses très personnelles. Quand elle déprimait à la rentrée de ne pas savoir ce qu'elle allait faire de sa vie, me le disait-elle parce que nous sommes proches ou le disait-elle également ailleurs autour d'elle ?

Aline avait signé un CDI à l'été 2019 ; elle était en arrêt dès la rentrée et disait qu'elle n'y resterait pas plus d'un an. Aussi la question de quoi faire [—] allait de nouveau se poser l'été suivant.

Chacune des personnes que j'ai contactées a accepté d'accorder du temps pour un entretien et s'est déchargé une disponibilité – un des avantages d'aller voir des gens qui peinent à s'occuper...

Je n'ai finalement pas créé d'occasion de croiser Carine ni ne l'ai contactée.

Tableau des rôles des enquêtés au sein de Chahut

	Méta-conseil	Oiseaux de passage				Marché de Léon				Barillet				Échos de la dalle		
		participe	organise	bénévole	intervient	participe	organise	bénévole	intervient	participe	organise	bénévole	intervient	participe	organise	bénévole
G.*	X		X			X			X	X**		X				
S.		X				X	X		X							
J.							X	X	X	X	X			X		
É.	X		X	X		X		X	X						X	
A.		X		X	X		X		X		X					

* Membre fondateur de Chahut.

** À l'initiative du projet mais exclut de la commission d'organisation pendant la première édition.

L'analyse se concentre sur les entretiens de Gabin, Solenn, Jules et Étienne. J'ai laissé de côté celui d'Aline qui fait preuve dans cet entretien de beaucoup de retenue par rapport aux quatre autres. Les quatre premiers entretiens sont plus facilement déchiffrables et déjà très riches. J'ai tout de même conservé l'entretien d'Aline dans les matériaux car cette retenue est signifiante en elle-même, comme nous le verrons plus loin.

1 Le compagnonnage du Réseau REPAS est un parcours de formation proposant, dans le cadre d'une itinérance de huit mois, d'alterner regroupements et immersions au sein de structures où s'expérimentent différents modes de vie et de travail en autogestion.

Enquêter sur le terrain de Chahut pour tenter de répondre à la question « comment prendre en compte les injonctions à l'autonomie qui nous animent individuellement sans perdre de vue nos ambitions collectives ? » semble donc une manière d'interroger l'ensemble par une miniature. Il faut tout de même rappeler que la métonymie ne fonctionne pas parfaitement puisque Chahut est singulier dans le paysage de l'éducation populaire rennaise et que les enquêtés ne sont pas si représentatifs de l'ensemble des membres de l'association : ils sont de ceux qui restent au sein du *turn over*, ils prennent des fonctions de *leaders* parmi des engagements éphémères « à la carte » et ils mettent leurs questions au travail dans les perspectives d'une image globale. Et c'est bien leur engagement, couplé aux travail des tensions auxquelles ils font face individuellement qui nous intéresse. Ainsi, ces cinq personnes enquêtées nous offrent de bonnes bases pour comprendre les tensions nées de la présence de désirs d'autonomie individuelle dans les ambitions collectives.

CHAPITRE 5. COMPRENDRE LES QUESTIONS EXISTENTIELLES

« Au revers de la liberté de s'accomplir,
se trouve la honte de ne pas pouvoir le faire. »
(Aude Vidal, *Égologie*)

C'est ainsi, donc : nos espaces collectifs sont chargés d'enjeux et de questions individuelles dont nous tâchons de nous dépêtrer. C'est contrariant mais ce sont des faits, et des faits qu'il nous faut comprendre pour ne pas continuer à les nier. Car si l'on veut pouvoir composer avec les enjeux et questions individuelles, il nous faut les prendre en compte.

I. UN REGARD SOCIOLOGIQUE

Si, comme le dit Nicolas Marquis, on ne peut pas dire « Société, décide pour moi » sans être déclaré victime de troubles quelconques¹, c'est qu'il y a un rapport entre santé mentale et organisation sociale. C'est en tout cas ce que Marquis a compris des travaux d'Alain Ehrenberg sur lesquels il s'est appuyé. Alain Ehrenberg, également sociologue, a consacré ses travaux à l'observation de l'exercice de la psychiatrie comme fait sociologique. Il n'est ni psychiatre, ni psychanalyste et, lorsqu'il observe la santé mentale, il le fait depuis sa discipline, comme l'a fait Michel Foucault en son temps lorsqu'il pensait philosophiquement la névrose.

Dans son étude des pathologies psychiques contemporaines, et notamment de la dépression, Ehrenberg repère un rapport direct avec l'actuelle et constante sollicitation à l'action individuelle. Selon lui, ces pathologies résultent des défenses que les individus opposent aux attentes sociales qui leur sont imposées. Des individus qui résistent à *prendre leur vie en main*, comme l'exige le régime de l'autonomie et de la responsabilité individuelle. Car si ne pas savoir choisir, entreprendre ou penser par soi-même est le signe d'une absence d'autonomie et que l'autonomie est signe de bonne santé, n'avoir pas de projet pour soi-même et son avenir est dès lors pathologique.

Dans *La Fatigue d'être soi*, Ehrenberg aborde la dépression comme pathologie typique « d'une société où la norme n'est plus fondée sur la culpabilité et la discipline mais sur la responsabilité et l'initiative »². Elle est la contrepartie du contrôle exercé par les sociétés de sécurité décrites par Michel Foucault, sur lesquelles nous allons revenir tout de suite, et une forme de réponse opposée à la sollicitation à l'action responsable individuelle.

C'est avec les travaux d'Alain Ehrenberg et plus précisément avec son observation de la dépression comme miroir des attentes sociales que nous pouvons observer ce qui nous pousse individuellement les uns et les autres à sauver notre peau en usant du collectif. Les catégories de la dépression nous permettent d'observer ce que c'est que d'être « paumé ».

1. Michel Foucault et les sociétés de contrôle

Lors d'une université ouverte organisée en 2006 par la Coordination des Intermittents et Précaires d'Île-de-France (CIP-IDF) et consacrée à la compréhension du « néo-libéralisme », le philosophe

1 *La sociologie*, entretien avec Nicolas Marquis, *op. cit.*

2 Alain EHRENBURG, *La Fatigue d'être soi*, éd. Odile Jacob, 2000.

Maurizio Lazzarato était appelé à intervenir pour présenter une lecture du cours *Naissance de la biopolitique* donné par Michel Foucault en 1978 et 1979 au Collège de France¹. Dans cette intervention, Lazzarato présente les travaux du philosophe du pouvoir et du contrôle avant de faire lui-même le lien avec les travaux d'Alain Ehrenberg.

Michel Foucault, philosophe français de la deuxième moitié du XX^e siècle, a étudié comment les agencements sociaux impactent les individus, comment s'ancrent les normes et les mœurs dans les corps et les trajectoires, et comment ces normes agissent sur et contrôlent les individus d'une société. Il distingue deux types de contrôle : le premier que l'on trouve dans ce qu'il appelle les sociétés disciplinaires, où c'est l'individu et son corps qui est socialement normé, dressé et modelé ; le second, propre aux sociétés sécuritaires, où ce ne sont plus les individus qui sont contrôlés mais leurs actions qui sont orientées. Dans le second cas, il s'agit de contrôler l'environnement de l'action, en tant que cadre qui influence les choix et actes probables des individus, tout en laissant chacun penser que ces choix et actes lui appartiennent, qu'il est seul responsable des réussites et échecs, maître de son libre-arbitre.

La sécurité n'intervient pas sur un espace clos sur lui-même et qui a peu de contact avec l'extérieur comme celui des disciplines, mais sur un espace ouvert, un espace modulable, modifiable. Un espace qui n'est pas rigide quadrillé comme celui des disciplines, puisque ce qu'il faut contrôler est précisément ce qui est en train de se faire, ce qui devient, ce qui va s'actualiser, ce qui arrive (l'événement). Le milieu est donc compris comme espace d'événements possibles, des actions probables.²

Gouverner le probable étant gouverner sans certitude, sans sécurité, l'influence de la norme sur les comportements diffère donc d'une société disciplinaire à une société de sécurité.

La normation des sociétés disciplinaires distingue ce qui est normé ou normalisable de ce qui ne l'est pas (« le résidu, l'irréductible, l'incassable, l'inassimilable »). Les sociétés de sécurité, elles, font se présenter comme les unes à côté des autres les différentes « normalités », jusqu'à ce que l'une d'elles se démarque et devienne le *normal*, de fait. Dans les sociétés de sécurité, c'est l'observation de ce qui est majoritairement normal qui définit la norme.

Ce "gouvernement par l'individualisation" produit en société de sécurité des sujets habilement maniés et gouvernés qui, paradoxalement, se perçoivent comme absolument autonomes et responsables. Des sujets qui se gouvernent eux-mêmes, arbitrant entre risque et récompense, qui gèrent leur vie comme on gère une entreprise et se pensent seuls responsables de leur réussite comme de leur échec. L'individu normal des sociétés de sécurité est un « entrepreneur de lui-même », gestionnaire compétent ou incompétent.

2. Psychiatrie et dépression

C'est pour comprendre cette incompétence à « gérer sa vie comme une entreprise » que les travaux d'Alain Ehrenberg sont indispensables.

L'action aujourd'hui s'est individualisée. Elle n'a alors d'autre source que l'agent qui l'accomplit et dont il est le seul responsable. L'initiative des individus passe au premier plan des critères qui mesurent la valeur de la

1 Maurizio LAZZARATO, *La refondation sociale, le néo-libéralisme sous l'analyseur du conflit des intermittents, introduction aux catégories de Foucault*, intervention à l'université ouverte de la CIP-IDF, 2006.

[http://www.cip-idf.org/article.php?id_article=3182 ; mis en ligne le 03/01/07, dernière modification le 06/09/11].

2 *Ibid.*

personne.

Au début des années 1980, deux événements symboliques en France : la gauche arrive au pouvoir, et son projet collectif (qui fait qu'elle est « de gauche ») échoue ; le chef d'entreprise est érigé en modèle d'action pour tous. Ces deux événements sont liés parce que les deux grandes utopies réformistes et révolutionnaires qui étaient au cœur de l'idée de progrès déclinent : la société assurantielle et l'alternative au capitalisme. L'image du chef d'entreprise se détache de celle du gros dominant les petits ou du rentier qui en profite, elle se convertit en modèle d'action que chaque individu est convié à employer. L'action entrepreneuriale constitue également une réponse à la crise de l'action étatique qui, en France, prend traditionnellement en charge l'avenir de la société. La notion d'entrepreneur sert de référence pour dynamiser l'ensemble socio-politique. [...] La première vague de l'émancipation invitait chacun à partir à la conquête de son identité personnelle, la deuxième vague à celle de la réussite sociale dans l'initiative individuelle.

Dans l'entreprise, les modèles disciplinaires [...] reculent au profit de normes qui incitent le personnel à des comportements autonomes [...] : responsabilité, capacité à évoluer, à former des projets, motivation, flexibilité, etc.¹

Nous n'en voudrions pas à Michel Foucault, mort en 1984, de n'avoir pas repéré le glissement croissant du modèle disciplinaire vers le modèle sécuritaire dans les années 1980. Né en 1950, Alain Ehrenberg a bien autrement vécu les années 1980 et ses retombées jusqu'à nos jours. C'est en observant les décennies suivantes qu'il a pu remarquer les nouvelles manières de faire gestion d'entreprise mobilisant avec intérêt les capacités individuelles des employés. C'est peut-être auprès de ses propres enfants² qu'il peut remarquer qu'à l'école s'accroissent les exigences qu'assument individuellement des élèves seuls responsables de leurs réussites et de leurs échecs, et peut-être au sein de son propre foyer, libéré des fonctions d'instruction dont est désormais chargée une école qui s'est démocratisée, le rôle nouveau confié aux parents et encouragé par la psychologie d'accompagner l'épanouissement de leurs enfants.

Quel que soit le domaine envisagé (entreprise, école, famille), le monde a changé de règles. Elles ne sont plus obéissance, discipline, conformité à la morale, mais flexibilité, changement, rapidité de réaction, etc. Maîtrise de soi, souplesse psychique et affective, capacités d'action font que chacun doit endurer la charge de s'adapter en permanence à un monde qui perd précisément sa permanence, un monde instable, provisoire, fait de flux et de trajectoires en dents de scie. La lisibilité du jeu social et politique s'est brouillée. Ces transformations institutionnelles donnent l'impression que chacun, y compris le plus humble et le plus fragile, doit assumer la tâche de *tout choisir* et *tout décider*.³

Pour Ehrenberg, si la névrose était la pathologie typique des sociétés disciplinaires, la dépression est celle des sociétés sécuritaires. Elle est la sourde manifestation du refus des individus de laisser s'effacer leur singularité derrière le « capital humain » et l'entrepreneur de soi-même. Dans *La fatigue d'être soi*, le sociologue retrace l'histoire de la dépression, inscrite autant dans l'histoire sociale que dans l'histoire de la psychiatrie et de la psychanalyse. S'appuyant à la fois sur les différentes étapes de la construction du *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders* (DSM)⁴, sur les méthodes et contenus de formation des soignants et sur la prescription et les effets observés des traitements de la dépression (antidépresseurs), Ehrenberg nous dresse un tableau d'une maladie considérée physiquement (à l'endroit d'un mental dysfonctionnel), sans égard pour les considérations sociales dans lesquelles les individus souffrants sont inscrits.

1 Alain EHRENBURG, *op. cit.*, p. 233-234.

2 Ou auprès de ceux de son entourage puisque j'ignore si Alain Ehrenberg a des enfants.

3 *Ibid.*, p. 236.

4 Manuel de diagnostic des troubles mentaux développé aux États-Unis qui fait autorité dans le champ de la psychiatrie jusqu'en Europe.

« L'utilisation des antidépresseurs, note un pharmacologue, déborde maintenant largement le traitement de la dépression, et ceci pose donc le problème de savoir ce qu'est réellement un antidépresseur. » La diversité des plaintes plus ou moins définies pour lesquelles ces molécules ont une efficacité est telle que la notion de dépression ébranle les digues du syndromique. N'y a-t-il pas là l'issue logique du destin de la dépression ? N'est-elle pas une pathologie impossible à définir, une maladie trompeuse, un concept « mal expliqué mais dans lequel toute l'organisation de l'individu paraît impliquée », bref, une réponse comportementale globale ?¹

Or Ehrenberg insiste sur l'influence des normes sociales sur les comportements et sur leur mise en tension des individus dans leurs processus de subjectivation. La dépression est une maladie de l'agir ; de la même manière que la névrose domine l'action par l'anxiété et l'impulsivité, sa petite sœur la paralyse par l'incertitude et l'inhibition.

L'individualisation de l'action engendre des pressions nouvelles sur l'individualité qui doit assurer en permanence là où elle se contentait d'obéir.²

Des sociologues comme Ehrenberg et Marquis regardent la psychiatrie comme fabrique de l'autonomie : « On y voit à l'œuvre des personnes qui tentent d'expliquer à d'autres comment elles devraient vivre sans elles »³. Ils observent d'une part que l'institution psychiatrique fait référence dans les esprits pour définir si un individu « va bien » ou « va mal » et que c'est en faisant appel aux catégories de la psychiatrie que nous pensons notre bonheur et notre malheur, notre santé mentale. D'autre part, ils relèvent que dans le DSM les trois critères qui permettent de juger d'une bonne santé mentale (être soi-même, être actif et être correctement inséré dans la société) sont des critères d'ordre social. Au cours de ses enquêtes, Nicolas Marquis a observé que les modalités de diagnostic psychiatrique pour déterminer si un individu remplit ces trois critères se trouvent plus dans le champ du quotidien : est-ce qu'il est présent avec moi, dans cette interaction ? ; est-ce qu'il arrive à se lever le matin ? ; est-ce qu'il a envie de se lancer dans telle activité bénévole ou tel projet ? Des critères qui reposent sur une évaluation qui se fait d'humain à humain plus que de soignant à patient.

Si le social use des mots de la psychiatrie pour caractériser ses individus (sain, malsain ou même *pervers narcissique*...) et la psychiatrie ceux du social pour caractériser ses patients, alors la psychiatrie peut être considérée par les sociologues comme un fait social à observer. Et la question qu'ils posent est « qu'est-ce donc que la psychiatrie si ce n'est l'arbitrage de ce qui est normal ou non ? ».

La dépression, sourde manifestation des individus qui ne s'entreprennent pas et résistance au modèle attendu qui permet de se déclarer « sain » ou « apte », révèle une panne de l'initiative, maître-mot de l'autonomie.

Résumons. Ehrenberg dépeint le paysage dans lequel nous baignons depuis les années 1980 et dans lequel les trentenaires d'aujourd'hui ont grandi. Missionné de sa propre autonomie et responsable de son destin, chacun optimise ses capacités avec une exigence entrepreneuriale. Ce gouvernement par l'individualisation, qui coordonne habilement une somme d'individus *auto-gérés*, nous a entraîné

1 Alain Ehrenberg, *op. cit.*, p. 216.

2 *Ibid.*, p. 231.

3 *La sociologie*, entretien avec Nicolas Marquis, *op. cit.*

dans un *culte de la performance* bien décrit par Ehrenberg¹ et nous a permis bien malgré nous d'être socialement toujours plus apte à nous gouverner nous-même.

Exhortés à l'autonomie et à la responsabilité individuelle, nous exerçons depuis le plus jeune âge nos capacités d'arbitrage et d'initiative, critères d'évaluation d'une « vie bonne et réussie ».

Ne pas savoir comment réussir sa vie (ou ne pas savoir « quoi faire de sa vie ») impliquerait alors de se trouver en panne d'arbitrage et d'initiative.

II. LES « PAUMÉS », ENTREPRENEURS EN ÉCHEC

Il n'était pas difficile de soupçonner derrière les mots « je ne sais pas quoi faire [à l'avenir] » prononcés par les enquêtés une panne de l'initiative et de l'arbitrage. Mais le soupçon ne suffit pas à acter que ne pas savoir quoi faire à l'avenir est le signe dépressif relevé par Alain Ehrenberg, signe d'individus qui souffrent de l'injonction à leur propre autonomie et qui résistent à se faire entrepreneurs. Il nous faut encore repérer dans le récit des « paumés » ce qui relève de ces pannes afin de discerner par quoi elles passent, mais aussi où est-ce qu'ils échouent à l'attendu social d'autonomie tout en résistant à une perception dysfonctionnelle d'eux-mêmes.

Les entretiens réalisés ont en commun trois questions, formulées à l'avance comme cadre de non-directivité. La première « Je t'ai déjà entendu dire « je ne sais pas ce que je vais faire [—] » (est-ce que tu te souviens comment tu l'as dit ?), est-ce que tu peux m'en dire plus ? » permettait de recueillir du récit de paumés : qu'est-ce que se sentir paumé, où est-ce que c'est présent ou actif et sous quelle forme ? La seconde « Est-ce qu'il y a des gens autour de toi qui le disent aussi ? » visait à les faire parler de leur isolement et de leur connexions : où se tournent-ils vers d'autres, où ont-ils des démarches individuelles ? Y a-t-il des personnes qui, faisant ressource, les préviennent d'un repli sur soi ? Enfin, la troisième question « Est-ce qu'il y a des gens qui te donnent des réponses à cette question ? » tentait de se renseigner sur leurs modèles et leurs anti-modèles : ceux qui les assistent ou leur mettent des bâtons dans les roues. Ces personnes ont-elles des pratiques communes, des qualités en commun ?

1. Le coup de la panne

C'est en discutant avec les enquêtés au travers d'entretiens que l'on peut se rendre compte de la panne d'initiative et des difficultés à l'arbitrage contenues dans leurs incertitudes face à l'avenir.

L'initiative se décline par la motivation et la projection. Aussi, quand ils disent n'être pas « stimulés » (Jules, vingt-trois occurrences), être « poussé devant les jeux vidéos » (Gabin p. 135²) ou avoir besoin de se *rebooster* (Solenn p. 141), on y lit sans détour un manque de goût, de désir ou d'intérêt à agir, l'absence d'une carotte qui les mettrait en mouvement.

{Jules} p. 172

C'est dur de se motiver quand t'as pas d'évidence. [...] Une fois que t'as trouvé la stimulation, tu te poses plus trop la question de je vais faire quoi de ma vie.

1 Alain EHRENBURG, *Le culte de la performance*, éd. Calman-Lévy, 1991, rééd. Hachette-Pluriel, 1996.

2 Les références de pages pour les propos extraits d'entretiens correspondent au document d'annexes.

{Solemn} p. 140

Quand on est un peu en pause et qu'on n'a pas de projet, c'est vachement dur à tenir en fait, 'fin... que ce soit personnellement, l'entraîn... s'émousse et puis, (rire) sans compter que, en Bretagne en hiver, le temps peut être... un petit peu plus... (sourire) voilà, pousser un peu plus vers l'inertie on va dire (sourire).

Cette absence de stimulation, cette non-motivation ne serait pas aussi signifiante si elle ne s'accompagnait pas des nombreuses impossibilités de projections présentes dans les entretiens. Tous affirment manquer de perspectives. C'est l'utilisation répétée du terme par Gabin (quatorze occurrences en moins de deux heures) qui a permis de repérer son importance et de le chercher dans les autres entretiens. C'est aussi chez Jules qui solde le récit des ses derniers mois par « après le Barillet qui s'est fini fin mai, y avait plus grand-chose en perspective » ou chez Solenn et Étienne qui s'engagent respectivement dans un bilan de compétence et dans l'organisation d'un « Bal des Paumé·e·s » pour dégager des pistes futures.

{Gabin} p. 119

J'ai rien de prévu, je m'ennuie... [...] J'ai besoin d'avoir à la fois des... des choses dans la journée, des tâches un peu, des trucs qui m'occupent... Mais que j'ai besoin que cet additionnement, cette addition d'actes, elle mène quelque part, tu vois, dans une espèce de perspective plus grande.

Les perspectives après lesquelles chacun et chacune d'eux court sont, comme le dit Gabin, à la fois composées d'une activité quotidienne ou régulière et d'une cohérence qui relie l'ensemble de cette activité. Et c'est bien l'articulation des deux, activité et projection, qui fait projet en perspective.

À manquer ainsi de motivation et de projection, les enquêtés se trouvent en panne d'initiative. Pourtant, au travers des récits de leurs parcours, ils se révèlent tout à fait capables d'initiative. Comme en premier lieu dans les récits qu'ils font de leur engagement au sein de Chahut, engagement à la fois singulier et commun à tous les enquêtés, qui pour chacun les a rendu moteurs, force de proposition. Ils y étaient à la fois organisateurs créatifs, agitateurs de consciences, veilleurs disponibles ou artisans d'une atmosphère nomade qui nécessite d'être « à deux cent pour cent ». Ou encore dans chacune de leur inscription en formation, chacun de leur engagement collectif, chaque fois qu'ils relèvent leurs manches pour mettre au travail leurs questions... Chaque fois qu'ils se disent « Bon, cette fois je me bouge ! ». Mais engager une action semble être systématiquement mis en perspective de son inscription dans le temps. La précarité retient farouchement l'engagement.

{Étienne} p. 180

Dans « je sais pas ce que je vais faire » c'est « je sais pas ce que je vais faire maintenant mais aussi dans dix ans », du coup est-ce que j'entame quelque chose aujourd'hui qui me conviendra dans dix ans ou est-ce que je trouve ma place immédiatement quoi.

La précarité selon Le Robert est « ce dont l'avenir, la durée, la stabilité ne sont pas assurés »¹. Si l'on pourrait débattre de la possibilité même d'assurer tout avenir ou stabilité à une quelconque initiative, on peut ici repérer que sans même être assurée, la durabilité de l'engagement est avant tout perçue comme menacée. Cela nous révèle alors un autre critère important de la projection :

1 *Dictionnaire de la langue française*, Le Petit Robert, *op. cit.*

celui de sa stabilité dans le temps. Or l'engagement dans la durée a des multiples manières d'être menacé. Il peut l'être par la disparition du sens donné à l'action, si ce sens menace de s'estomper derrière d'autres priorités, comme dans le cas de l'engagement de Jules au sein de l'association Starting Block :

{Jules} p. 164

Y avait plein de bonnes idées et plein de bonnes énergies mais qui étaient complètement court-circuitées par "l'asso a besoin de thunes, sinon on coule". Et du coup ça prenait tout le monde à la gorge quoi.

Il peut l'être par l'entrée en conflit avec des valeurs, comme l'exprime le récit de Gabin du chantier de construction de l'aire d'accueil pour gens du voyage qui lui fait quitter le BTP :

{Gabin} p. 127

En vrai le truc il était construit comme une prison quoi. [...] C'est carrément dans les plans de conception [où] on s'est dit "Ces gens-là c'est des voleurs, c'est des gens violents... C'est des gens qui se barrent sans payer et cassent tout...", enfin voilà, du coup [...] moi je trouve ça tout à fait légitime (sourire) qu'ils le fassent vu qu'on les traite comme ça.

Il peut l'être par les perspectives de surmenage, que certains comme Solenn à Concordia ont déjà vécu et contre lequel tous les autres ont été mis en garde dans un milieu associatif inquiet des conditions de travail de ses membres bénévoles et salariés. Ou encore, il peut l'être par la saturation d'un milieu dans lequel faire du bon travail n'assure pas la stabilité d'une activité, comme dans le cas de Jules, découragé de persévérer dans le champ du spectacle :

{Jules} p. 174

Et y en a un notamment [...] qui me dit "Ben là c'est la première année où je vais pas avoir mes heures d'intermittent"... Je me dis... "Donc toi, là, t'as cinquante-cinq ans, t'as vachement de compétences, tu connais plein de gens et tout, tu fais pas tes heures... mais genre à quel moment moi je vais réussir à travailler là quoi ?".

Ces menaces qui pèsent sur la tenue dans le temps d'un engagement rendent la projection difficile et les initiatives précaires.

Rappelons que pour ces acteurs, la précarité n'est pas que dans les perspectives d'action, mais aussi bien matérielle. Ils sont tous *demandeurs d'emploi*, et perçoivent leurs revenus soit par des droits de chômage, soit par le Revenu de Solidarité Active (RSA) qui l'un comme l'autre sont conditionnés par le retour à l'emploi. Ils ont donc des comptes à rendre auprès de conseillers en insertion sociale ou professionnelle avec qui ils signent un contrat qui les engage à chercher activement un emploi et il pèse aussi sur eux la menace de perdre leurs revenus s'ils ne paraissent pas à leurs interlocuteurs assez entrepreneurs.

L'habitat, lequel est en question dans tous les entretiens, fait également partie des éléments instables du quotidien. C'est à ce titre qu'ils bricolent tous avec leur habitat, proposant du AirBnB pour

assurer le paiement du loyer d'un appartement qu'ils habitent seuls (Solenn), troquent coûts quotidiens contre intimité réduite dans des colocations (Jules), ou encore tentent de lier leur activité – précaire elle aussi – à leur lieu d'habitation (Étienne).

{Étienne} p. 189

Ce truc de précarité j'ai l'impression que c'est, pfiou, ça m'est revenu en plein face, genre « Ouah, c'est fragile quoi ». Genre une dent qui se pète, une bagnole qui tombe en panne, des trucs comme ça, t'es là « Wouoh, c'est la merde quoi » (petit rire). [...] Je suis très peu matérialiste mais, rien que d'avoir un ordi en bout de vie, une voiture un peu en bout de vie... le peu de matériel que j'ai qui peut être assez vétuste quoi... Et du coup de sentir que là tout va arriver en même temps, tout peut tomber en panne en même temps... (petit rire) Ouais... Et je pense ça joue dans la pseudo-liberté à choisir ce que j'ai envie de faire après quoi.

Ce qui nous amène à observer la panne de l'arbitrage. L'arbitrage, pendant de l'initiative, se décline par la capacité à engager des choix et à prendre des décisions.

Si les enquêtés sentent qu'il leur faut prendre des décisions c'est aussi parce qu'ils savent que décider est une condition nécessaire pour avancer.

{Gabin} p. 120

Je savais pas trop quoi faire, les trucs que j'avais envie de faire je savais pas trop comment les faire, enfin voilà y avait plein de questions quoi. Fallait prendre des décisions en fait un peu aussi... des décisions, voilà... comme quand on prend une décision, c'est jamais parfait, mais... mais voilà faut prendre une direction quoi...

Pourtant, lorsqu'il s'agit d'un choix entre plusieurs possibilités, l'arbitrage se fait plus difficile. C'est le cas de Solenn et Étienne qui à l'issue d'un bilan de compétences ou d'un compagnonnage voient « des pistes se dessiner » ou des opportunités apparaître sans qu'aucune ne se distingue particulièrement et ne les mette en mouvement.

{Solenn} p. 143

Faudrait peut-être¹ rationaliser un peu plus le truc en me disant « Je fais un bilan de compétences, il y a une piste qui se dégage, ben... bon vas-y, on y va » et... je sais pas trop... ne pas y mettre trop d'affect quoi. Ouais. Mais ça c'est des jours où je suis un peu déprimée. (Rire)

{Étienne} p. 181

C'est un peu la balance entre ça. Entre trouver l'endroit qui me conviendrait le mieux et en même temps faire des concessions.

Faire des concessions est alors faire le choix du moins pire et l'option retenue est souvent celle qui paraît la moins précaire, c'est-à-dire celle qui paraît pouvoir tenir le plus longtemps.

1 Les mots grisés dans les entretiens sont des hypothèses de transcription, la qualité de l'enregistrement n'ayant pas pu permettre de transcrire le propos avec certitude.

{Étienne} p. 186

Le week-end après la première semaine de formation, je regarde sur internet des colocs et je tombe sur une annonce qui me plaît bien dans ce coin-là, sur leboncoin, des gens qu'on connaissait pas quoi. Donc on visite et ça le fait, et on emménage je crois une semaine ou deux après. Ça s'est fait hyper rapidement (petit rire). Sachant qu'on a pas trop hésité parce qu'on était en vadrouille chacun depuis plusieurs mois et qu'on en avait un peu marre et qu'on voulait se poser au chaud pour l'été.

Dans ce cas-ci, si la question de la pérennité de ce logement n'est pas posée c'est parce que la précédente situation de vadrouille et de froid est arrivée à son terme et devient plus précaire que la nouvelle option. Une option peut d'ailleurs sembler plus ou moins intéressante selon les autres précarités avec lesquelles elle est en compétition, comme c'est le cas des deux propositions de poste de Jules à Starting Block qu'il accepte la première fois et refuse la seconde.

Nous pourrions ici comprendre des enquêtés qu'ils sont bien capables d'arbitrer leurs actions, engagements et initiatives. Mais, comme le rappelle Gabin, il n'est pas si évident de parler de choix dans le cas d'un choix par défaut.

{Gabin} p. 128

Je me souviens de m'être pris la tête avec... la maman d'une copine qui était passée à la maison... qui... comment, disait respecter les... respecter et même valoriser les personnes qui choisissaient d'être au RSA, et moi je lui avais dit « Mais putain mais en fait c'est tellement pas un choix », enfin... je choisis pas de me foutre dans la précarité, juste je choisis de... de... de faire un travail qui pour moi a un impact sur la vie de la Cité... et qui est positif... et du coup pour ça je suis obligé de vivre au RSA, parce que je peux pas me salarier, enfin... c'est pas... c'est pas un putain de choix de « Ha, trop cool, je vais toucher quatre-cent-soixante-dix balles par mois et je vais être content » quoi...

Et quand on n'a pas l'impression d'être individuellement responsable de ses choix, peut-on alors déceimment se dire autonome ?

2. L'échec à la norme

« On ne nous apprend pas à désamorcer le malaise né du fait qu'on fasse quelque chose dont une personne est censée s'occuper toute seule ».

Nicolas Marquis

Là où il pourrait être enthousiasmant de se dire que les déprimés-inaptes résistent activement aux mots d'ordres du contrôle, rien n'est finalement moins sûr. D'une part parce que, si Alain Ehrenberg a étudié cette résistance comme un signe qui renseignerait sur les normes et attendus du monde social, le signe ne dit en rien que les déprimés soient actifs de leur résistance. Et d'autre part parce, comme nous venons de l'observer, résister aux mots d'ordres de l'autonomie individuelle n'est pas une mince affaire.

{Jules} p. 161

Depuis que t'es petit, quand on te demande ce que tu vas faire de ta vie, c'est « Tu vas faire quoi de tes journées ? » (rire). Ça va être quoi ton activité, ça va être quoi ton métier, ta source de revenus.

Les acteurs enquêtés sont inventifs, créatifs en terme d'initiative et d'arbitrage. Ils ont des désirs qui les poussent à inventer des manières de s'engager citoyennement et ne manquent pas d'idée pour cela. Mais du fait de leur inscription en dehors des schémas de l'emploi et dans des circuits d'accompagnement social (CAF ou Pôle Emploi), l'initiative et l'arbitrage dont ils font preuve n'est pas critère d'autonomie puisqu'il ne peuvent justifier d'une autonomie financière. Là où la norme de l'autonomie s'est toujours faite pressante, ils ne sont pas foutus de se montrer autonomes comme cela leur est commandé. Ils ont donc des comptes à rendre sur leurs projets ou activités afin de prouver que leurs initiatives s'inscrivent bien dans un processus d'accomplissement individuel qui les fera sortir du système d'accompagnement social¹. Que ce soit chez les conseillers d'insertion professionnelle de Centre Social ou de Pôle Emploi qui suivent les dossier RSA (Jules et Étienne) ou dans l'entourage familial ou proche (Solenn), les enquêtés doivent régulièrement prouver qu'ils sont actifs dans la construction de leur projet professionnel. Car, comme Jules nous le rappelle, assurer qui en douterait de la solidité de son projet professionnel c'est prouver qu'on a sa propre vie en main.

{Jules} p. 170

[Ma conseillère] arrivait pas à comprendre mon projet professionnel et du coup à un moment je lui ai dit "Mais c'est quoi un projet professionnel ?" et elle m'a dit "Ben, ce que vous allez faire de votre vie quoi".

Si les enquêtés doutent de l'équivalence entre projet de vie et projet professionnel, ils doivent défendre leurs choix face à d'autres, tenants de leurs droits sociaux, qui ne font pas cette distinction. Jules et Étienne racontent très bien comment les petites victoires qui rassurent leurs interlocuteurs sur leur propre autonomie sont pourtant de courte durée.

Il semblerait que pour l'accompagnement social, si l'on règle la question du projet professionnel, on règle la question du projet de vie et on peut ainsi remettre en circuit des gens paumés, à l'arrêt, en ayant avec eux tracé la voie de chemin de fer dont ils ne pourraient pas dérailler. Pour Gabin, Solenn, Jules et Étienne, l'image de la voie de chemin de fer ne tient pas puisque s'ils sont paumés dans leurs choix professionnels, leur parcours de vie n'est pas pour autant à l'arrêt. Les différents projets d'ordre professionnel dans lesquels ils se lancent ne sont pas ce qu'ils conçoivent comme leur projet de vie mais seulement un pan de leur vie. Il leur faut alors ruser pour présenter leurs projets distincts à des conseillers en insertion qui ne peuvent les concevoir autrement qu'en amalgame².

Globalement, ils s'en sortent en faisant comprendre à leurs conseillers qu'ils sont suffisamment autonomes pour ne pas avoir besoin d'être « insérés socialement » (Gabin et Jules), mais savent que le *statu quo* est aussi précaire que leur situation.

1 Rappelons que la recherche d'emploi est une situation dont il faut *se sortir* et *s'insérer* sur le marché de l'emploi.

2 C'est moins le cas pour Solenn pour qui les antagonistes au montage du projet professionnel sont moins dans l'institution que dans les cercles proches.

{Jules} p. 170

On verra avec les réformes, peut-être qu'elle va devenir plus chiant (rires) à partir d'un moment.

La précarité de ce *statu quo* est ce qu'ils triment quotidiennement, en dehors des rappels à l'ordre institutionnels et des espaces de contrôle de leurs aptitudes à conduire leur propre vie. Étienne qui l'a « toujours en tête », est soulagé quand il trouve du travail :

{Étienne} p. 189

Ça me soulage au niveau de Pôle Emploi, ça me soulage au niveau de la CAF, ça me soulage au niveau de la pression familiale par rapport à ça... Moi ça me soulage au niveau thunes... Et je le mets tu vois limite dans un second plan quoi.

Dès lors, trouver du boulot est parfois un moyen de se reposer de la précarité, mais selon Étienne moins d'une précarité financière que d'une précarité d'autonomie : trouver du boulot lui permet de se rassurer lui-même autant que son entourage de ses capacités à conduire sa propre vie.

{Étienne} p. 189

On te dit « Ha bon, mais pourquoi vous faites le compagnonnage ? Vous devriez faire une formation en trois mois d'entrepreneuriat en Économie Sociale et Solidaire ». Ça c'est Pôle Emploi qui m'a dit ça.

De la même manière qu'avoir un job même temporaire, être en formation accorde un break dans les obligations de justification de son autonomie. Comme le dit très bien Solenn, le cadre du bilan de compétence lui donne l'autorisation formelle de « prendre le temps de réfléchir à son projet professionnel ». On excuse les non-autonomes de leur inaptitude s'ils y remédient. Comme l'emploi, la formation est une case qui prouve bien que l'on *se prend en main*. Mais si l'on excuse la formation c'est bien parce qu'elle promet l'horizon de l'autonomie individuelle. C'est ainsi qu'il faut comprendre la remarque du conseiller « Pourquoi vous ne faites pas une formation en Économie Sociale et Solidaire » ; la formation à laquelle ce conseiller pense a fait ses preuves en matière de retour à l'emploi donc en matière de perspectives d'autonomie.

Les petites victoires sont de courte durée car la menace qu'on doute de nouveau de leur autonomie est toujours planante et fait que leur justification précaire les invite toujours à douter.

Cette perspective d'autonomie à l'issue d'une formation est agissante même lorsque l'emploi n'est pas le pilier central des vies de nos paumés.

{Jules} p. 174

Et la fin de ça y a wouah, ça y est, c'est la vie dite active, faut trouver du taff et tout. C'est fini le chemin un peu tout tracé, facile quoi.

La formation, le bilan de compétences et même le service civique accordent une pause qui peut être salvatrice comme dans le cas de Solenn. Pendant le temps de cette pause, l'inaptitude (ils sont en train d'apprendre à faire c'est donc qu'ils ne savent pas faire) est tolérable, et si elle l'est c'est parce que ce temps de formation, de bilan, d'apprentissage est la promesse de l'aptitude.

D'autant que la pression ne vient pas que des espaces de contrôle institutionnels, le rappel à la norme et à l'indispensable projet professionnel se faisant aussi plus diffus, plus quotidien. Si cette norme est peu présente au quotidien dans les espaces de Chahut, Jules remarque « qu'on la ressent forcément par ailleurs parce que, ben, on vit pas en dehors de la société quoi. » (Jules p. 167).

{Jules} p. 170

En stop quand je raconte ce que je fais et que je l'assume, ben j'ai des discours de "Oui mais tu verras, la vie c'est comme ça, tu vas t'en rendre compte, c'est une phase parce qu'il y a un moment on a envie de se poser...", enfin tu vois, cette espèce de discours de... tout le monde a le même parcours un peu quoi, et y a cette espèce de truc très essentialiste de c'est comme ça qu'on est foutus, c'est comme ça que ça se passe...

Nos enquêtés semblent entendre continuellement et par de multiples biais qu'ils sont incapables de s'occuper d'eux-mêmes, navigant dans l'incertitude de leurs initiatives, sans preuve de leur autonomie, disqualifiés de leur responsabilité via le pointage régulier de leurs dépendances. « Il faut trouver un travail, il faut gagner sa vie... et trouver un peu son indépendance quoi. » (Étienne p. 182). Ils peinent à se souvenir, voire à se prouver, qu'ils sont capables de mener leur propre vie et c'est bien là que se situe la panne.

Si les déprimés pourraient se réjouir de n'être pas bien adaptés à une société malade¹ qui demande à chacun de répondre de ses actes en niant complètement les effets de l'environnement sur les actes, la joie n'est manifestement pas au rendez-vous. C'est que, comme Nicolas Marquis nous le rappelle, on ne peut répondre à la question « Est-ce que ma vie vaut le coup d'être vécue ? » – autrement dit « Suis-je autonome ? » – sans se comparer à d'autres. Et tenter de répondre par soi-même à la question « Qui suis-je et pourquoi suis-je là ? » au milieu de pairs qui ont su capitaliser leur expérience en réussite accroît forcément la pression à l'autonomie.

{Solemn} p. 148

Dans mon entourage, d'amis de longue date de mon âge, c'est des gens qui sont tous... dans des situations stables en fait, 'fin... peut-être ils se posent des questions mais en tout cas pas... pas de ce type-là... Et ouais, du coup peut-être les gens qui se posent ces questions-là c'est des gens plus jeunes qui, enfin... c'est vrai que c'est plus... un peu plus logique aussi quand t'es en train de... de peaufiner tes études ou de... de t'insérer professionnellement... J'ai l'impression que c'est plus... des moments où fatalement, t'façon, tu te poses un peu des questions... Mais ouais... Des gens de la, ouais, trentaine, quarantaine j'en ai... (rire) j'en côtoie moins ouais... qui sont dans cette situation-là.

En cherchant à se prouver par la comparaison, on accroît les chances de se sentir moins capable que ceux qui savent faire, plus ignorant que ceux qui savent, moins légitime que ceux qui ont l'expérience. Ou que ceux qui disent savoir faire, savoir et avoir de l'expérience, d'ailleurs. C'est *a fortiori* le cas lorsque l'on évolue comme dans Chahut au sein d'autogestionnaires autoformés et auto-

¹ « Ce n'est pas signe de bonne santé que d'être bien adapté à une société malade », aphorisme que la toile attribue majoritairement à Jiddu Krishnamurti.

organisés où les discours répétés pour l'autonomie émancipatrice rappellent sans cesse à jauger individuellement sa propre autonomie. Car être maître de son destin signifie accomplir par soi-même et sans assistance le travail de définition de son propre chemin. C'est-à-dire seul.

La solitude est également très présente dans les récits des enquêtés. S'ils ont des manières différentes d'en parler, tous témoignent d'un manque de soutien, de relais ou d'accompagnement dans leurs élans et mouvements, manque qui s'accompagne d'un découragement.

{Gabin} p. 120

Moi j'ai commencé à éprouver des difficultés à l'organisation... [...] Ça a fait en fait un truc un peu de « ben si c'est difficile nous on n'a pas envie de prendre en charge ces difficultés » et... et moi j'étais sur un truc de ben en fait si je suis tout seul à me démerder avec ça, ben je le fais pas quoi.

{Jules} p. 162

J'ai l'impression de passer tout mon temps à essayer de porter des trucs dans le groupe qui sont pas forcément plus que ça entendus et que du coup si y a pas une envie collective d'être un groupe, enfin d'être un collectif ben je vais me barrer quoi.

{Étienne} p. 184 et 185

Là on s'est dit qu'on avait envie d'habiter ensemble en coloc mais... mais c'est compliqué géographiquement (rire). [...] on s'est dit qu'on se laissait deux, trois mois, on voit un peu qui fait quoi, mais du coup pendant ce temps-là ben tout le monde sauve sa peau quoi.

[...]

L'accompagnement post-compagnonnage se fait entre nous quoi (rires).

Pour Solenn, qui trouve assistance dans le processus du bilan de compétences, le soutien qui lui manque est plus moral, notamment lorsqu'elle témoigne d'un entourage qui ne comprend rien à ce qu'elle fait ou qui s'en désintéresse.

{Solenn} p. 152

Dans mes potes là (petit rire) y en avait qui étaient persuadés que je... que j'étais de nouveau dans l'organisation du Marché de Léon cette année parce que je leur ai relayé l'événement facebook (petit rire), qu'ont pas du tout capté que non, j'étais pas dedans., et du coup comme ils sont pas de ces réseaux-là... c'était drôle. Et c'est marrant la perception des gens aussi, parce que ben pareil dans l'orga du Marché de Léon y a [...] quelqu'un, quand je suis passée les voir un soir de réunion (petit rire) qui me dit « Oh ! Mais ? T'es là ? Je croyais que t'étais en voyage ». « Non, non, je suis là. » (rire)

C'est chez Gabin que le manque de ressource sur lesquelles s'appuyer est le plus marqué. Il manque de « reconnaissance sociale » (p. 119), de « valorisation » (p. 119-120), souhaiterait « briller » à nouveau, rayonner (p. 122). Lorsque tous les « piliers » qui le soutiennent s'effondrent, la solitude dans laquelle il se retrouve le force à remettre en question sa capacité à répondre par lui-même à ses besoins (p. 121), supposant par là qu'il lui appartient de se relever seul de la disparition de ce qui

l'assistait. Le filet de sécurité, celui qui sera toujours là en dernier recours, est donc à l'intérieur de lui et est le seul qu'il lui appartienne de préserver.

{Gabin} p. 122

On peut pas construire de l'estime de soi sur de la reconnaissance sociale, enfin... uniquement là-dessus parce que... [...] J'ai l'impression qu'il y a peu de pondération enfin tu vois, dans un sens comme dans l'autre, on peut être un dieu et un démon le lendemain... Du coup ça... c'est... faut savoir se prémunir de ça quoi, enfin un peu... et être capable de se fabriquer notre propre estime de soi. Au sens de, pas... genre de fierté quoi, mais plus de... compréhension de ses points forts et de ses faiblesses... enfin de connaissance de soi un peu quoi. Et j'ai l'impression qu'aujourd'hui je suis vachement plus fort là-dessus que je l'étais... avant Chahut quoi.

Puisque l'on parle de reconnaissance, il nous fait faire un détour par les travaux d'Axel Honneth. Selon la lecture de Jacques Ion¹, Axel Honneth distinguerait trois formes de reconnaissance : le droit, l'amour et la solidarité. La première, la reconnaissance par le droit, s'acquiert par la société civile et participe chez l'individu du *respect de soi*. Le respect de soi est menacé par l'exclusion qui remet en question la reconnaissance de droit accordée en tant que citoyen. La seconde, la reconnaissance par l'amour, s'acquiert dans les cercles familiaux et participe chez l'individu de la *confiance en soi*. La confiance en soi est menacée par la violence qui remet en question la reconnaissance d'amour accordée en tant que parent ou ami. Enfin la troisième, la reconnaissance par la solidarité, s'acquiert dans une communauté de valeurs et participe chez l'individu de *l'estime de soi*. L'estime de soi est menacée par l'humiliation qui remet en question la reconnaissance de solidarité accordée en tant que pair.

Une société dans laquelle la valeur première est l'autonomie individuelle reconnaît en son sein comme pairs ceux qui sont capables de se gouverner eux-mêmes. Dès lors, admettre en son sein avoir besoin d'assistance est humiliant puisque discrédite l'autonomie individuelle.

Le ton des entretiens démontre très bien que l'humiliation est un risque pour les enquêtés. Quand ils ne sont pas complètement tournés en dérision², les entretiens alternent entre confiance et blagues au ton léger, discrétions et réassurances, autant d'astuces qui leur permettent d'amoindrir l'humiliation due au pointage de leurs incapacités.

{Gabin} p. 122

C'est pas la crise identitaire quoi. Comme ça a pu l'être à certains moments. Après c'est toujours des moments où c'est pas drôle, en vrai. C'est quand même vachement plus agréable la vie quand on est hyper épanoui... et que... on a plein de potes, qu'on transpire le bonheur, en plus en général c'est les moments où on est hyper entouré, valorisé, parce que voilà, c'est... on brille quoi. Là c'est pas le cas en fait. (Pause) Mais c'est pas la fin du monde, non. Quand même pas.

1 Jacques ION, *S'engager dans une société d'individus*, Armand Colin, 2012, p. 122-123.

2 Voir l'entretien d'Aline en annexe que j'ai préféré écarter de l'analyse pour cette raison.

{Jules} p. 163

Du coup y a tout ça qui crée beaucoup d'insécurité et qui fait que je suis pas du tout dans une période... agréable à vivre. Je suis pas bien, je suis triste, je suis... Voilà. Mais depuis ça va mieux (rire).

Aucun ne laisse s'installer dans le récit un ton défaitiste ou un air découragé. Chaque fois que le doute pourrait s'installer, ils réaffirment que « en vrai, ça va », ils ne se laissent pas abattre, ils n'ont pas dit leur dernier mot. Car comme nous l'avons pointé plus haut, même lorsque l'on fait état d'une situation difficile, il faut se montrer en mesure de *s'en sortir*. Ainsi la précaution est gardée de rassurer sur leurs capacités : même s'ils ne sont pas tout à fait aptes, ils se soignent. Les échanges dans les entretiens, même s'ils bénéficient d'une confiance mutuelle entre l'enquêtrice et les enquêtés, restent une épreuve dont ils ne doivent sortir ni discrédités ni humiliés.

{Jules} p. 159

[Cet entretien,] c'est comme un rendez-vous CAF mais en plus sympa (rires).

Chaque fois qu'ils admettent avoir besoin de soutien, ils perdent un peu du capital d'autonomie qu'on peut leur reconnaître, et chaque fois que leurs aptitudes sont mises en doute, ils sont un peu plus humiliés.

L'individu humilié a besoin de retrouver un collectif capable de lui donner une réassurance lorsqu'il a été dépossédé de lui-même. Ce passage au collectif est une nécessité pour restaurer l'image de soi. Le dégageant ne peut s'opérer dans l'individualisme, puisque c'est l'individualité même qui a été atteinte et détruite. C'est parce que l'altération est venue du dehors que la restauration ne peut s'effectuer que dans une relation revalorisante.¹

Honneth nous dit que l'humiliation attaque l'estime de soi. Il s'accorde avec Vincent de Gauléjac, théoricien de la honte, pour dire que l'estime de soi – ici, « l'image de soi » pour De Gauléjac – ne se construit qu'au sein de systèmes de solidarité – « communauté de valeurs » pour Honneth, « collectif » pour De Gauléjac – systèmes qui cultivent l'assistance et le soutien mutuel, les (inter)dépendances. Or, au sein de communautés de valeurs qui font primer l'autonomie individuelle, la responsabilité auto-créditée de ses actes et qui disqualifient l'assistance, toute dépendance est précisément ce qui interdit la reconnaissance.

Dès lors, dépendre d'une telle communauté de valeurs pour s'estimer, c'est se destiner à l'humiliation, à l'exclusion ou à l'illégitimité, à l'isolement et à la dépression. Et il y a effectivement de quoi rester interdit.

Mais alors ?

La question « Qui sont celles et ceux vers qui tu te tournes ? » posée dans les entretiens disait en creux : « Nous savons que nous ne pouvons pas nous appuyer sur d'autres sans passer pour des incapables. Mais dans le fond nous savons aussi que nous avons besoin de ces autres pour restaurer notre estime. Aussi, comment repères-tu autour de toi celles et ceux qui peuvent t'aider sans que cela n'attaque ton estime de toi ? Quels sont les critères d'une assistance qui ne diminue pas ta

¹ Vincent DE GAULÉJAC, *Les sources de la honte*, éd. Seuil, 2015, p. 142.

puissance d'agir dans un monde où l'agir valable est celui dont on est pleinement et entièrement responsable ? ». Et les réponses furent sans équivoque celles de la confiance.

{Jules} p. 168

C'est plus des discussions interpersonnelles, avec une forme d'intimité dans lesquelles ça sort. [...] Ça sort soit sous la forme de confiance un peu, enfin confiance, sans que ce soit forcément chargé d'un truc « faut pas le dire » ou je sais pas quoi.

{Solemn} p. 150

J'ai eu besoin de m'appuyer sur les copines, sur... et puis un peu peut-être certaines personnes de l'entourage rennais disons (petit rire) qui étaient plus ouvertes par rapport à ces questions-là...

On peut alors comprendre que les jeux de reconnaissance sont en balance entre ce qui attaque l'estime et ce qui accroît la confiance dans des cercles de pairs au sein desquels se nichent des rapports d'amitié. C'est en partie là que s'expliquent les amitiés entre camarades et collègues qui brouillent les sphères de l'intimité et de l'engagement et que nous avons souvent du mal à nous expliquer. Mais là n'est pas notre sujet.

Ce qu'ici une première observation des pannes de l'initiative et de l'arbitrage nous apprend chez ces paumés est qu'ils sont bel et bien confrontés au modèle entrepreneurial qui leur demande de faire leur preuves de bons gestionnaires autonomes. Ils ont à la fois intériorisé l'injonction et à la fois pressentent qu'elle ne fera pas d'eux des hommes et des femmes libres. Car la liberté reste une valeur qu'ils partagent et même qu'ils souhaitent voir partagée. C'est ce que nous montrera le chapitre suivant.

Les systèmes de soutien qu'ils ont mis en place et continuent de développer sont une condition nécessaire à l'autonomie émancipatrice. Chahut en avait fait son maître mot en se proposant association solidaire des milieux festifs et militants. Aussi paumés qu'ils soient, les membres de Chahut enquêtés résistent à l'invalidation constante des systèmes de solidarité dont nous avons besoin pour restaurer nos estimes. En soutenant les croisements entre actions collectives et les systèmes d'échange, le projet de Chahut relève de faire reconnaître l'action de nombreux collectifs et s'inscrit dans un cadre qui leur permet de se nourrir les uns les autres. Il y a dans leur démarche les prémisses non formalisés d'une résistance aux mots d'ordre de l'autonomie individuelle par la défense d'une autonomie faite d'interdépendances. Reste à distinguer les poursuites d'autonomie qui disqualifient les dépendances et celles qui cherchent au contraire à les multiplier. Car c'est bien là les grandes ambitions que peuvent nous inspirer les démarches telles que celle entamée à Chahut.

CHAPITRE 6. L'AUTONOMIE DES GRANDES AMBITIONS

Retour sur les ambitions d'autonomie de Chahut et sur le projet éducatif qui accompagne ces ambitions afin de tenter de les faire résonner avec les enjeux des individus repérés précédemment. Par le repérage de pièges dans lesquels nos expérimentations tombent, nous pourrions peut-être gagner de la prise pour nous remettre en chemin, cap vers les interdépendances.

I. DES AMBITIONS SOCIALES ET POLITIQUES

L'éducation populaire est ambitieuse dans le sens où elle a une vision, une technicité et des valeurs qu'elle défend et tente de mettre en application pour le monde social et politique. « Pas d'écologie sans projet de société ! », « Le rêve comme outil politique ! », « DU politique et non DE LA politique ! » scande le manifeste de l'association. Nous l'avons vu au chapitre quatre, le projet de Chahut est de modifier le décor d'un paysage social pour que ses scènes culturelles et militantes se croisent et que des mutualisations s'opèrent. L'ambition de Chahut est politique et son inscription sociale.

Manifeste de Chahut¹

Pour nous, l'environnement est une question transversale. Ce n'est pas seulement lié aux questions relatives à la biodiversité, et mais c'est aussi le contexte dans lequel nous vivons, ce qui nous entoure et ce qui nous construit. Nous souhaitons questionner l'individu sur ce qui l'entoure afin de le rendre acteur. Nous réfutons l'existence d'un développement qui soit durable, d'un business qui soit social. Nous luttons contre cette récupération capitaliste de la question environnementale et sociale. [...] De même, la création d'espace festif et chaleureux favorise la rencontre et le bien vivre ensemble. Cela constitue pour nous un acte politique en soit.

Le projet de Chahut est motivé par un désir d'impacter positivement l'environnement dans lequel ses acteurs sont inscrits. Il s'agit « d'agir sur » cet environnement, en modifiant les rapports d'humains entre eux mais aussi avec leur cadre de vie. Et vouloir modifier l'environnement n'a d'autre ambition que de redonner dès maintenant à chacun les moyens d'avoir prise sur ses actions quotidiennes. C'est par cette modification du paysage que l'action de Chahut relève de la transformation du monde social dans lequel elle s'inscrit.

{Étienne} p. 180

Ce qui serait un échec pour moi, ce serait de refuser ça, de refuser cette recherche de transformation sociale.

À l'instar d'Étienne, tous souhaitent inscrire leur action dans une perspective qui les dépasse, qui concerne aussi leur environnement social et que Gabin appelle « la participation à la vie de la Cité ».

¹ *Op. cit.*, en annexe p. 67.

{Gabin} p. 119

Moi je trouve, enfin, éthiquement, moralement, je trouve qu'on a un peu une espèce... d'obligation... de moyens dans la participation à la vie de la Cité

C'est en vertu de cette obligation que l'action s'inscrit dans son paysage social, comme un engagement de participation à « la vie de la Cité ». Quand Jules décrit la boulangerie et replace son activité dans son contexte social, il nous la présente comme participant d'une vie citoyenne.

{Jules} p. 159

Et en plus il se trouve que ça fait des trucs qui sont bons et qui sont utiles et que, a priori, t'en auras toujours un peu besoin et aussi que ça crée vachement de convivialité la boulange.

Ce que nous révèlent à la fois le manifeste et les entretiens est que cette vie citoyenne est conçue sur des valeurs de liberté, d'égalité/de justice et de solidarité. La solidarité, nous l'avons déjà vu, est le maître-mot de l'association : à la fois dans son projet par le soutien à une vie collective de rencontres et d'échanges, et dans son application par la mutualisation de moyens et de savoirs. Elle est également une valeur portée par des enquêtés habitués à se serrer les coudes et s'accompagner les uns et les autres.

{Étienne} p. 187

Un des gros trucs qui fait tourner cette asso c'est un peu par le biais de chantiers et de coups de mains filés à d'autres collectifs ou à des structures du réseau, récupérer un peu de thunes pour créer une caisse de solidarité pour les compagnons de l'année d'après, s'ils sont en galère de thunes... [...] Et aussi rassembler des anciens compagnons ensemble, ouvrir à d'autres gens... Que ce soit un relais d'infos aussi, y a un site internet qui est assez bien foutu, sur des relais de chantier, d'annonces d'offres d'emplois, de coups de main, d'installations... un peu tout ça quoi.

C'est le cas d'Étienne qui, comme il le dit ici, a retrouvé au sein du compagnonnage cette solidarité où l'on se serre les coudes et qui, par la suite, organisait un Bal des Paumé.e.s pour « Créer du lien, s'inspirer et pourquoi pas continuer à cheminer ensemble après le bal »¹ et c'est le cas de Jules qui ne perd pas de vue d'accompagner un rythme collectif qui pourrait s'effacer derrière les besoins d'efficacité d'une activité.

{Jules} p. 161

C'était un peu des questions de comment t'es efficace et comment à la fois tu prends le temps de prendre soin des gens et de créer une organisation et un rythme qui convient aux gens quand t'as un truc « à rendre » entre guillemets... quand t'as un impératif de production quoi.

L'égalité, ils la défendent en veillant à ce « qu'aucune domination ne soit à l'œuvre » et à ce que leurs événements et leur organisation soient accessibles, soit par l'utilisation systématique du prix libre, soit en interrogeant comme le fait Jules le sens de l'action.

1 Voir l'invitation au Bal des Paumé.e.s, en annexe p. 116.

{Jules} p. 161-162

Y a ces questions-là qui me travaillent par rapport au Barillet [...] On peut se poser la question « Pour qui on le fait ? Pour quoi on le fait ? »...

L'autogestion qui, selon Étienne, préserve des excès de pouvoir individuels et des inégalités hiérarchiques (Étienne p. 182), est selon Chahut « le modèle d'organisation qui permet le mieux à chaque individu de s'impliquer à sa mesure et de s'épanouir pleinement dans ce qu'il entreprend dans le collectif »¹. Elle sert une égalité entre les membres de l'association et permet à chacun d'étendre sa liberté d'action.

Car, et c'est ici que nous retrouvons la valeur de la liberté, pour les membres de Chahut il s'agit bien de soutenir la capacité d'agir, par le lien qui nourrit et le cadre qui accompagne la créativité sans la freiner. L'autonomie visée est une autonomie d'action « libér[ée] des contraintes de la société »² qui se sait reliée à d'autres actions également et solidairement.

Les paumés, dont l'autonomie est disqualifiée par le monde social puisqu'ils n'en sont pas individuellement responsables, s'emparent pourtant bien de leur engagement social. Certes ils donnent aux valeurs républicaines une couleur qui n'est pas celle d'un néolibéralisme d'individus souverains qui ne veulent rien entendre de leurs déterminismes et de leurs dépendances, mais on ne peut leur nier que le monde social qu'ils visent et pour lequel ils s'engagent est un monde porté par les idéaux républicains de liberté, d'égalité et de solidarité. On pourrait décliner ainsi le projet de Chahut : la liberté des individus au moyen d'une solidarité entre pairs considérés égaux. C'est ici que l'on reconnaît la poursuite d'une autonomie qui cherche à multiplier les rencontres et les interdépendances plutôt que de les disqualifier. À l'opposé de l'individualisme du chacun pour soi où personne ne se laisse la possibilité de s'appuyer sur l'action d'un autre pour développer la sienne – et inversement –, l'agir collectif est l'évidence sur laquelle s'accordent les paumés qui résistent à la norme de l'autonomie individuelle.

II. AU MOYEN DE L'ÉDUCATION

Les enquêtés racontent tout au long des entretiens comment ils s'éduquent, s'entraînent à comprendre ou se forment, et comment cela nourrit leurs pratiques, ouvre leurs imaginaires, stimule leur créativité, résiste à ou renforce leurs projets. Tous ont dans leur paysage des espaces dans lesquels ils nourrissent leurs pratiques. À commencer par Chahut et par leur participation à ses différents espaces de formation dont le Barillet, que plusieurs d'entre eux se sont chargé d'organiser, mais aussi en dehors. Certains de ces espaces sont explicitement des endroits de formation, comme dans le cas du compagnonnage ou d'un parcours universitaire³ ; d'autres sont plus informels, comme les différents espaces d'auto-formation investis par les enquêtés (ateliers, lectures, conférences) ; et enfin d'autres encore sont des espaces qui ne visent pas particulièrement la formation mais sont l'occasion d'apprendre un métier ou une pratique (service civique) ou de faire le point sur ses connaissances et savoirs-faire (bilan de compétence). Parce que l'autonomie, la perception d'un monde social fait de liens et de points de rencontres, ça s'apprend.

1 Manifeste de Chahut, *op. cit.*, en annexe p. 67.

2 *Ibid*, p. 68.

3 Voir *Profil sociologique des enquêtés*, en annexe p. 117.

Ces espaces de formation où ils apprennent à se saisir d'outils, de méthodes et de techniques qui leur permettront d'agir en accord avec leurs valeurs correspondent nécessairement à leurs imaginaires de liberté, d'égalité et de solidarité et sont souvent des endroits socialement minoritaires. Des expérimentations à la marge qui restent souvent inconnues du grand public et des institutions. Aussi, plutôt que de s'orienter vers les formations d'ESS proposées par Pôle Emploi, les enquêtés se fient à leur réseau, communauté de valeurs au sein de laquelle ils peuvent trouver leurs pairs.

{Étienne} p. 187

J'avais confiance sur les autres structures qu'il y avait dans le réseau quoi. C'est un gage, même si je connaissais pas forcément beaucoup le Champ Commun, c'était quand même un gage de qualité, je me disais « Ok en fait ce réseau, si le Champ Commun en fait partie c'est que... c'est qu'il doit en valoir la peine » (petit rire).

S'ils ne peuvent compter sur le porte-feuille *start-up nation* de Pôle Emploi pour trouver des initiatives desquelles ils sont certains de pouvoir apprendre, les enquêtés cherchent pourtant des preuves de ce qu'ils peuvent trouver dans leurs formations. Du passage dans les différents espaces desquels ils ont appris, ils savent déterminer ce qu'ils recherchent en matière de formation, à savoir des espaces en mesure de combler des manques qui leur feraient encore défaut. Puisqu'ils ont eux-même appris de leurs expériences, ils sollicitent dans leurs espaces de formation une expertise pratique qui a été mise à l'épreuve du temps, une expérience qui a duré et dont ont été tirés des enseignements.

{Jules} p. 173

Je commence à avoir l'impression d'apprendre un métier, un truc que j'aurai pas pu apprendre juste en lisant des bouquins ou en traînant sur internet quoi. Là tu manipules un peu du matériel et y a des gens, des professionnels et tout qui vont nous parler de ce qu'ils font et des spécificités, tout ça.

{Étienne} p. 182

C'était dans une asso qui était étudiante à l'époque [...] Avec des gens hyper chouettes qui avaient créé l'asso dix ans avant, qui traînaient un peu toujours dans le coin, qui avaient la trentaine... Qui avaient un peu plus de recul que... que des personnes qui avaient plus vingt-deux, vingt-trois ans et que c'était leur premier engagement associatif on va dire.

Si Étienne cherche un certain recul sur leurs expériences chez les personnes auprès de qui il apprend, c'est qu'il n'irait plus apprendre auprès d'autres qui n'ont pas cette expérience. Il lui faut de l'expérience nouvelle et inconnue, dont il pourra se saisir dans sa pratique. Les nouvelles expériences sont donc recherchées auprès de personnes de confiance chez qui ont été repérées à la fois des valeurs familières et une expertise qui lui fait défaut. De par leur expertise, ces exemples sont la preuve qu'il est possible de parvenir à réaliser ses idéaux et lui permettent ainsi de se projeter, d'ouvrir de la perspective.

Nous comprenons donc ici que la formation permet de faire une pause dans la justification de son autonomie. Dans le cadre de l'apprentissage, on autorise l'absence d'autonomie et on tolère la dépendance à un expert détenteur d'un savoir non possédé. Mais ces autorisation et tolérance n'existent que parce qu'elles comportent une condition temporaire : à l'issue de la formation l'autonomie sera restaurée et les savoirs qui nécessitaient un maître auront été acquis. Ainsi, si les espaces de formation permettent de prendre des vacances des comptes à rendre individuellement, ce n'est que parce qu'ils comprennent l'horizon de l'autonomie. Autrement dit, ils n'annulent pas mais repoussent seulement, renforçant au passage l'idéologie de l'autonomie individuelle. C'est reculer pour mieux sauter, mais sauter toujours au même endroit.

Reste à déterminer le rôle confié aux exemples sur lesquels s'appuie une éducation qui embrasse l'horizon de l'autonomie individuelle, et c'est ce que nous allons voir dans le chapitre suivant.

CHAPITRE 7. DIALECTIQUES DE L'APPRENTISSAGE

Si Pôle Emploi et l'Économie Sociale et Solidaire ont des exemples apparemment souhaitables mais face auxquels les militants de l'éducation populaire politique font la fine bouche, il ne faut pas croire que nous manquons d'exemples séduisants. Ces exemples, comme nous allons le voir, se trouvent parmi les pairs, seuls garants de poursuivre des intérêts communs qui ne soient pas centrés sur la performance et la gestion de compétences des individus. Pourtant, et nous allons le voir également, l'inscription de son apprentissage dans une démarche égalitaire, parmi ses pairs, comporte quelques contradictions.

I. DES MODÈLES D'EXPERTISE

Le récit qu'Étienne fait de son entrée en compagnonnage nous démontre que les désirs d'apprentissages ont des motifs qui s'opposent.

{Étienne} p. 191

Moi je pensais qu'il allait y avoir beaucoup... c'est aussi une des raisons pourquoi je voulais y aller, c'était d'avoir un retour d'autres de la façon dont je me comporte dans un groupe. En fait je me disais « Ça va être beaucoup ça le compagnonnage, on va être accompagnés par des gens, ils vont nous... faire une super analyse de toi t'es plus comme ça, comme ça... ce que t'apporte au groupe, ce que le groupe te prend... ». En fait ben cette analyse-là tu la fais toi-même quoi. Ou avec d'autres gens quand tu pars en groupe, mais t'as pas ce regard de prof ou d'intervenant extérieur... ou d'expert en dynamique de groupe.

Au départ du compagnonnage, Étienne s'attend à y gagner en discernement dans l'identification de ses capacités. Il s'attend à pouvoir identifier ce qu'il peut apporter à un groupe et quels sont les manques sur lesquels il aurait à travailler car cela lui manque pour pouvoir identifier ses points forts et ses points faibles, ce qu'il peut apporter au groupe et qui lui vaudrait une place légitime. On reconnaît là la nécessité de se rassurer sur son autonomie individuelle, nécessité qui n'a pas disparu de ces espaces qui pourtant « [le sortent] de l'employabilité » (Étienne p 190). C'est d'ailleurs la même démarche qu'a Solenn lorsqu'elle s'engage dans un bilan de compétences qui lui permet de faire le point sur les ressources individuelles sur lesquelles elle peut compter.

Cette volonté d'identifier ses ressources et ce dont on peut se considérer responsable nous rappelle la permanence de la crainte d'être humilié en voyant une nouvelle fois son autonomie individuelle mise en doute. On remarque alors que, comme nous l'avons vu plus tôt, si les espaces de formation servent de pause face aux injonctions à l'autonomie individuelle, il sont aussi des promesses de requalification d'une autonomie disqualifiée. Le motif d'entrée en formation est donc double et contradictoire : suspendre le devoir de se montrer autonome tout en (se) promettant de l'être plus tard.

Si le compagnonnage n'est pas inscrit dans les dynamiques d'entrepreneuriat social qui font la part belle au projet professionnel vecteur de réalisation de soi, et que c'est précisément pour cela qu'il a la confiance d'Étienne lors de son entrée en formation, nous pourrions en attendre qu'il offre un cadre qui outrepassse les perspectives d'autonomie individuelle et rende inopérante cette dialectique. Pourtant, la réponse donnée par le compagnonnage aux attentes d'Étienne est déconcertante. Bien sûr, la communauté de valeurs à laquelle il s'est adressé n'est pas inscrite dans les logiques individualistes qui cherchent à rendre plus performants les individus en quête d'autonomie individuelle. Mais, si le compagnonnage est un cadre de formation où personne ne dicte ce qui doit être réalisé, il appartient à chaque compagnon de lister lui-même ses objectifs. Cela permet certes à chacun d'engager librement les actions qui lui conviennent, mais également d'être et de rester seul maître de ses choix et décisions. Autrement dit, c'est en vertu de leur liberté que sont laissés responsables de leur formation des compagnons qui seront tout autant responsables de leurs échecs ou de leurs errances futures. S'ils restent paumés, c'est parce que leur apporter des réponses aurait contraint leur liberté.

Il semblerait donc que tout le monde, compagnons en formation comme experts en partage d'expérience, se mette d'accord pour laisser exister l'injonction à l'autonomie individuelle sous couvert de la mettre en pause justement parce que l'autonomie est promise à l'issue. Ici, nous dit-on, nulle évaluation de vos compétences et de vos performances comme c'est le cas partout ailleurs, nous ne doutons absolument pas de votre autonomie. En revanche, nous tait-on, vous serez ici comme ailleurs considérés comme seuls responsables de votre parcours et des apprentissages qui serviront votre destinée.

Cette forme d'abandon des ambitions collectives au profit de celles de l'autonomie individuelle, nos enquêtés en ont fait les frais dans leurs engagements. Si la solitude s'est parfois emparée d'eux, c'est aussi que face à des élans de soutenir du commun, ils se sont parfois trouvés face à des individus qui « sauvent leur peau », pour reprendre l'expression d'Étienne.

{Jules} p. 162 et 176

J'ai l'impression de passer tout mon temps à essayer de porter des trucs dans le groupe qui sont pas forcément plus que ça entendus et que du coup si y a pas une envie collective d'être un groupe, enfin d'être un collectif ben je vais me barrer quoi.

[...]

Et j'ai essayé de bouger des trucs mais en fait quand t'es tout seul face à... ce truc un peu systémique, ben tu t'épuises quoi.

Chez Gabin, l'agacement d'une génération qui a tendance « [à] se disperser, [à] partir » (Gabin p. 122) s'accompagne de la perception d'une forme d'abandon.

{Gabin} p. 124

De tous mes engagements je garde des amitiés un peu, qui souvent se sont révélées à des endroits où je m'attendais pas du tout, enfin... des personnes qui sont restées... présents dans mon quotidien alors que en fait c'était pas forcément les personnes avec qui j'avais... le meilleur feeling pendant... dans le travail ou machin... et que par contre y a plein de gens, ben

voilà, ils ont leur quotidien, ils ont leur vie... et du coup ils zappent, quoi... enfin le temps passe en fait, c'est même pas qu'ils zappent, c'est juste que... c'est, y a plein de gens, enfin je sais pas, je recontacte des potes qui me disent « Ah la la, ça fait deux semaines que je me dis qu'il faut que je t'appelle », machin... Ben voilà, tu vois, si j'avais pas appelé, ça ferait pas deux semaines, ça ferait un mois, deux mois, trois mois, quatre mois, un an...

Pour lui, cette forme abandon est le signe de deux trahisons : elle trahit les valeurs de solidarité du milieu qu'il souhaite défendre et trahit aussi son rôle d'agent de l'interdépendance où se soutenir les uns et les autres permettra à tous et chacun d'être capable ensemble. L'ambition est de s'occuper de *peaux collectives*, ce que la désertion individuelle décourage.

{Étienne} p. 184

Et en fait là je recommence encore un nouveau truc même si y a un peu des gens autour que je connais, qui habitent pas très loin, et... [...] Mais ouais, qui sont ces gens pour moi aujourd'hui ben, je me le demande un peu. Je me demande un peu, c'est à la fois des amis, des copains, des camarades... des alliés, mais... Qui est qui vraiment et sur qui je peux compter, je... (pince ses lèvres) je sais pas trop.

Nos enquêtés sont sûrs de pouvoir trouver dans l'expérimentation collective des modèles qui les sortiront de l'impasse, leur permettront d'apprendre à faire collectivement, à renforcer une solidarité nécessaire et qui ne les renverront pas à leur propre individualité en défaut. Mais le collectif ne peut être un gage suffisant si les modèles du milieu n'ont finalement de collectif que l'addition d'intérêts individuels.

Ainsi, même dans les espaces qui ne disqualifient pas les dépendances et cherchent au contraire à les multiplier, on pratique des formes d'éducation centrées sur les capacités individuelles d'êtres solitairement responsables. Faire solidairement ne peut donc se résumer à faire collectivement, les Barillet comme le compagnonnage nous apprenant que faire collectivement se résume parfois à additionner des individus. Il nous faudra alors nous arrêter plus tard sur ce que c'est de faire collectif.

II. D'ÉGALITÉ ET DE JUSTICE

La raison pour laquelle il est si important d'apprendre parmi ses pairs réside dans un refus de hiérarchie qui invite à se tourner vers ceux que l'on considère comme égaux autant que l'on est considéré leur égal. Portés par leurs souci d'égalité, ils refusent la hiérarchisation des savoirs portée par la relation maître/élève et sont rassurés lorsqu'ils se trouvent dans des espaces d'éducation entre pairs. Si nous avons vu plus tôt que, dans les faits, ce refus de hiérarchiser les savoirs n'est pas aussi catégorique puisqu'il y a nécessité de se tourner vers une expertise qui fait défaut, nous pouvons tout de même trouver dans les entretiens des raisons aux craintes d'inégalités. Alors qu'Étienne insiste sur la liste des privilèges sociaux collectionnés par ses pairs, ces « gens qui doutent » (Étienne p. 183), on devine un enjeu. Du fait de leur position sociale bien placée dans l'appareil de pouvoir, si ces gens ne doutaient pas de leurs actes et décisions, ils pourraient vite se retrouver oppresseurs. C'est que l'idée est assez répandue qu'il faudrait « se débarrasser des chefs », comme l'indique une affichette régulièrement placardée dans les toilettes des colocations militantes

rennaises après avoir été diffusée dans un des cahiers du Pavé¹. L'idée est largement partagée dans le milieu que les chefs, ces tyrans en puissance, sont dangereux car menacent les valeurs d'égalité d'un milieu qui supporte difficilement les rapports hiérarchiques.

Liv Strömquist, qui dans *Grandeur et Décadence*² se demande « Pourquoi c'est la merde à gauche ? », nous a introduit à la théorie nietzschéenne des morales du maître et de l'esclave. La morale du maître, de celui qui a le pouvoir, repose sur des notions comme la puissance, l'amour-propre, la fierté, le mérite ou la noblesse. La morale de l'esclave en revanche se construit en réaction à la morale du maître, refusant tout ce qui lui appartient et glorifiant tout ce que le maître n'a pas. Si la morale du maître valorise l'ambition, celle de l'esclave aura égard à la faiblesse ; si l'amour-propre et la fierté sont recherchés par les maîtres, les esclaves se devront d'être modestes et humbles, etc. Dans la morale de l'esclave, plus une qualité fait défaut aux maîtres, plus on la vénère et l'entretient puisqu'elle est une qualité inoffensive. « Selon sa morale, l'esclave ne veut pas devenir maître, mais souhaite que tout le monde soit esclave ».

Avec la morale de l'esclave de Nietzsche en tête, on pourrait considérer qu'associer chef et danger est tout aussi dangereux. Dangereux parce qu'il s'agirait d'associer tous les attributs du leader à des attributs dangereux, aussi toute initiative, ambition, charisme, assurance serait dangereuse et il faudrait s'en méfier car les volontés du leader pourraient à tout moment nous dépasser.

Cela implique que l'on attend des leaders l'exemplarité, l'excellence, tout en guettant dans leurs moindres gestes la trahison qui sert leurs intérêts et non plus les intérêts collectifs. Cela leur laisse assez peu de marge de manœuvre et assez rarement le bénéfice du doute. En miroir, toutes les qualités de respect, de modestie, de générosité, et d'entraide sont les qualités de ceux qui se gardent du pouvoir et sont donc considérées comme des qualités inoffensives. Mais qui se garde du pouvoir se garde aussi *de pouvoir* et suppose l'impuissance à laquelle il n'appartient donc pas d'agir selon ses désirs ou de changer la donne. Le caractère inoffensif implique l'impuissance à la résolution comme à la créativité.

Dans son chapitre « Le moralisme avant la politique »³, Strömquist prend appui sur les travaux de la professeure de sciences politiques américaine Wendy Brown qui affirme que « les forces progressistes ne croient plus qu'une refonte politique est possible. Il semblerait qu'elles aient perdu la foi en une alternative à l'ordre dominant. ». La différence entre les idéaux qui animaient les révolutions des siècles précédents et ceux qui sont les nôtres aujourd'hui (une société sans classe, un monde sans frontière, 100 % développement durable...) est que nous ne pensons pas qu'ils soient près de se réaliser. Cette absence d'espoir de voir se réaliser les changements sociaux auxquels nous aspirons modifie notre état d'esprit, et d'après Brown « en l'absence d'un projet vivant qui permettrait à toutes les subjectivités de s'exprimer autrement, les « forces progressistes » succombent facilement à un moralisme justicier et réprobateur ». Strömquist l'illustre ainsi :

Au lieu de dire « La différence entre nous deux est que toi tu as ton idée de la société et que moi j'ai la mienne qui est bien mieux » on dit des trucs genre : « La différence entre nous deux est que toi tu es

1 « Les chef.fe.s, comment s'en débarrasser » dans *La participation*, Cahiers du Pavé n°2, 2013. [Épuisé, PDF en libre téléchargement sur le site des Éditions du commun (dernière consultation le 07/02/22)].

2 Liv STRÖMQUIST, *Grandeur et Décadence*, éd. Rackham/Le Signe noir, 2017.

3 *Ibid.*

méchant et que moi je suis quelqu'un de bien ». Donc le débat idéologique est tout simplement remplacé par un débat sur le bien et le mal, et sur la morale individuelle.

Le moralisme prend racine dans les sentiments d'impuissance et de désespoir et entraîne une attitude réactive plutôt qu'active : nous attendons que l'opposition fasse une proposition politique pour la contester ad hominem.

Le moralisme intervient aussi dans la symbolisation d'actes ou de personnes, de conduites à ne pas adopter, de propos interdits qui incarnent tout un système d'oppression et qui vont être mis en lumière et critiqués publiquement. « On agit donc comme si les injustices sociales découlaient de la faillite morale de certains individus » et la solution prescrite est individuelle.

La morale de l'esclave est ici une façon de s'assurer d'être bon et inoffensif, de ne pouvoir faire de mal, par la prescription de bonnes manières et d'actes justes qui nous dispensent de penser nos actes et nos responsabilités.

III. L'UNIVERSALISME MAJORITAIRE

Si l'expérimentation est le moyen qui permet d'essayer autre chose que ce qui est normal afin de se libérer des injonctions qui contraignent, alors il est nécessaire de soutenir l'expérimentation, de la favoriser, de lui permettre d'exister. Or, avec des enjeux pressants de preuve que « ça marche », que ça permet d'être apte, on veut s'assurer que ce que l'on tente va donner quelque chose. Aussi on ne tente plus que ce qui a déjà été expérimenté, en espérant obtenir les mêmes résultats, et l'on renforce ainsi l'idée que ce qui fonctionne une fois fonctionne dans toutes les situations, que c'est universellement reproductible. Les comportements se voient ainsi lissés : tout le monde devrait faire comme ça.

Le reproduction à l'universel est ce que Gilles Deleuze a appelé « pensée majoritaire »¹.

« On peut être majoritaire ou aspirer à le devenir chaque fois que l'on se pense l'étalon, la bonne manière d'être, d'agir, de se comporter, la seule qui soit légitime. Être majoritaire ne signifie nullement être les plus nombreux mais aspirer à ce que tous pensent, vivent, deviennent comme soi. »²

Dit avec les mots d'un philosophe plus préhensible que Deleuze, être majoritaire ce serait voir des cons partout. Dans *Que faire des cons ?*³, Maxime Rovere soutient que si « on est toujours le con de quelqu'un d'autre » c'est parce qu'il y a toujours quelqu'un d'autre pour nous trouver con. Il n'existe pas de con (ou de connerie) sans quelqu'un pour évaluer ce con (ou cette connerie). Une connerie sans témoin n'en est pas une puisqu'il n'existe pas de connerie en soi, seulement des actes jugés néfastes par un système de valeurs extérieur. La connerie est donc une situation dans laquelle notre propre système de valeurs est engagé ; elle dépend de la façon dont nous observons l'autre.

En ce sens, se trouver face à un con c'est être dans une pensée majoritaire : c'est l'évaluer avec son propre système de valeurs, quand bien même ces valeurs seraient socialement minoritaires.

On pourrait dire que les valeurs de l'alternative sont par définition minoritaires puisqu'elles sont *autres* que la majorité. L'alternative a d'ailleurs tendance à se situer du côté de la minorité. Minorité

1 Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *Mille Plateaux, Capitalisme et schizophrénie 2*, Éditions de minuit, 2013.

2 Xavier LUCIEN, *Parcours d'accompagnement multi-acteurs : un devenir-minoritaire ?*, Efadine n°9, 2018.

3 Maxime ROVERE, *Que faire des cons ? Pour ne pas en rester un soi-même*, Flammarion, 2019.

sociale ou politique face à une majorité qui aurait le pouvoir, les moyens, ou dont les intérêts seraient préservés. L'appartenance de l'alternative à une minorité sociale ou politique est peut-être même cultivée lorsqu'elle inscrit par exemple son action à petite échelle, à l'écart des rouages qui la dépassent et pourraient l'aspirer.

Dans les entretiens avec des paumés marginaux, la majorité est présentée comme aliénante, entrave à la liberté. Le refus de l'emploi et l'engagement militant sont des résistances farouches au modèle imposé. Pourtant, Jules et Étienne signifient l'un comme l'autre avoir besoin de cette norme dans leur paysage.

{Jules} p. 169

Ce truc de gagner sa vie... ça a disparu autour de moi. Si, ça arrive quand je fais du stop. Mais bon (rires). Peut-être tant mieux. Ce truc de se reconfronter à un milieu qui n'est pas le tien.

{Étienne} p. 182-183

*- Ça veut dire que... que t'as des expériences d'excès de pouvoir ou de hiérarchie ou d'absence d'espace d'expérimentation et que ça te fait plutôt chercher autre chose ?
[...]*

- Ouais, sur des tafs plutôt alimentaires, sur des tafs d'été quand j'étais étudiant, à ce moment-là. Des espaces familiaux, des espaces amicaux aussi qui existent. Ouais ouais. Et j'en ai toujours autour de moi. Heureusement (rire).

- De quoi ?

- Ben des espaces plutôt hiérarchiques et d'excès de pouvoir (rire).

- Pourquoi heureusement alors ?

- Ben un peu pour... pour sortir de l'entre-soi je pense, un peu... qui existe et... et qui est flagrant aussi, enfin là de... de revenir sur le Marché de Léon ça ramène ça aussi, de voir un peu tout ce réseau de gens qui vient au Marché de Léon et qui traîne autour, ben ouais, en fait c'est... un peu rapidement t'es avec des gens qui ont à peu près les mêmes pratiques quoi dans ce milieu. (Silence)

Ce que racontent ces deux extraits d'entretiens est que « heureusement », « tant mieux », Jules et Étienne ne sont pas isolés du monde majoritaire et peuvent régulièrement s'y rapporter. S'y référer leur permet de se dire autre en ré-observant régulièrement dans la majorité ce qu'ils refusent ou ce qui freinerait la poursuite de leurs idéaux. Se rappeler des objectifs visés par l'organisation sociale dans laquelle on vit leur permet de se rappeler la valeur de ceux qu'ils poursuivent. Se reconnaître nombreux sous des valeurs communes et régulièrement reconfronter ce à quoi ils souhaitent échapper dans la majorité permet de saboter le doute qui accompagne l'action. C'est le moyen de retrouver la valeur de leur action en dehors d'une majorité qui la disqualifie. Cependant, cette

comparaison est de nouveau teintée d'une évaluation : ce que le milieu d'Étienne et Jules produit est *mieux* que ce que la majorité produit. Car ce que répond Étienne à l'étonnement de le trouver soulagé d'avoir toujours la norme dans son paysage, c'est que sans cette altérité qu'est alors la majorité, nous aurions tous les mêmes pratiques.

On a souvent observé l'alternative être le changement qu'elle veut voir dans le monde : « Si tout le monde triait ses déchets... », « si tout le monde était bienveillant... » ou encore « si tout le monde écrivait sa conférence gesticulée... ». C'est que l'alternative porte cette contradiction qui consiste à tendre vers du devenir-minoritaire (en expérimentant des manières de faire en dehors du quadrillage du néo-libéralisme) tout en conservant un mode de pensée majoritaire (en tentant par la suite de diffuser les modèles expérimentés dans les brèches). Elle serait donc composée d'acteurs et d'actrices qui tentent de fabriquer de l'hétérogène, du différent, de l'autre, tout en considérant cet hétérogène, ce différent, cet autre comme la bonne manière de d'être, d'agir ou de se comporter.

L'étude développée dans les précédents chapitres nous a permis de cesser de nous indigner de ce glissement de l'hétérogène vers l'homogène (indignation qui nous plaçait nous-même dans une pensée majoritaire) et de comprendre les raisons de la persistance de cette pensée majoritaire dans ces expérimentations. En effet, si la majorité considère que la seule manière d'être ou d'agir qui soit légitime est celle de l'autonomie individuelle, ne pas en être est risquer sa reconnaissance à force d'humiliation. Mais, nous l'avons vu, il n'y a pas de reconnaissance possible sans l'acceptation de nos dépendances, pas de reconnaissance possible dans la toute-puissance individuelle faite de maîtrise et de responsabilités.

Usons de la norme pour se rappeler différents, se rappeler nos engagements, mais ne considérons pas au passage notre communauté de valeurs comme une masse homogène où tout vaut pour tout le monde. La peur de l'entre-soi, par l'hypothèse de l'universel, révèle les désirs de reconnaissance : soyons tous pareils, nombreux à dire mieux, et c'est ainsi que notre action sera reconnue. Or cet « entre-soi », comme nous l'ont montré les actions de solidarité de Chahut, est bien l'endroit où nos pairs nous reconnaissent sans qu'il y ait nécessité qu'ils assimilent nos pratiques, l'endroit de la reconnaissance à gagner que l'on perd si l'autre n'est plus *autre* mais *même*. Nous ne pouvons être reconnu par l'identique, le même. Celui-ci ne peut que nous évaluer. Il faut du différent pour reconnaître la valeur de sa singularité. Aussi, ce qui fait collectif n'est pas l'hégémonie de valeurs ou de pratiques en son sein, mais bien une hétérogénéité.

À qui craint « l'entre-soi » et voudrait intégrer de l'extérieur pour plus de mixité, j'invite à repérer l'hétérogène et les singularités de son milieu. La mixité est interne si tant est que l'on n'y lisse pas les manières de faire. Il faut connaître s'il l'on veut reconnaître plutôt qu'évaluer. Et c'est en cela que nous pouvons comprendre l'invitation deleuzienne à entretenir un devenir-minoritaire, en se débarrassant des protocoles et des manières de faire optimales.

CHAPITRE 8. NOTRE DEVENIR-PIRATE ?

Nous avons observé dans les chapitres précédents le statut de l'apprentissage dans les parcours qui se cherchent. Le chapitre six nous a permis de repérer ce que l'on cherche à apprendre, pourquoi et auprès de qui, et d'observer que l'apprentissage se fait toujours d'une manière ou d'une autre en vue de l'autonomie individuelle, c'est-à-dire en vue de se considérer responsable de son destin. Dans le chapitre précédent, nous avons observé les variations d'une éducation qui se pratique au sein d'un milieu qui tient à une toute autre autonomie : une autonomie qui multiplie les interdépendances et qui, selon Honneth, tient le salut de l'estime de soi. Nous avons pu voir que cette autonomie de solidarité coexiste avec celle d'un libéralisme qui disqualifie les dépendances, que cette coexistence fait tension et que, si la tentation est grande de confier au collectif le soin de résoudre les tensions individuelles, nous constatons qu'il n'y suffit pas. Car en effet, pour cultiver une autonomie d'interdépendances et faire collectif, il semble falloir plus qu'un rassemblement solidaire d'individualités.

Les contenus de formation des espaces tels que le Barillet le renseignent : nous soupçonnons la nécessité d'articuler individu et collectif. Ce que les entretiens d'individus en manque de perspectives révèlent est qu'il est pourtant moins question d'articuler gouvernance et organisation entre individus et collectif que d'articuler de la projection, de l'aller et retour entre projet collectif et projets individuels.

Ce travail de recherche se défend de laisser passer le développement de nos projets collectifs après l'urgence de se prendre en main individuellement ou de lui servir de support. Pour penser l'articulation, il faut repenser les ambitions des projets communs. Je voudrais donc, avant de clore cette recherche, ouvrir un chantier sur nos perspectives collectives et tenter de poser des jalons qui nous aideraient à construire des projets forts, solides, nous permettant d'expérimenter ensemble et de s'accompagner les uns les autres. C'est ce que je vais tenter de développer dans ce chapitre.

I. EXPÉRIMENTER

Selon l'étymologie de Jacqueline Picoche¹, « expérimenter » vient du latin *experiri* « essayer » et est de la famille de l'étymon *péril*. Expérimenter est étymologiquement ce qui passe par l'expérience pour obtenir des preuves, ce qui se prouve par les faits. En un sens, ce qui s'éprouve.

Nous l'avons vu avec la recherche de modèles et d'exemples, les expérimentations des milieux alternatifs qui prouvent qu'un autre monde est possible ont tendance à se faire modèles, c'est-à-dire à permettre d'être reproduites puisqu'elles ont fait leurs preuves. C'est que, dans un monde où chacun a à répondre individuellement de ses actes, on ne cherche plus à éprouver ce qui fonctionne mais à prouver ce qui est fonctionnel. Et si les expérimentations y font modèles, c'est bien parce qu'elles sont la preuve « que ça fonctionne »² et donc un moyen de prouver que ce qu'on fait, ou

1 Jacqueline PICOCHÉ, *Dictionnaire étymologique du français*, Le Robert, 2004.

2 On ne compte plus les initiatives qui partent à la rencontre de celles et ceux qui inventent le monde de demain dans les coins les plus reculés et s'attachent à démontrer qu'un autre monde est possible, du film *Demain* aux nombreux

s'apprête à faire, fonctionne. Or s'assurer que ça fonctionne fait disparaître l'épreuve. Et si l'on en croit la thèse soutenue par Jocelyne Porcher, l'épreuve est précisément ce qui nous rend humain.

Jocelyne Porcher est directrice de recherche à l'INRA et autrice de nombreux ouvrages de différents genres littéraires, dont *Vivre avec les animaux* (2011) et *Cause animale, cause du capital* (2019)¹. Ancienne élèveuse, ses travaux de recherche s'appuient à la fois sur l'expérience de son vécu et sur des entretiens réalisés plus récemment auprès d'élèveuses.

Dans un podcast intitulé *L'élevage est une relation morale* diffusé fin 2019 sur France Culture², Jocelyne Porcher défend la thèse selon laquelle l'élevage est une relation qui élève, « une relation qui nous grandit ».

Elle raconte à ce sujet que, lors d'un stage en abattoir porcin, elle découvre la disparition de cette relation à l'animal et cherche à comprendre le rapport à l'animal qu'ils abattent qu'ont ces gens pourtant « gentils » avec qui elle travaille et peut discuter simplement. Cette incompréhension motive la reprise de ses études et elle s'appuiera sur les travaux de Christophe Dejours sur la souffrance éthique pour comprendre et prendre en compte la souffrance que les humains se créent en travaillant ainsi.

Ce qu'elle repère alors est qu'à la différence de la relation d'élevage, la mort industrielle ne passe pas d'abord par la vie. Dans l'élevage, la mort termine la vie, mais la vie de l'animal existe dans la vie de l'élèveuse. Dans la mort industrielle, il n'y a que la mort or, dialectiquement, « il n'y a que ce qui vit qui peut mourir ». Dès lors, en abattoir, il ne s'agit pas de mort mais de technique, de gestes mécaniques. Pour considérer l'action comme mise à mort, il aurait fallu avoir considéré.

Et inversement. Dire « la mort fait partie de la vie » n'est pas qu'une complaisance de bons sentiments, c'est une reconnaissance de ce qui est nécessaire. La mort est nécessaire dans un système fini. Quand les élèveuses disent « On les tue parce qu'on ne peut pas tous les garder », il ne s'agit pas d'une défausse un peu lâche et cynique mais d'une logique de finitude : s'il y a des animaux qui naissent, il faut qu'il y en ait qui partent. Le système est circulaire.

Jocelyne Porcher n'est pas pour autant indifférente à ce qu'on pourrait appeler « la condition animale », au contraire. Elle partage la même indignation contre de la production animale industrielle que les mouvements de libération animale, mais s'oppose à leur réponse :

La proposition animaliste c'est finalement de régler le problème qu'on a avec la mort des animaux en se séparant des animaux. [...] La libération animale c'est de se débarrasser des animaux parce que vivre avec les animaux ça crée des problèmes, ça nous renvoie à tout ce qui fait peur. [...] Quand on est élèveuse on est confronté à la maladie, la souffrance, la mort, au quotidien.

C'est ici que l'on apprend que, pour Jocelyne Porcher, c'est la relation qui compte, pas la libération. Vouloir se libérer de l'animal, c'est vouloir se libérer de notre condition de vivant, de ce qui nous fait peur : « mourir, premièrement, mais aussi avoir un corps, être vulnérable ».

Tour du monde des alternatives.

1 Voir d'ailleurs les notes de lecture de ces deux ouvrages réalisées par Aude Vidal.

[<http://blog.ecologie-politique.eu/post/Cause-animale-cause-du-capital>]

2 *L'élevage est une relation morale*, entretien avec Jocelyne Porcher dans *Matières à penser / Animal humain* 2/5, par Frédéric Worms, France Culture, 05 novembre, 2019.

[<https://www.franceculture.fr/emissions/matieres-a-penser/animal-humain-25-lelevage-est-une-relation-morale>]

Si Jocelyne Porcher considère que « l'élevage est une relation qui nous grandit », c'est qu'elle remarque ce qui *élève* dans une telle relation. Elle note qu'on appelle une génisse « une élève », que l'analogie la plus fréquente dans les entretiens avec les éleveurs est celle de l'instituteur et qu'ils disent qu'ils « vont au soin », qu'ils « vont soigner les bêtes ». Soigner n'est pas ici que médical, il s'agit de prendre soin, d'avoir égard à. De considérer.

Pour Jocelyne Porcher, la relation d'élevage, qu'il soit fermier ou domestique (on élève aussi bien vaches et cochons que chiens et chats), est une relation de respect autant que de travail, un travail qui élève, qui grandit. Une relation qui nous rend précisément humain, qui nous est nécessaire pour l'être. Elle disparaît dans la production industrielle de matière animale où la relation n'est alors plus que profit, et avec elle disparaît notre humanité.

Sommes-nous humains dans un monde édulcoré et aseptisé, tout lissé de bienveillance et de précautions ? N'avons-nous pas besoin pour nous grandir de nous éprouver, de nous confronter, de nous faire contrarier ? De ne pas prévoir et de ne pas supporter ? Alors que faire face à tout ce qui nous est insupportable semble être la condition même de notre humanité ?

Non, on ne peut faire l'économie de l'épreuve ni dans la relation qui nous grandit, ni dans l'expérimentation qui doit s'éprouver. Il faut s'attendre aux heurts engagés par nos actions et aux limites qu'elles vont rencontrer. Si expérimenter est épreuve, elle n'est pas preuve. Elle est en dehors d'un quadrillage strié du tout prévu, tout contrôlé. Elle est difficile car elle est aller vers l'inconnu, faire ce qui n'existe pas encore, ce qui n'a pas de modèle et ce qui est hors norme. Elle est création et elle est *péril*.

Si l'origine de l'étymon *peril* est proche du latin pour expérience et épreuve, elle est à rapprocher du grec *peiratês*, « pirate », ou littéralement « risque-tout ».

« Il est tout simplement erroné de la part de certains historiens de stigmatiser les pirates comme de simples brigands des mers ou même des proto-capitalistes. En un sens, c'étaient des "bandits sociaux", bien que leurs communautés de base ne soient pas des sociétés paysannes traditionnelles, mais des "utopies" créées *ex nihilo* sur des terres inconnues, des enclaves de liberté totale occupant les espaces vides sur la carte. »¹

En décembre 2017, quelques mois avant le premier Barillet, nous *partions pour Croatan* en arpentant Hakim Bay et Michel Vézina². Nous y avons découvert des communautés qui, loin de l'image d'individualistes sans attache ni scrupule connue du grand public, semblait se constituer comme des refuges pour marginaux accueillant les laissés-pour-compte de la brèche entre le vieux et le *nouveau monde*. Les pirates étaient en réalité celles et ceux qui ne pouvaient ou ne voulaient répondre à la consigne de la colonisation. Ils étaient celles et ceux qui subissaient les violences orchestrées, celles et ceux qui refusaient de les perpétuer. Ils étaient des exilés.

Ailleurs, dans ces « espaces vides sur la carte », ils ont inventé d'autres modes de vie, d'autres manières de faire société. Ils ont été punis pour ça.

Loin de moi l'idée de brosser le portrait de la piraterie comme celui de l'idéal. Je ne nous inviterais pas à risquer l'exil ou la pendaison. Mais je nous inviterai à considérer le risque comme créativité, affranchissement des normes, et à risquer le désaveu, c'est-à-dire le risque de n'être ni reconnu ni

1 Hakim BEY, *TAZ, Zone autonome temporaire*, Éditions de l'éclat, 2014.

2 Michel VÉZINA, *Parti pour Croatan*, Éditions du commun, 2018.

crédité pour ce que nous produisons. Nous avons bien plus intérêt à consolider les solidarités de nos communautés de valeurs et à le faire avec créativité qu'à leur faire la part belle. Le risque n'est pas affaire d'image, comme voudrait nous le faire croire le néolibéralisme¹, mais de démarche. Celle d'une rencontre avec l'imprévu, d'une composition, d'une bousculade, d'un *chahut*.

II. S'ACCOMPAGNER

Si comme nous l'avons vu plus tôt « l'accompagnement post-compagnonnage se fait entre nous »² c'est bien parce que personne au sein de l'équipe de formation ne s'est saisi de cet accompagnement. À l'image de ce que notait un des infirmiers interrogés par Nicolas Marquis³ et des réticences de Guillaume Sabin, interrogé comme *expert-praticien de l'autonomie* en début de recherche, à se considérer comme un exemple pour d'autres⁴, j'en déduis qu'il y a un impensé et une absence de matière pour amorcer une réflexion sur l'accompagnement.

Dans un brillant article qui a donné lieu par la suite à l'écriture de l'ouvrage *S'engager pour accompagner*⁵, Mireille Cifali s'adonne à l'exercice d'observer sa démarche de clinicienne comme celle d'un accompagnement. Ce faisant, elle pose les bases d'une réflexion sur ce que peut être le fait d'accompagner et ce qu'implique une telle posture.

Ce travail de comparaison ne se fait pas sans penser le rapport de dépendance qui advient dans la relation et qui est tant malaisant dans un monde social où l'autonomie est synonyme d'indépendance et de toute puissance individuelle. Mais ce rapport de dépendance est ici observé dialectiquement, sur des échelles de temps et de contextes élargis, révélant les tensions incompressibles de forces à l'œuvre.

Cifali fait le même constat que Jocelyne Porcher sur la nécessité d'une relation qui s'éprouve. Si elle est engagée pour « être humainement là quand quelqu'un de proche ou de moins proche se trouve sur [sa] route et que, devant traverser une épreuve, il requiert [sa] présence pour que le passage se fasse sans entraîner trop de destructivité », elle a tout de même pu repérer que l'accompagnement ne peut se contenter de prudence et de précautions. Elle remarque :

Nous sommes parvenus à un tel respect de l'autre que l'on n'ose presque plus y toucher. "Respecte-moi" devient : "Prends-moi comme je suis", "ne me demande rien", "ne me bouscule pas", "laisse-moi où je suis avec ceux qui me ressemblent", "aime-moi comme je suis". "Tu me dois le respect" semble pour finir signifier : "je suis suffisant et ma rencontre avec toi ne changera rien à ce que je suis."⁶

Pour Cifali, cela signifie que l'on ne peut accompagner – c'est-à-dire cheminer avec – en épousant parfaitement le pas de l'autre et en oubliant sa propre démarche.

1 Voir l'idéologie du risque dans « *Vivez à vos risques et périls, mais vivez dociles et prévisibles* » – *Le grand détournement néolibéral de Foucault*, Entretien avec Valérie Marange, Jef Klak/Ch'val de course (n°4), 2017.

2 Citation tirée du chapitre 5, p. 50.

3 « On ne nous apprend pas à désamorcer le malaise né de ce qu'on fait ce dont quelqu'un est censé s'occuper seul », dans *La sociologie*, entretien avec Nicolas Marquis, *op. cit.*

4 Voir « Méthode et commentaire » dans *Démarche exploratoire*, en annexe p. 24.

5 Mireille CIFALI, *S'engager pour accompagner*, Presses Universitaires de France/Humensis, 2018.

6 Mireille CIFALI, « *Une altérité en acte : grandeurs et limites de l'accompagnement* », *Pédagogies de l'accompagnement*, Crefad Documents, 2015.

Accompagner pour moi dans ce contexte, c'est encore une manière possible d'éviter que l'on s'affronte, que l'on entre en conflit, non pour détruire l'autre, mais lui poser des limites, qui permettent qu'un espace de pensée puisse advenir, un échange se tenir.

Qu'un espace de pensée puisse advenir et un échange se tenir consiste en cette relation qui, comme le disait Jocelyne Porcher, élève.

Quand on croit avoir raison tout seul, on ne peut aller très loin. On a peut-être raison mais dans une situation intersubjective on est obligé d'avoir raison au moins à deux. Ceci veut dire que nous devons parfois changer notre vision et évoluer avec celle de l'autre.

[...]

La relation à l'autre lorsqu'il s'agit de grandir et d'évoluer, ne peut être exempte d'affrontement, de combat et d'éclat. Dès lors nous ne pouvons échapper ni à l'écoute ni au conflit, ni à la question lancinante du quand sommes-nous bénéfiques et quand ne le sommes-nous plus ?

C'est en essayant d'identifier la portée de son action que Cifali se demande ce qui « différencie la rencontre qui nous tire hors de nous-même et celle qui nous laisse là où nous sommes » : qu'est-ce qui dans une démarche est bénéfique et qu'est-ce qui, malgré les bonnes intentions, joue l'envers de l'endroit. Qu'est-ce qui, à vouloir *être bon*, peut devenir mauvais.

Alors Mireille Cifali nous invite à un entêtement à tenir ses positions, faire front et se préparer au conflit en acceptant à la fois de bousculer et de se laisser bousculer. Mais elle nous met en garde : dans nos positions ne tient pas toute l'issue de la rencontre. Celle-ci a lieu dans un cadre qui agit également, renforçant nos positions par endroits et les contrariant à d'autres. Toute action n'est pas déconnectée des circonstances dans lesquelles elle a lieu. Aussi faut-il pouvoir tenir en sachant que tout ne tient pas qu'à nous.

Et enfin elle nous invite à tenir le mouvement, à maintenir vivantes les tensions qui ne sauraient se résoudre.

Cet instant où nous avons opéré la bascule, où on s'est tiré de ce qui nous paraissait mauvais pour trouver ce qui nous paraît juste, cet instant de soulagement et même de joie ne nous préserve pas de la suite. Nous ne pouvons pas nous en tenir là. Ce n'est pas fini, ce n'est jamais fini.

Alors, si nous avons à *tout risquer*, il nous faut prendre soin de nos communautés et cela implique de se soutenir les uns les autres. Se chahuter, oui, mais dans des systèmes de solidarité. Peut-être avons nous à apprendre à *faire équipage* plus qu'à *faire équipe*. Moins s'unir dans une tâche commune¹ que dans un voyage commun. C'est-à-dire se délester d'une opérationnalité au profit du mouvement et de ce qui ne nous laisse pas où nous sommes.

Et, ne nous y trompons pas, le voyage a déjà commencé. Qu'importe, nous avons moins besoin d'en déterminer la destination que d'y prendre part.

1 *Dictionnaire de la langue française*, Le Petit Robert, *op. cit.*

En quoi ma vie doit-elle être constamment accompagnée ? Est-ce là sagesse parce que nous ne pouvons pas savoir sur tous les domaines, parce que nous avons la capacité de demander et de nous mettre en dépendance, en juste reconnaissance de ceux qui peuvent nous aider ? Ou est-ce une désappropriation, une fuite de notre solitude et de notre savoir de la vie ? Pas de réponse univoque, mais nous voyons apparaître là une tension entre des contraires.

Mireille Cifali

CONCLUSION

Cette recherche s'est donné pour mission de tenter de comprendre la persistance de désirs d'autonomie individuelle dans nos expérimentations collectives. Elle a tenté de le faire sans condamner, ce qui n'a pas été chose aisée compte tenu des colères de départ. Mais le réel s'entête à être ce qu'il est et ce n'est pas en lui niant les aspects qui nous dérangent que nous les faisons disparaître. Alors c'est avec l'exigence d'une certaine honnêteté intellectuelle qu'il s'est agi de comprendre les liens entre action individuelle et exigence de soi : pourquoi avons-nous tant besoin de reproduire des modèles et pourquoi, malgré la prolifération de solutions clé-en-main, certains d'entre nous se trouvent toujours coincés dans leur action et incapables de se projeter.

RETOUR SUR L'ENQUÊTE

L'enquête s'est tournée vers un terrain qui ne croit pas que le monde social soit fait d'une somme d'individus et qui tente de soutenir des relations pour un monde social fait de liens et d'interdépendances. C'est du moins ce que j'en espérais, mais il s'est avéré n'être pas plus à l'abri des injonctions à l'autonomie individuelle que le reste du monde social, maintenant lui aussi ses acteurs dans une forme de course à la capacité. Car gagner en capacités et s'éduquer pour participer à construire une société démocratique idéale correspond également à la démarche de l'individu idéal du néolibéralisme : celui qui s'entreprend. L'autonomie émancipatrice que défend ce terrain reste ainsi, entre autres choses, le moyen d'une encapacitation individuelle parfaitement compatible avec le modèle néolibéral.

Et si le modèle est si puissant, c'est qu'il a bien fallu se rendre compte que, même à l'écart de la société du mérite et du libre arbitre, nous restons contraints de répondre individuellement de nos actes si nous ne voulons pas passer pour des incapables et se voir exclus d'un monde humain qui ne considère pas *normal* de ne pas *se prendre en main*. C'est du moins ce que révèlent les entretiens réalisés auprès d'animateurs volontaires et pourtant confus : le risque de perdre la face est immense, presque insupportable.

Ce sont les travaux du sociologue Alain Ehrenberg qui nous ont permis d'identifier que, lorsque le mot d'ordre social est celui de l'épanouissement individuel, les acteurs sociaux qui ne peuvent prouver maîtriser le leur sont marginalisés. Le soutien que sollicitent ceux qui ne savent comment s'entreprendre – les paumés, les déprimés – leur vaut de n'être pas considérés comme autonomes et de se voir exclus d'une société civile fonctionnelle.

Ainsi, il se joue ici quelque chose de l'image sociale qu'il nous est donné de rendre de nous-même, comparée à l'attitude sociale qui est attendue et à laquelle il est pénible de répondre. Pénible parce que répondre de nos actes est quelque chose qu'il est attendu de nous seuls, c'est-à-dire, individuellement, comme si nous avions agi isolément, sans assistance, comme le valorise un monde qui honnit *l'assistanat*. Dans un tel monde, être assisté c'est n'être pas capable de se débrouiller seul. On se fabrique alors des relations dispensables, desquelles on ne dépend pas, de

peur de tomber si tous les piliers s'écroulent. On se souhaite de pouvoir *sauver sa peau* en se suffisant à soi-même, convaincus d'être destinés à se retrouver seuls et à avoir à rendre des comptes individuellement à ce moment-là.

Chacun sa vie, chacun son chemin, passe le message à ton voisin. Dans ce contexte, les parcours, choix de vie et questions existentielles sont des soucis d'individus qu'il convient de régler à l'échelle individuelle. Le processus de recherche raconte ce même recours aux méthodes individuelles pour répondre aux questions d'individus (réaliser un premier entretien avec un expert-praticien de l'autonomie, boudier plusieurs mois un corpus d'entretiens qui ne résolvais pas le problème, vérifier si je n'avais pas la réponse en moi depuis le début en faisant mon propre entretien) et comment de m'en rendre compte m'a permis de mettre le doigt sur ce dont il était question. On peut bien faire appel à des techniques de développement individuel pour nous aider à nous orienter, mais les réponses apportées ne sont toujours qu'individuelles, à l'image des méthodes et outils employés. En témoignent les enquêtés. Solenn qui, lorsqu'elle sollicite un accompagnement pour mettre au travail ses questions de projet de vie au travers d'un bilan de compétences, ne voit ses questions traitées que sur un plan psychologique, la renvoyant incessamment à sa propre responsabilité, sa marge de manœuvre et ses ressentis. Gabin, dont le *leit motiv* est la solidarité entre collectifs, en vient à penser ses engagements en termes de besoins comblés ou non, en termes de complétude de son être. Étienne, dont l'engagement au sein d'initiatives solidaires où chacun doit *sauver sa peau*, se résout à prévoir lui aussi une *issue de secours*¹. Tous ces exemples nous démontrent comme nous n'avons recours qu'à des solutions individuelles pour nous saisir de nos perspectives. Finalement, celle qui y résiste peut-être le mieux c'est Aline puisque, en refusant par tous les moyens de décrire le réel, elle ne donne certes aucune prise sur son vécu mais n'en donne pas non plus aux lunettes de l'individualisme. En taisant tout ou presque, Aline nous fait soupçonner une résistance, quelque chose comme : si ça ne peut pas se dire collectivement, ça ne doit pas se dire.

L'éducation, dans ce contexte-là, reste un moyen de se rendre capable. Quelle que soit la forme qu'on lui choisit – reprise d'études, formation professionnelle, stage d'apprentissage, guides pratiques et lectures théoriques, ou même recherche-action – l'éducation permet de combler les manques dont l'individu performant se doit de se débarrasser. Il a pour cela besoin de modèles chargés d'une mission bien particulière qui est de rassurer sur les perspectives d'une certaine maîtrise et d'être un exemple prouvant que ce qui est visé est possible. Mais les modèles ont cela de dommage qu'ils atrophiaient la créativité lorsqu'ils se font garants. Ils sont reproductibles et non plus inspirants. Car l'agacement du normal et l'urgence de faire autrement sont telles que les imaginaires ont besoin d'être efficaces. Il faut que l'image que l'on souhaite dépeindre soit aussi convaincante que l'image habituelle. Et pour convaincre il faut montrer des preuves, alors on va chercher des preuves que nos idées peuvent marcher, refabriquant au passage du modèle. Les expérimentations ne se contentent pas de faire jurisprudence, elles déclinent un protocole dont nous avons besoin pour nous projeter. Car sans les certitudes d'un protocole, la projection reste précaire.

1 Je fais ici référence aux propos tenus par Miguel Benasayag que j'ai eu la chance de lire dans un compte-rendu du festival *Enrageons-nous !* Organisé en 2000 par le Club Loisirs-Action-Jeunesse (CLAJ) de Brest : « S'engager c'est se dire "je ne me garde pas une issue de secours au cas où ça ne marche pas". ».

À l'issue de ce parcours de recherche, je souhaiterais sincèrement nous inviter à bouder le protocole et à nous faire pirates, ces *risque-tout* qui viennent comme l'expérimentation du *péril* et qui sont forcés à l'intranquillité, à l'épreuve et à la créativité. Mais si nous pouvons tout risquer c'est bien parce que nous avons par ailleurs des systèmes de solidarité, qui reposent non pas sur la charité mais sur les interdépendances. Avoir besoin d'accompagnement ne peut être synonyme d'avoir besoin d'aide. Ce qui signifie qu'en temps qu'accompagnateurs, il nous faut arrêter de nous concevoir comme indispensables à d'autres. Sans nous, ils auraient fait autrement, d'ailleurs même avec nous ils font aussi autrement.

Nous ne sommes pas indispensables mais nous sommes concernés. Les questions que les paumés se posent concernent toutes celles et ceux qui s'appuient sur leurs propres expériences pour proposer des solutions. Elles concernent toutes celles et ceux qui se soucient de leurs amis paumés, leurs publics paumés, leurs élèves paumés, leurs enfants, parents ou conjoints paumés, leur société paumée. Leurs questions ne sont pas déprimantes, elle ne sont que déprimées, abandonnées au *bien-être* sans égard pour le *bien-aller*. Au milieu des « Qui-suis-je ? » et « Où vais-je ? », elles demandent « Où va-t-on ? », se souciant de l'horizon collectif et cherchant le courage de s'y risquer. Ce sont des questions collectives et nous en avons besoin pour arrêter de croire que nous nous suffisons à nous-même. Elles nous rappellent à distinguer les poursuites d'autonomie qui disqualifient les dépendances de celles qui cherchent à les multiplier en prenant soin de nos interdépendances.

Je n'ai pas dans cette enquête fait le détour par la pensée de Cornélius Castoriadis, source pourtant incontournable pour penser l'autonomie d'interdépendances. C'est qu'admettre que ce travail s'agissait d'autonomie s'est fait tardivement. L'omniprésence du terme, de nos manifestes militants aux listes de qualités requises dans la majorité des offres d'emploi du secteur social, m'avait rendu méfiante et la lecture des travaux d'Ehrenberg m'a convaincue de son danger au point de refuser d'en parler. Mon intérêt était de révéler à un milieu qui la défend ardemment la part sombre de l'autonomie, celle dont il ne se méfie pas et qui pourtant l'habite. Ce n'est que bien plus tard, en faisant un détour par Axel Honneth pour comprendre les enjeux de reconnaissance révélés dans les entretiens que je découvre qu'il n'y a non pas une autonomie avec un sens caché, mais bien deux autonomies aux sens très différents voire opposés. Il m'est alors apparu qu'il fallait penser l'autonomie au croisement de deux manières de la considérer et, puisque cela a donné lieu au développement d'une complexité, je m'en félicite. Mais il faut admettre qu'une fois qu'on a dit tout ça, il est peut-être temps de se tourner vers Castoriadis pour y lire sur une autonomie que l'on a désormais situé dans un paysage social qui pose des attentes individuelles. Il manque à cette recherche une appropriation de la notion d'interdépendance pour ne pas la considérer seulement comme mieux que la norme de l'autonomie individuelle et l'estampiller ainsi, et malgré nous, norme de l'alternative.

La photographie du terrain que donne cette recherche a été prise à un instant donné. Cette photographie ne rend pas compte de l'évolution dans le temps, notamment pour chacun des enquêtés. Les entretiens ont été réalisés en décembre 2019 et depuis chacune de leur situation a évolué.

Cela laisse songer qu'il y aurait peut-être un autre aspect absent de cette recherche et qui mériterait d'être approfondi : l'âge et le temps qui passe dans le rapport à l'expérience. L'observation du temps qui permet d'éprouver et que le côté photographique de cette recherche dissimule. Car on peut supposer qu'il faut avoir passé du temps à éprouver ses études ou sa formation et à finir par s'y ennuyer avant de vouloir rejoindre « la vie active » et le « marché de l'emploi ». Qu'il faut avoir éprouvé l'emploi et y avoir puisé de la ressource (sociabilisation, valorisation, défis ou que sais-je encore) avant d'en arriver à l'épuisement et aux désillusions. Qu'il faut avoir été au chômage ou au RSA pendant plusieurs trimestres avant de trouver trop fades les projets mirages qui n'existent que sur le papier, avant de vouloir donner corps et ancrage à tout ce qui s'est jusque-là « papillonné ». Cette recherche manque de mouvement et je ne voudrais pas que cela en fasse un état des lieux de ce qui fonctionne et ne fonctionne pas. Il ne faudrait pas se laisser croire que se sentir perdu signifie avoir emprunté le mauvais chemin. Il ne faudrait pas non plus qu'elle invite à prendre des raccourcis, qu'elle interdise tel chemin ou en prescrive un autre. Puisque ici n'est pas la fin, puisque l'histoire s'écrit encore, il ne peut y avoir de morale à cette histoire.

La suite consiste à remettre du mouvement, à se remettre en mouvement.

VERS LE TERRAIN

Près de quatre années se sont écoulées depuis le début de cette mise en recherche, quatre années à distance d'une pratique habitée par une incompétence chronique que j'ai été ravie de mettre en pause. Si je dois pourtant aujourd'hui retourner à cette pratique, ce n'est pas par défaut, parce que la recherche a pris fin, mais par désir, acte que les choses ont bougé. Je ne sais pas exactement comment, mais je sais où et quoi faire de ma vie. Pour les prochaines années du moins.

Au cours de ce travail de recherche, j'ai cherché à avoir de la rigueur pour, comme je l'ai écrit dans un carnet, « travailler en vue d'un mémoire plutôt que d'un essai ». Cela impliquait de les distinguer l'un de l'autre alors que tous deux requièrent un conséquent travail d'enquête. Je repérais pourtant que si l'essai agence intuition, hypothèses et constats avec analyses extérieures et chiffres, la recherche cherche au contraire à contrarier l'intuition, les hypothèses et les constats. Elle tient moins de la démonstration que d'une forme de sincérité à se donner tort. Si j'ai parfois cédé au penchant à la vérification de présupposés, il me semble que je me suis laissée bousculer et que cette recherche est une rencontre qui, pour reprendre Cifali, ne m'a pas laissée où j'étais.

Cela tient à l'épreuve, mais cela tient aussi au temps long. Je n'aurai pas écrit en trois semaines ou en une année ce que j'ai écrit en trois ans – je n'ai d'ailleurs pas écrit en trois ans ce que j'aurai écrit en cinq ou en dix. Pour développer une analyse, il a fallu tenir aux opinions suffisamment longtemps pour qu'elles aient l'occasion de se laisser contrarier, par la rencontre et par le temps.

En parallèle de cette recherche, la lecture de Cynthia Fleury¹ a fini d'achever de me convaincre de la nécessité de se décaler. Lire Cynthia Fleury est une épreuve. Pour entrer dans sa pensée, déjà, tâche qu'il est ardu de faire. Mais aussi parce que sa colère est si profonde qu'elle ne peut se dire sans ardeur, même avec tout le recul que ses travaux lui ont permis de prendre. Il en résulte qu'il faut être bien accroché à sa chaise pour ne pas amèrement envoyer l'ouvrage finir dans le foyer de la

1 Cynthia FLEURY, *Ci-gît l'amer – Guérir du ressentiment*, Gallimard, 2020.

cheminée lorsqu'on y lit quels affreux fascistes victimaires nous pouvons être. Mais lorsque l'on oublie qu'on a été vexé l'espace d'une seconde, on lit chez Fleury les dangers de la posture ressentimiste. L'amertume est sœur de l'impuissance : seuls ceux qui pensent ne pas pouvoir agir ne se sentent trahis par ceux qui le peuvent. Alors pour ne plus entretenir de ressentiment vindicatif mais tout compte fait vain, je m'invite à redoubler d'attention pour identifier ce que je peux faire et où se trouvent mes marges de manœuvre dans l'adversité. Dans, et non pas malgré, car il ne s'agit pas de défendre un volontarisme malgré les impossibilités mais avec celles-ci.

J'emménage aujourd'hui dans un collectif de vingt-trois logements montés en habitat partagé. Cela constitue pour moi une forme d'adversité : je rouspète déjà à l'idée du point météo à l'ordre du jour de chaque réunion et au calendrier des visites des curieux qu'il faut accueillir pour présenter le projet. Sûr que nous n'allons pas nous laisser tranquilles.

Il y a trois ans, j'aurai tourné les talons, laissant cette bande faire comme bon leur semble, convaincue que faire bouger quoi que ce soit ne m'appartenait pas. L'heure n'est plus au désengagement, non, il est temps de tenir. Je peux quelque chose pour résister au contrôle et au volontarisme. J'ignore encore quoi mais il me faut m'y frotter et apprendre à composer avec. À la bonne heure ! Je me ferai pirate des bons sentiments, bousculée de toute façon par ceux qui n'osent pas le faire.

Tenir et se laisser contrarier, c'est ce qui me semble aujourd'hui possible et qui ne l'étais pas il y a trois ans. Tenir parce qu'il y a un engagement que je tiens – autant qu'il me tient – pour une éducation populaire ambitieuse et concernée, et se laisser contrarier pour n'être jamais satisfaits et devoir toujours nous déplacer, inventer, dans le mouvement du monde. Ne jamais pouvoir contrôler et faire de la place à l'imprévu, celui qui ne nous laissera pas tranquilles.

Je tiendrai au Kerfad, en trouvant des manières d'accompagner qui redonnent corps aux projets collectifs, en faisant réseau et en allant toujours à la rencontre. Je serai technicienne d'une éducation qui ne laisse pas l'autre là où il est, lui permettant de se déplacer non en répondant à ses questions mais en le secondant pour qu'il les énonce, les déplie et les creuse. Je serai membre d'un équipage qui garde à flot un bateau fendant l'eau parce qu'il en a besoin pour naviguer d'île en île.

BIBLIOGRAPHIE

RÉFÉRENCES CITÉES

ouvrages

- Claire AUBERT, *Des gestes de lecteurs*, Éditions du commun, 2016.
- Hakim BEY, TAZ, *Zone autonome temporaire*, Éditions de l'éclat, 2014.
- Mireille CIFALI, *S'engager pour accompagner*, Presses Universitaires de France/Humensis, 2018.
- Vincent DE GAULÉJAC, *Les sources de la honte*, Seuil/Points Essais, 2015.
- Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *Mille Plateaux, Capitalisme et schizophrénie 2*, Éditions de minuit, 2013.
- Alain EHRENBERG, *La Fatigue d'être soi*, éd. Odile Jacob, 2000.
- Alain EHRENBERG, *Le culte de la performance*, Hachette-Pluriel, 1996.
- Cynthia FLEURY, *Ci-gît l'amer. Guérir du ressentiment*, Gallimard, 2020.
- Jacques ION, *S'engager dans une société d'individus*, Armand Colin, 2012.
- Franck LEPAGE, *L'Éducation Populaire, Monsieur, ils n'en n'ont pas voulu*, éd. Du Cerisier, 2007.
- Nicolas MARQUIS, *Du bien-être au marché du malaise. La société du développement personnel*, Presses Universitaires de France, 2014.
- Alexia MORVAN, *Pour une éducation populaire politique – À partir d'une recherche-action en Bretagne*, Université Paris VIII – Vincennes – Saint Denis, 2011.
- Maxime ROVERE, *Que faire des cons ? Pour ne pas en rester un soi-même*, Flammarion, 2019.
- Liv STRÖMQUIST, *Grandeur&Décadence*, Rackham/Le Signe noir, 2017.
- Michel VÉZINA, *Parti pour Croatan*, Éditions du commun, 2018.
- Aude VIDAL, *Égologie. Écologie, individualisme et course au bonheur*, Le monde à l'envers, 2017.

entretiens

Valérie MARANGE

« Vivez à vos risques et périls, mais vivez dociles et prévisibles » – *Le grand détournement néolibéral de Foucault*, entretien avec Valérie Marange, Jef Klak/Ch'val de course (n°4), 2017.

Nicolas MARQUIS

La sociologie, entretien avec Nicolas Marquis, web-tv des Dominicains de Belgique, 2016.

Jocelyne PORCHER

L'élevage est une relation morale, entretien avec Jocelyne Porcher dans *Matières à penser / Animal humain* 2/5, par Frédéric Worms, France Culture, 05 novembre, 2019.

articles

- Mireille CIFALI, « Une altérité en acte : grandeurs et limites de l'accompagnement » dans *Pédagogies de l'accompagnement*, Crefad Documents, 2015.
- Corinne DILLENSEGER, *Association, incubateur, apéros... comprendre Makesense en 6 questions*, Les Échos/Start, 2019.
- Léa IRIBARNEGARAY, « Il est où ce métier qui va me passionner ? » : *la génération Paumée.s veut exorciser les absurdités de la vie au travail*, Le Monde, 2019.
- LE PAVÉ (collectif), « Les chef.fe.s, comment s'en débarrasser » dans *La participation*, Cahiers du Pavé n°2, 2013.

Xavier LUCIEN, *Parcours d'accompagnement multi-acteurs : un devenir-minoritaire ?*, Efadine n°9, 2018.

Aude VIDAL, *Cause animale, cause du capital*, 2019.

[<http://blog.ecologie-politique.eu/post/Cause-animale-cause-du-capital> ; dernière consultation le 01/02/22]

conférences et documentaires

Franck LEPAGE, *L'éducation populaire, Monsieur, ils n'en ont pas voulu...*, 2006.

dictionnaires

Jacqueline PICOCHÉ, *Dictionnaire étymologique du français*, Le Robert, 2004.

Josette REY-DEBOVE et Alain REY, *Dictionnaire de la langue française*, Le Petit Robert, 2000.

RÉFÉRENCES NON CITÉES

ouvrages

Damien GOUËRY, *Questionner des pratiques sociales et éducatives*, CREFAD DOCUMENTS, 2019.

Blandine VOINEAU, Catherine DURAY ET Christian LAMY, *Ce que le monde associatif nous apprend des leaders*, CREFAD documents, 2018.

articles

Matthieu ADAM, *L'injonction aux comportements « durables », nouveau motif de production d'indésirabilité*, Géographie et cultures n°98, 2016.

Maurizio LAZZARATO, *La refondation sociale, le néo-libéralisme sous l'analyseur du conflit des intermittents, introduction aux catégories de Foucault*, intervention à l'université ouverte de la CIP-IDF, 2006.

[http://www.cip-idf.org/article.php?id_article=3182 ; dernière consultation le 05/10/21]

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	5
L'histoire d'un caillou dans la chaussure.....	5
L'autonomie en questions.....	6
PARTIE I : UNE RECHERCHE IMPLIQUÉE	8
Chapitre 1. Autobiographie raisonnée d'une animatrice en coulisses.....	9
I. Quelques lignes de récit.....	9
II. Entre les lignes.....	12
1. <i>Animare</i> , donner vie.....	12
2. Des coulisses peuplées.....	13
3. De la curiosité, apprendre et comprendre.....	14
4. Autonomie et responsabilité.....	15
Chapitre 2. Le terrain de l'éducation populaire.....	19
I. Réhabiliter l'éducation populaire.....	19
II. Se former collectivement.....	21
Chapitre 3. L'autonomie, une préoccupation individuelle.....	23
I. Pratiques individuelles en terrain collectif.....	23
II. Aller bien, mais pour aller où ?.....	24
III. L'autonomie, notion équivoque.....	25
PARTIE II : AGENCER NOS AMBITIONS D'AUTONOMIE	28
Chapitre 4. Chahut, métonymie d'un terrain.....	31
I. Un projet d'éducation populaire.....	32
II. Et des membres « paumés ».....	33
III. Prendre la partie pour le tout.....	34
Chapitre 5. Comprendre les questions existentielles.....	38
I. Un regard sociologique.....	38
1. Michel Foucault et les sociétés de contrôle.....	38
2. Psychiatrie et dépression.....	39
II. Les « paumés », entrepreneurs en échec.....	42
1. Le coup de la panne.....	42
2. L'échec à la norme.....	46
Chapitre 6. L'autonomie des grandes ambitions.....	54
I. Des ambitions sociales et politiques.....	54
II. Au moyen de l'éducation.....	56
Chapitre 7. Dialectiques de l'apprentissage.....	59
I. Des modèles d'expertise.....	59
II. D'égalité et de justice.....	61
III. L'universalisme majoritaire.....	63
Chapitre 8. Notre devenir-pirate ?.....	66
I. Expérimenter.....	66
II. S'accompagner.....	69
CONCLUSION	72
Retour sur l'enquête.....	72
Vers le terrain.....	75
BIBLIOGRAPHIE	77
TABLE DES MATIÈRES	79

PENSER COLLECTIVEMENT NOS AMBITIONS D'AUTONOMIE

Photographie d'une génération « paumée » animée d'éducation populaire

RÉSUMÉ

Les animateurs et animatrices de l'éducation populaire formés, comme je l'ai été, à l'initiative, au dynamisme et à la prise en charge de nombreuses responsabilités, font aujourd'hui face aux enjeux d'une société qui s'effondre et s'entête admirablement à expérimenter diverses alternatives qui nourriront le monde de demain. Nous rêvons ces alternatives justes et respectueuses, permettant à tous et à chacun de gagner en autonomie. Mais de quelle autonomie parlons-nous ? Il y a l'autonomie à laquelle nous aspirons parce qu'elle nous donne prise sur nos conditions de vie, et il y a celle qui nous commande de nous saisir d'un destin dont nous serions seuls responsables.

Grâce au récit des pannes auxquelles font face quelques animateurs aussi incertains qu'ambitieux et à différents regards sociologiques et philosophiques sur l'usage social de la notion de *bien-être*, l'enquête présentée dans ce mémoire a observé ce qu'est se projeter à l'époque de l'individualisme. Elle révèle deux autonomies, qui se distinguent par l'acceptation ou non de nos dépendances et par notre degré de besoin de contrôle face à l'incertain. Elle finit par démontrer que l'on ne peut construire de projet collectif sans tenir compte des pressions à l'autonomie individuelle, ni inscrire son projet individuel dans une démarche collective en se croyant indépendant. Il en va de nos estime de nous et du développement de nos projets collectifs : nous devons nous relier pour soutenir nos singularités.

CONSIDERING OUR WILLS FOR AUTONOMY TOGETHER

Photograph of a "lost" generation led by popular education

ABSTRACT

Popular education¹ animators who were trained, as I was, in initiative, dynamism and to bear many responsibilities, today are dealing with a collapsing society and they admirably persist in experimenting other ways that the world of tomorrow could lean on. We dream these ways to be fair and respectful, allowing anyone and everyone to grow more and more autonomous. But which kind of autonomy are we talking about ? There is the kind we yearn for because it gives us a better grasp on our lives, and there's the kind we are ordered to, which is to take control of a destiny that we are assumed to be the only ones responsible for.

Thanks to some doubtful but ambitious animators narrating the story of their breakdowns, and thanks to a couple different sociological and philosophical takes on the social use of the notion of *well-being*, this memoir's investigation looked at what it is to project itself in the era of individualism. It shows two different ways of being autonomous, that can be distinguished by the acceptance or the refusal of our reliances, and by the level of our need for control when facing the unclear. In the end, it shows that collective projects can't be built without taking into account the individual pressure to self-government that one must endure, and that we can't integrate our own individual projects in collective endeavours while believing we are dependenceless. Self-esteem and collective projects depend on it : we must bind, and rely on each other to support singularities.

1 As I tried many times over my animator career, I've come to realize that translating « éducation populaire » is a delicate task considering this is specifically french movement. Here, I'm choosing to use « popular education » as Alexia Morvan choosed to do writing her thesis in 2011. [A. MORVAN, *Pour une éducation populaire politique – À partir d'une recherche-action en Bretagne*, Université Paris VIII – Vincennes – Saint Denis, 2011].